

Ce discours aussitôt frappe tous les esprits,
 Et le prélat, charmé, l'approuve par des cris
 Il veut que sur-le-champ dans la troupe on choisisse
 Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
 Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
 « Le sort, dit le prélat, vous servira de loi.
 Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire. »
 Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
 Aussitôt trente noms sur le papier tracés
 Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
 Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
 Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice;
 Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
 Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
 Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
 Bénit trois fois les noms et trois fois les remue.
 Il tourne le bonnet. L'enfant tire; et Brontin¹
 Est le premier des noms qu'apporte le destin
 Le prélat en conçoit un favorable augure,
 Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
 On se tait; et bientôt on voit paraître au jour
 Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
 Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
 Est l'unique souci d'Anne, sa perruquière.
 Ils s'adorent l'un l'autre; et ce couple charmant
 S'unit longtemps, dit-on, avant le sacrement;
 Mais, depuis trois moissons, à leur saint assemblage
 L'official a joint le nom de mariage.
 Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
 Et son courage est peint sur son visage altier.
 Un des noms reste encore, et le prélat par grâce
 Une dernière fois les brouille et les resasse.
 Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
 Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
 Boirude² sacristain, cher appui de ton maître,
 Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître?
 On dit que ton front jaune et ton teint sans couleur
 Perdit en ce moment son antique pâleur,

1. Son vrai nom était Frontin.

2. Il s'appelait en réalité François Syreulde.

Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
 Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
 Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
 Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
 Aussitôt on se lève, et l'assemblée en foule,
 Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
 Le prélat, resté seul, calme un peu son dépit,
 Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

CHANT II

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
 Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
 Qui, sans cesse volant de climats en climats,
 Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas,
 La Renommé enfin, cette prompte courrière,
 Va d'un mortel effroi glacer la perruquière ;
 Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,
 Pour placer un lutrin, doit veiller cette nuit¹.
 A ce triste récit, tremblante, désolée,
 Elle accourt, l'œil en feu, la tête échevelée,
 Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :
 « Oses-tu bien encor, traître, dissimuler ?
 Dit-elle, et ni la foi que ta main m'a donnée,
 Ni nos embrassements, qu'a suivi l'hyménée,
 Ni ton épouse enfin, toute prête à périr,
 Ne sauraient donc t'ôter cette ardeur de courir ?
 Perfide, si du moins, à ton devoir fidèle,
 Tu veillais pour orner quelques têtes nouvelles,
 L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
 Pourrait de ton absence adoucir la longueur.

1. Vers supprimé. De 1674 à 1682, après ce vers il y avait ceux-ci :
*Que sous ce piège adroit, cet amant infidèle
 Trame le noir complot d'une flamme nouvelle,
 Las des baisers permis qu'en ses bras il reçoit,
 Et porte en d'autres lieux le tribut qu'il leur doit.*

Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
 Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église ?
 Où vas-tu, cher époux ? Est-ce que tu me fuis ?
 As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
 Quoi ? d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
 Au nom de nos baisers, jadis si pleins de charmes,
 Si mon cœur, de tout temps facile à tes désirs,
 N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
 Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
 Je n'ai point exigé ni serments, ni promesses,
 Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part,
 Diffère au moins d'un jour ce funeste départ. »

En achevant ces mots, cette amante enflammée
 Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
 Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu
 Entre deux passions demeure suspendu ;
 Mais enfin, rappelant son audace première :

« Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce et fière,
 Je ne veux point nier les solides bienfaits
 Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits ;
 Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
 Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
 Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi,
 L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
 Si le Ciel en mes mains eût mis ma destinée,
 Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée ;
 Et, sans nous opposer ces devoirs prétendus,
 Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
 Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre,
 Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre ;
 Et toi-même, donnant un frein à tes désirs,
 Raffermiss ma vertu, qu'ébranlent tes soupirs.
 Que te dirai-je, enfin ? C'est le Ciel qui m'appelle :
 Une église, un prélat, m'engage en sa querelle.
 Il faut partir ; j'y cours. Dissipe tes douleurs,
 Et ne me trouble plus de ces indignes pleurs. »

Il la quitte à ces mots. Son amante, effarée,
 Demeure, le teint pâle et la vue égarée ;
 La force l'abandonne, et sa bouche trois fois,
 Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
 Elle fuit, et, de pleurs inondant son visage,

Seule pour s'enfermer monte au cinquième étage ;
 Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
 Sa servante Alizon la rattrape et la suit.

Les ombres cependant, sur la ville épandues,
 Du faite des maisons descendent dans les rues :
 Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
 Et de chantres buvants les cabarets sont pleins.
 Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
 Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille
 D'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,
 Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
 L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude ;
 Il est bientôt suivi du sacristain Boirude ;
 Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
 Du trop lent perruquier réveiller la valeur.

« Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour, plus sombre,
 Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
 D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux ?
 Quoi ! le pardon¹ sonnait te retrouve en ces lieux ?
 Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse
 Semblait du joug trop long accuser la paresse ?
 Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend. »

Le perruquier, honteux, rougit en l'écoutant.
 Aussitôt de longs clous il prend une poignée ;
 Sur son épaule il charge une lourde cognée ;
 Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
 Il attache une scie en forme de carquois.
 Il sort au même instant, il se met à leur tête.
 A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête.
 Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau.
 Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
 La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
 Retire en leur faveur sa paisible lumière.
 La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
 De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
 L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,

1. On appelle *Pardon* les trois coups de cloche, le matin, à midi et le soir, par lesquels on avertit les fidèles de réciter l'*Angelus*. On les nomme plus ordinairement aujourd'hui l'*Angelus* ou le *Salut*.

Va jusque dans Citeaux¹ réveiller la Mollesse.
 C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
 Les plaisirs nonchalants folâtrant à l'entour.
 L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines :
 L'autre broie en riant le vermillon des moines :
 La Volupté la sert avec des yeux dévots,
 Et toujours le Sommeil lui verse des pavots,
 Ce soir, plus que jamais en vain il les redouble,
 La Mollesse, à ce bruit, se réveille, se trouble,
 Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
 D'un funeste récit vient encore la frapper,
 Lui conte du prélat l'entremise nouvelle.
 Aux pieds des murs sacrés d'une Sainte Chapelle
 Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
 Marcher, à la faveur de ses voiles épais.
 La discorde en ce lieu menace de s'accroître.
 Demain avec l'aurore un lutrin va paroître,
 Qui doit y soulever un peuple de mutins :
 Ainsi le Ciel l'écrit au livre des destins.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
 La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
 Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
 Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
 « O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel démon sur la terre
 Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
 Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
 Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
 S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
 Laisaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte ?
 Aucun soin n'approchait de leur paisible Cour.
 On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
 Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
 Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
 Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
 Promenaient dans Paris le monarque indolent.
 Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable,
 A placé sur leur trône un prince infatigable.

1. De 1674 à 1682, il y avait : Va jusque dans C^{***}. Citeaux était une abbaye de l'ordre de Saint-Bernard, située en Bourgogne.

Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
 Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits
 Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
 L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace¹.
 J'entends, à son seul nom, tous mes sujets frémir.
 En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir :
 Loin de moi son courage entraîné par la gloire
 Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
 Je me fatiguerais à te tracer le cours
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
 Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
 Que l'Église du moins m'assurait un asile.
 Mais en vain j'espérais y régner sans effroi :
 Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
 Par mon exil honteux la Trappe² est anoblie.
 J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie.
 Le carme, le feillant s'endurcit aux travaux ;
 Et la règle déjà se remet dans Clairvaux³.
 Cîteaux dormait encore, et la Sainte Chapelle
 Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle ;
 Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
 D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
 O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
 A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
 Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'Amour,
 Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
 Du moins ne permets pas... » La Mollesse, oppressée,
 Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée ;
 Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

1. Allusion à la première conquête de la Franche-Comté au commencement de février 1668.

2. Abbaye de Saint-Bernard dans laquelle Armand Boutillier de Rancé a mis la réforme. *Val.* — C'est en 1662 que Rancé rétablit l'étroite observance de Cîteaux à l'abbaye de la Trappe, dans le Perche.

3. Les abbayes de Clairvaux, de Saint-Denis, de Sainte-Geneviève, etc., furent réformées de 1624 à 1633 par le cardinal de La Rochefoucauld.

CHANT III

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déjà de Montlhéry¹ voit la fameuse tour.
Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue.
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit, semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messenger fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle ;
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendait la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit ;
Et, dans les bois prochains, Philomèle en gémit.
« Suis-moi, » lui dit la nuit. L'oiseau, plein d'allégresse,
Reconnait à ce ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit ; et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité.
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et du haut du clocher
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier, qui d'une main légère
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère,
Et chacun, tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer en buvant Gilotin et Bacchus.

1. Montlhéry, tour très haute à six lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans. *Val.*

« Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée
 Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
 Mais allons, il est temps qu'ils connaissent la Nuit. »
 A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
 Elle perce les murs de la voûte sacrée,
 Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée,
 Et dans le ventre creux du pupitre fatal
 Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace
 Du Palais cependant passent la grande place ;
 Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
 De l'auguste Chapelle ils montent les degrés.
 Ils atteignaient déjà le superbe portique
 Où Ribou¹, le libraire, au fond de sa boutique,
 Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt
 L'amas, toujours entier, des écrits de Haynaut,
 Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
 Les arrête, et, tirant un fusil de sa poche,
 Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
 Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant :
 Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,
 Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
 Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
 Est pour eux un soleil au milieu de la nuit
 Le temple, à sa faveur, est ouvert par Boirude.
 Ils passent de la nef la vaste solitude,
 Et, dans la sacristie entrant non sans terreur,
 En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
 C'est là que du lutrin git la machine énorme.
 La troupe quelque temps en admire la forme.
 Mais le barbier, qui tient les moments précieux :
 « Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
 Dit-il, le temps est cher ; portons-le dans le temple.
 C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple. »
 Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
 Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
 Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !

1. La boutique de Jean Ribou était sur le troisième palier de la Sainte-Chapelle, vis-à-vis de la porte. Ribou avait vendu des écrits dans lesquels ceux de Boileau se trouvaient critiqués.

Que du pupitre sort une voix effroyable.
 Brontin en est ému, le sacristin pâlit,
 Le perruquier commence à regretter son lit.
 Dans son hardi projet toutefois il s'obstine,
 Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
 L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant,
 Achève d'étonner le barbier frémissant.
 De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
 Dans la main de Boirude il éteint la lumière ;
 Les guerriers, à ce coup, demeurent confondus ;
 Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus.
 Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affaiblissent,
 D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;
 Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
 Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi, lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asile,
 D'écoliers libertins une troupe indocile,
 Loin des yeux d'un préfet, au travail assidu,
 Va tenir quelquefois un brelan défendu,
 Si du veillant Argus la figure effrayante,
 Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
 Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
 Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.

La Discorde qui voit leur honteuse disgrâce,
 Dans les airs cependant tonne, éclate, menace ;
 Et, malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
 S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
 Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image ;
 Elle ride son front, allonge son visage,
 Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
 Dont la Chicane semble animer les ressorts,
 Prend un cierge en sa main, et d'une voix cassée
 Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :
 « Lâches, où fuyez-vous ? Quelle peur vous abat ?
 Aux cris d'un vil oiseau, vous cédez sans combat.
 Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
 Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
 Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau,
 Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau ?

1. Parodie du discours de Nestor aux Grecs. *Iliade*, liv. VII.

S'il fallait sans amis, briguant une audience,
 D'un magistrat glacé soutenir la présence ;
 Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
 Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
 Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre.
 J'ai, moi seul, autrefois plaidé tout un chapitre ;
 Et le barreau n'a point de monstres si hagards
 Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
 Tous les jours, sans trembler j'assiégeais leurs passages.
 L'église était alors fertile en grands courages.
 Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
 Eût plaidé le prélat et le chantre avec lui.
 Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
 Ne peut plus enfanter de ces âmes divines ;
 Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
 De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
 Songez, quel déshonneur va souiller votre gloire
 Quand le chantre demain entendra sa victoire !
 Vous verrez, tous les jours, le chanoine insolent,
 Au seul mot du hibou, vous sourire en parlant.
 Votre âme, à ce penser, de colère murmure :
 Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
 Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
 Et resouvenez-vous quel prélat vous servez.
 Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.
 Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
 Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
 Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront. »

En achevant ces mots, la déesse guerrière
 De son pied trace en l'air un sillon de lumière,
 Rend aux trois champions leur intrépidité,
 Et les laisse tous pleins de sa divinité,
 C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre
 Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre¹,
 Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
 Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
 Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
 Rallia d'un regard leurs cohortes craintives ;

1. La bataille de Lens fut gagnée par le Grand Condé contre les Espagnols et les Allemands, le 20 août 1648.

Répondit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.

La colère à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent ; l'oiseau sort. L'escadron, raffermi,
Rit du honteux départ d'un si faible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantré à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâché.
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissément.
Que fais-tu, chantre, hélas ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.
O ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçait du lutrin le funeste appareil,
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place,
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau !
Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton sommeil, à ta honte élevée.
Le sacristain achève en deux coups de rabot,
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines,
Appelaient à grand bruit les chantres à matines,
Quand leur chef, agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblants quittent la plume oiseuse.
Le vigilant Girot court à lui le premier :

C'est d'un maître si saint le plus digne officier.
 La porte dans le chœur à sa garde est commise ;
 Valet souple au logis, fier huissier à l'église.

« Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ?
 Quoi ! voulez-vous au chœur prévenir le soleil ?
 Ah ! dormez, et laissez à des chantres vulgaires,
 Le soin d'aller sitôt mériter leurs salaires.

— Ami, lui dit le chantre, encor pâle d'horreur,
 N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur.
 Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
 Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
 Pour la seconde fois un sommeil gracieux
 Avait sous ses pavots appesanti mes yeux,
 Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
 J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
 Là, triomphant aux yeux des chantres impuissants,
 Je bénissais le peuple, et j'avalais l'encens,
 Lorsque, du fond caché de notre sacristie,
 Une épaisse nuée à longs flots est sortie
 Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat,
 M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.
 Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitre,
 Une tête sortait en forme de pupitre,
 Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
 Surpassait en grosseur nos plus épais lutrins.
 Animé par son guide, en sifflant il s'avance ;
 Contre moi, sur mon banc, je le vois qui s'élançe.
 J'ai crié, mais en vain ; et, fuyant sa fureur,
 Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur. »

Le chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
 A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
 Girot en vain l'assure¹, et, riant de sa peur,
 Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
 Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
 Lui défend de parler, sort du lit en furie.
 On apporte à l'instant ses somptueux habits,
 Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
 D'une longue soutane il endosse la moire,

1. Assurer, dans le sens de rassurer. Corneille, Racine, Molière surtout, l'ont souvent employé.

Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
 Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois
 Le prélat, trop jaloux, lui rognâ de trois doigts.
 Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise,
 Déjà l'aumusse en main, il marche vers l'église;
 Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,
 Court, vole, et le premier arrive dans le chœur.
 O toi qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille.
 Vis combattre autrefois le rat et la grenouille¹,
 Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
 Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau²
 Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage
 Pour chanter le dépit, la colère, la rage.
 Que le chantre sentit allumer dans son sang,
 A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
 D'abord pâle et muet, de colère immobile,
 A force de douleur, il demeura tranquille;
 Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots,
 Dans sa bouche à la fin fit passage à ses mots :

« La voilà, donc, Girot, cette hydre épouvantable
 Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable.
 Je le vois, ce dragon tout prêt à m'égorger,
 Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.
 Prêlat, que t'ai-je fait ? Quelle rage envieuse
 Rend, pour me tourmenter, ton âme ingénieuse ?
 Quoi ! même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
 Ta profane fureur ne se repose pas ?
 O Ciel ! quoi ! sur mon banc, une honteuse masse
 Désormais me va faire un cachot de ma place ?
 Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
 Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu ?
 Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
 Renonçons à l'hôtel, abandonnons l'office,
 Et, sans lasser le Ciel par des chants superflus,
 Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus.
 Sortons. Mais cependant mon ennemi, tranquille,
 Jouira sur son banc de ma rage inutile,
 Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé

1. Homère a fait la guerre des rats et des grenouilles.

2. *La Secchia rapita*, poème italien d'Alessandro Tassoni, poète modénois.

Tourner sur le pivot où sa main l'a placé.
 Non, s'il n'est abattu, je ne saurais plus vivre.
 A moi, Girot : je veux que mon bras m'en délivre.
 Périssons, s'il le faut ; mais de ses ais brisés
 Entraînés, en mourant, les restes divisés. »
 A ces mots, d'une main par la rage affermie,
 Il saisissait déjà la machine ennemie,
 Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,
 Entrent Jean le choriste et le sonneur Girard,
 Deux Manceaux renommés en qui l'expérience
 Pour les procès est jointe à la vaste science.
 L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.
 Toutefois, condamnant un mouvement trop prompt,
 « Du lutrin, disent-ils, abattons la machine¹ ;
 Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine,
 Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
 Il soit sous trente mains en plein jour accablé. »
 Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
 « J'y consens, leur dit-il, assemblons le chapitre.
 Allez donc de ce pas, par de saints hurlements,
 Vous-mêmes appeler les chanoines dormants²,
 Partez. » Mais ce discours les surprend et les glace.
 « Nous ? qu'en ce vain projet pleins d'une folle audace,
 Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager ?
 De notre complaisance osez-vous l'exiger³ ?

1. Var. :

*Qui de tout temps pour lui brûlant d'un même zèle,
 Gardent pour le prélat une haine fidèle.
 A l'aspect du lutrin tous deux tremblent d'horreur ;
 Du vieillard toutefois ils blâment la fureur :*
 « Abattons, disent-ils sa superbe machine...

2. Var. :

*Sus donc, allez tous deux par de saints hurlements
 Réveiller de ce pas les chanoines dormants.*

3. De 1674 à 1698, au lieu de ces quatre vers, il y avait :

*Partez. Mais à ce mot les champions pâtiſſent ;
 De l'horreur du péril leurs courages frémiſſent :*
 « Ah ! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous ?
 De grâce, modérez un aveugle courroux.
 Nous pourrions réveiller des chantres et des moines ;
 Mais, même avant l'aurore, éveiller des chanoines !
 Qui jamais l'entreprit ? qui l'oſerait tenter ?
 Est-ce un projet, ô Ciel ! qu'on puisse exécuter ?
 Hé Seigneur !...

Hé ! Seigneur ! Quand nos cris pourraient du fond des rues,
 De leurs appartements percer les avenues,
 Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
 De leur sacré repos ministres assidus,
 Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles,
 Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
 A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
 Que la voix d'un mortel les en puisse arracher¹ ?
 Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
 Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?
 — Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
 Reprend le chaud vicillard, le prélat vous fait peur.
 Je vous ai vu cent fois, sous sa main bénissante,
 Courber servilement une épaulé tremblante.
 Eh bien ! allez, sous lui fléchissez les genoux.
 Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
 Viens, Girof, seul ami qui me reste fidèle.
 Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle².
 Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
 Trouve tout le chapitre éveillé devant lui. »

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée,
 Par les mains de Girof la crécelle est tirée.
 Ils sortent à l'instant, et par d'heureux efforts
 Du lugubre instrument font crier les ressorts.
 Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
 Monte dans le Palais, entre dans la grand'salle,
 Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
 Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
 Le quartier, alarmé, n'a plus d'yeux qui sommeillent.
 Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent.
 L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
 Et que l'église brûle une seconde fois³.
 L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,
 Pense être au Jeudi Saint, croit que l'on dit ténèbres,

1. Pensez-vous, au moment que ces dormeurs paisibles
 De la tête une fois pressent un oreiller.

Que la voix d'un mortel puisse les réveiller ?

2. Instrument dont on se sert le jeudi saint au lieu des cloches.
 3. Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1648. (Note de Boileau). — C'est la grande salle du palais qui fut brûlée en 1648; le toit de la Sainte-Chapelle brûla le 26 juillet 1630.

Et, déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point diné.

Ainsi, lorsque, tout prêt à briser cent murailles,
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux,
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelles attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prêt à se noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse,
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher, Giroton, s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance ;
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre, et chacun, se pressant,
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis que d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit, et naître la douleur.
Le seul chanoine Évrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond,
Quand, le premier rompant ce silence profond,
Alain¹ tousse et se lève : Alain ce savant homme,
Qui de Bauny² vingt fois a lu toute la *Somme*,
Qui possède Abély, qui sait tout Raconis³,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis⁴.
« N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.
Mes yeux en sont témoins ; j'ai vu moi-même hier

1. Son nom était *Aubery*, que l'on prononçait *Aubry* ; il était frère d'Antoine Aubery, célèbre avocat au conseil.

2. Le père Étienne Bauny, de la Compagnie de Jésus, auteur de très nombreux ouvrages de théologie.

3. Charles-François d'Abra de Raconis, docteur en théologie, aumônier du roi, évêque de Lavaur.

4. Thomas A-Kempis, religieux allemand du xv^e siècle, l'un de ceux à qui on a attribué le livre : *De Imitatione Christi*.

Entrer chez le prélat le chapelain Garnier¹.
 Arnaud, cet hérétique ardent à nous détruire,
 Par ce ministre adroit tente de le séduire
 Sans doute il aura lu dans son saint Augustin²
 Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin.
 Il va nous inonder des torrents de sa plume.
 Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
 Consultons sur ce point quelque auteur signalé.
 Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé.
 Étudions enfin, il en est temps encore ;
 Et, pour ce grand projet, tantôt, dès que l'aurore
 Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
 Que chacun prenne en main le moelleux Abély³ »

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne,
 Surtout le gras Évrard d'épouvante en frissonne.
 « Moi ? dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
 J'aïlle pour un lutrin me troubler le cerveau ?
 O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre.
 Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
 Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
 Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an,
 Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque⁴.
 Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
 En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser,
 Mon bras seul sans latin saura le renverser.
 Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve ?
 J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve.
 C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?
 Du reste déjeunons, Messieurs, et buvons frais. »

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
 Rétablit l'appétit, réchauffe le courage ;
 Mais le chantre surtout en paraît rassuré.

« Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré.

1. Louis Le Fournier, chapelain perpétuel de la Sainte-Chapelle.

2. Arnaud avait fait une étude particulière des écrits de saint Augustin, dont il a traduit en français plusieurs traités.

3. Fameux auteur qui a fait la Moëlle théologique : *Medulla theologica*.

4. Le chapitre de la Sainte-Chapelle possédait à Reims l'abbaye de Saint-Nicaise, dont les principaux revenus consistaient en vins. On le sait par Morand et par une lettre de l'abbé Jacques Boileau à Brossette, du 12 février 1703.

Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
 Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence,
 Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
 Longtemps nous tienne à table, et s'unisse au diner. »
 Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle,
 Par ces mots attirants sent redoubler son zèle.
 Il marchent droit au chœur d'un pas audacieux,
 Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
 A ce terrible objet, aucun d'eux ne consulte.
 Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
 Ils sapent le pivot, qui se défend en vain,
 Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
 Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
 Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe.
 Tel sur les monts glacés des farouches gelons¹
 Tombe un chêne battu des voisins aquilons ;
 Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
 Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
 La masse est emportée, et ses ais arrachés
 Sont aux yeux des mortels chez le chancre cachés.

CHANT V

L'Aurore cependant, d'un juste effroi troublée,
 Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
 Et contemple longtemps avec des yeux confus
 Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
 Chez Sidrac aussitôt Brontin, d'un pied fidèle,
 Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
 Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
 Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
 L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
 Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge,
 Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,

1. Peuples de Sarmatie, voisins du Boristhène. *Val.*

Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
 Au récit imprévu de l'horrible insolence,
 Le prélat hors du lit impétueux s'élançe.
 Vainement d'un breuvage à deux mains apporté,
 Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.
 Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'apprête.
 L'ivoire trop hâté, deux fois rompt sur sa tête,
 Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux ;
 Tel Hercule, filant, rompait tous les fuseaux.
 Il sort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
 Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
 Qui, tous remplis pour lui d'une égale vigueur,
 Sont prêts, pour le servir, à désertier la chœur.
 Mais le vieillard condamne un projet inutile.
 « Nos destins sont, dit-il, écrits chez la sibylle,
 Son antre n'est pas loin. Allons la consulter,
 Et subissons la loi qu'elle nous va dicter ».
 Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
 Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
 Et bientôt dans le temple entend, non sans frémir,
 De l'autre redouté les soupiraux gémir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
 Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale
 Est un pilier fameux des plaideurs respecté¹,
 Et toujours de Normands à midi fréquenté.
 Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
 Hurlé tous les matins une sibylle étique ;
 On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
 Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
 La Disette, au teint blême, et la triste Famine,
 Les Chagrins dévorants et l'infâme Ruine,
 Enfants infortunés de ses raffinements,
 Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
 Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
 Pour consumer autrui le monstre se consume,
 Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
 Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.

1. Le Pilier des consultations. *Val.* — C'était le premier de la grand'salle, du côté de la chapelle du Palais. Les avocats s'assemblaient là et on venait les y consulter. Cet usage a cessé vers le milieu du xviii^e siècle.

Sous le coupable effort de sa noire insolence,
 Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
 Incessamment il va de détour en détour ;
 Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour.
 Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe,
 Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
 En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
 Fit régler le chaos des ténébreuses lois ;
 Ses griffes, vainement par Pussort¹, accourcies,
 Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies ;
 Et ses ruses, perçant et dignes et remparts,
 Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et le salue,
 Et, faisant avant tout briller l'or à sa vue :
 « Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
 Rend la force inutile et les lois sans pouvoir,
 Toi pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
 Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne,
 Si, dès mes premiers ans heurtant tous les mortels,
 L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
 Daigne encore me connaître en ma saison dernière.
 D'un prélat qui l'implore exauce la prière.
 Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
 A détruit le lutrin par nos mains redressé.
 Épuise en sa faveur ta science fatale ;
 Du Digeste et du Code ouvre-nous le dédale,
 Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
 Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis ».

La sibylle, à ses mots, déjà hors d'elle-même
 Fait lire sa fureur sur son visage blême ;
 Et, pleine du démon qui la vient opprimer,
 Par ces mots étonnants tâche à le repousser :
Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée.
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort ;
Et surtout évitez un dangereux accord.
 Là bornant son discours, encor toute écumante,
 Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente,

1. M. Pussort, conseiller d'État, est celui qui a le plus contribué à faire le Code.

Et dans leurs cœurs brûlants de la soif de plaider
 Verse l'amour de nuire et la peur de céder.
 Pour tracer à loisir une longue requête,
 A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
 Sous leurs pas diligents le chemin disparaît,
 Et le pilier loin d'eux déjà baisse et décroît,
 Loin du bruit cependant les chanoines, à table,
 Immolent trente mets à leur faim indomptable.
 Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
 Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
 Par le sel irritant, la soif est allumée,
 Lorsque, d'un pied léger, la prompte Renommée
 Semant partout l'effroi, vient au chantre, éperdu,
 Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
 Il se lève enflammé de muscat et de bile,
 Et prétend à son tour consulter la sibylle.
 Évrard a beau gémir du repas déserté,
 Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
 Par les détours étroits d'une barrière oblique¹,
 Ils gagnent les degrés et le perron antique,
 Où, sans cesse étalant bons et méchants écrits,
 Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix².
 Là, le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
 Dans le fatal instant que d'une égale audace
 Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
 Descendaient du Palais l'escalier tortueux.
 L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
 Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
 Une égale fureur anime leurs esprits.
 Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,
 Auprès d'une génisse au front large et superbe,
 Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
 A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
 Déjà, le front baissé, se menacent des yeux.

1. La maison du chantre avait son entrée au bas de l'escalier de la Chambre des comptes, vis-à-vis de la porte de la chapelle basse. Pour aller de là au Palais, il fallait passer le long d'une barrière qui séparait les murs de la Sainte-Chapelle du derrière des carrosses attendant dans la cour du Palais.

2. Barbin se piquait de savoir vendre des livres, quoique méchants.
Val.

Mais Évrard, en passant coudoyé par Boirude,
 Ne sait point contenir son aigre inquiétude.
 Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
 Saisissant du *Cyrus*¹ un volume écarté,
 Il lance au sacristain le tome épouvantable.
 Boirude fuit le coup : le volume effroyable
 Lui rase le visage, et droit dans l'estomac
 Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
 Le vieillard, accablé de l'horrible *Artamène*²,
 Tombe aux pieds du prélat sans pouls et sans haleine.
 Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
 Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
 Aussitôt contre Évrard vingt champions s'élancent ;
 Pour soutenir leur choc, les chanoines s'avancent.
 La Discorde triomphe, et du combat fatal
 Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
 Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle.
 Les livres sur Évrard fondent comme la grêle
 Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
 Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
 Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre.
 L'un tient le *Nœud d'Amour*, l'autre en saisit la *Montre*³,
 L'un prend le seul *Jonas* qu'on ait vu relié,
 L'autre un *Tasse* français en naissant oublié³.
 L'élève de Barbin, commis à la boutique,
 Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique ;
 Les volumes, sans choix à la tête jetés,
 Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
 Là, près d'un Guarini⁴, Térence tombe à terre.
 Là, Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre.
 O que d'écrits obscurs, de livres ignorés
 Furent en ce grand jour de la poudre-tirés !

1. *Artamène ou le Grand Cyrus*, roman de Mademoiselle de Scudéry.

2. *La Montre*, de Bonnacorse. *Val*.

3. Traduction de Leclerc. *Val*. — Michel Leclerc, de l'Académie française, publia en 1663 une traduction des cinq premiers chants de la *Jérusalem* ; son peu de succès l'empêcha de continuer.

4. Jean-Baptiste Guarini est surtout connu comme auteur du *Pastor fido*.

Vous en fûtes tirés, *Almerinde* et *Simandre*¹ ;
 Et toi, rebut du peuple, inconnu *Caloandre*²,
 Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillarbois³,
 Tu vis le jour alors pour la première fois.
 Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
 Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
 D'un le Vayer⁴ épais Giraut est renversé.
 Marineau d'un Brebeuf à l'épaule blessé,
 En sent par tout le bras une douleur amère,
 Et maudit la *Pharsale*, aux provinces si chère.
 D'un Pinchêne *in-quarto* Dodillon étourdi
 A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
 Au plus fort du combat, le chapelain Garagne
 Vers le sommet du front atteint d'un *Charlemagne*,
 (Des vers de ce poème effet prodigieux !)
 Tout prêt à s'endormir bâille et ferme les yeux.
 A plus d'un combattant la *Clélie* est fatale.
 Girou dix fois par elle éclate et se signale.
 Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri⁵.
 Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
 Est robuste de corps, terrible de visage,
 Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
 Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
 Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
 Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
 Des chantres désormais la brigade timide
 S'écarte, et du Palais regagne les chemins :
 Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
 Fuit d'agneaux effrayés une troupe bélante ;
 Ou tels, devant Achille, aux campagnes du Xante,
 Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours ;

1. C'est le titre d'un roman imprimé chez Courbé, Paris, 1646, in-8, dont on ne connaît pas l'auteur, ou plutôt le traducteur. C'est en effet une traduction d'un roman italien de Luca Assarino.

2. *Caloandre*, roman italien traduit par Scudéry. *Val.* — L'auteur est J.-A. Marini.

3. Pierre Tardieu, sieur de Gaillarbois, frère du lieutenant-criminel, chanoine de la Sainte-Chapelle, ne vivait plus à cette époque.

4. François de La Mothe Le Vayer, de l'Académie française. C'est à son fils qu'est adressée la Satire IV.

5. Le Chanoine Fabri se nommait Lefebvre, il était conseiller-clerc au Parlement.

Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
 « Illustre porte-croix par qui notre bannière
 N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
 Un chanoine lui seul, triomphant du prélat,
 Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
 Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,
 Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
 Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
 Fais voler ce Quinault qui me reste à la main. »
 A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage
 Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
 Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux
 Frappe du noble écrit l'athlète audacieux ;
 Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête.
 Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
 Le chanoine les voit, de colère embrasé :
 « Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
 Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
 Lance à mes ennemis un livre qui mollisse. »
 A ces mots, il saisit un vieil *Infortiat*¹
 Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat²,
 Inutile ramas de gothique écriture,
 Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
 Entourée à demi d'un vieux parchemin noir
 Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
 Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne³
 Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine.
 Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
 Et sur le couple, pâle et déjà demi-mort,
 Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
 Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
 Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
 Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrés.
 Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,

1. Livre de droit d'une grosseur énorme. *Val.* — Second volume du Digeste dans les éditions anciennes.

2. Francesco Accorso, professeur de droit, puis assesseur du podestat de Bologne. — André Alciati, avocat milanais, professeur de droit civil à Avignon, puis à Bourges et dans plusieurs villes d'Italie.

3. Avicenne, auteur arabe. *Val.* — Avicenne ou Avisena, corruption du nom d'Ibn-Sina, célèbre médecin arabe.

Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
 Il maudit dans son cœur le démon des combats,
 Et de l'horreur du coup il recule six pas.
 Mais bientôt, rappelant son antique prouesse,
 Il tire du manteau sa dextre vengeresse :
 Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
 Bénit tous les passants, en deux files rangés.
 Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
 Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
 Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
 Crier aux combattants : « Profanes, à genoux ! »
 Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
 Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage ;
 Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit ;
 Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
 Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe,
 Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
 Évrard seul, en un coin prudemment retiré,
 Se croyait à couvert de l'insulte sacré ;
 Mais le prélat vers lui fait une marche adroite ;
 Il l'observe de l'œil, et, tirant vers la droite,
 Tout d'un coup tourne à gauche, et, d'un bras fortuné,
 Bénit subitement le guerrier consterné¹.
 Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
 Se dresse, et lève en vain une tête rebelle :
 Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect.
 Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect,
 Dans le temple aussitôt le prélat, plein de gloire,
 Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;
 Et de leur vain projet les chanoines punis
 S'en retournent chez eux éperdus, et bénis.

CHANT VI

Tandis que tout conspire à la guerre sacrée,
 La Piété sincère, aux Alpes retirée²,

1. Le cardinal de Retz, faisant une procession, affecta de donner la bénédiction au grand Condé, alors son ennemi, ce qui, selon Cizeron-Rival, a fourni à Boileau l'idée de ce trait.

2. La grande Chartreuse est dans les Alpes.

Du fond de son désert entend les tristes cris
 De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
 Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
 La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
 L'Espérance, au front gai, l'appuie et la conduit,
 Et, la bourse à la main, la Charité la suit.
 Vers Paris elle vole, et d'une audace sainte
 Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :
 « Vierge, effroi des méchants, appui de mes autels,
 Qui, la balance en main, règle tous les mortels,
 Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
 Que pousser des soupirs et pleurer mes misères ?
 Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois,
 L'Hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix ;
 Que, sous ce nom sacré, partout ses mains avares
 Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiaras ?
 Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux ?
 Ravager mes états, usurpés à tes yeux ?
 Dans les temps orageux de mon naissant empire,
 Au sortir du baptême on courait au martyre.
 Chacun, plein de mon nom, ne respirait que moi.
 Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,
 Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
 Aux honneurs appelé, n'y montait que par force.
 Ces cœurs, que les bourreaux ne faisaient point frémir,
 A l'offre d'une mitre, étaient prêts à gémir ;
 Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines,
 Couraient chercher le ciel au travers des épines.
 Mais, depuis que l'Église eut, aux yeux des mortels,
 De son sang en tous lieux cimenté ses autels.
 Le calme dangereux succédant aux orages,
 Une lâche tiédeur s'empara des courages ;
 De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit ;
 Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit.
 Le moine secoua le cilice et la haire ;
 Le chanoine indolent apprit à ne rien faire ;
 Le prélat, par la brigade aux honneurs parvenu,
 Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu,
 Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse
 A côté d'une mitre armorier sa crosse,
 L'Ambition partout chassa l'Humilité,

Dans la crasse du froc logea la Vanité.
 Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
 Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
 Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux,
 Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux.
 En vain à ses fureurs j'opposai mes prières,
 L'insolente à mes yeux marcha sous mes bannières.
 Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
 Vint flatter les péchés de discours imposteurs¹,
 Infectant les esprits d'exécrables maximes,
 Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
 Une servile peur tint lieu de charité.
 Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté,
 Et chacun, à mes pieds conservant sa malice,
 N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
 Je vins chercher le calme au séjour des frimas,
 Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
 Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place;
 Mais jusques dans la nuit de mes sacrés déserts
 Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
 Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
 M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle.
 J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des rois²
 Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
 Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
 L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse,
 Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
 Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
 Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire ?
 Quoi ! ce temple, à ta porte, élevé pour ma gloire,
 Où jadis des humains j'attirais tous les vœux,
 Sera de leurs combats le théâtre honteux ?
 Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
 Assez et trop longtemps l'impunité les flatte.
 Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
 Viens aux yeux des mortels justifier les cieus. »

1. Allusion à la morale des casuistes que Boileau a déjà si souvent attaquée.

2. Saint-Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée.
 La Grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
 Thémis, sans différer, lui promet son secours,
 La flatte, la rassure, et lui tient ce discours :

« Chère et divine sœur, dont les mains secourables
 Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
 Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
 Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?
 En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie,
 D'un ciment éternel ton Église est bâtie,
 Et jamais de l'enfer les noirs frémissements
 N'en sauraient ébranler les fermes fondements.
 Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
 Ton nom, encor chéri, vit au sein des fidèles.
 Crois-moi, dans ce lieu-même où l'on veut t'opprimer,
 Le trouble qui t'étonne est facile à calmer ;
 Et, pour y rappeler la paix tant désirée,
 Je vaix t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
 Prête-moi donc l'oreille et retiens tes soupirs.
 Vers ce temple fameux si cher à tes désirs,
 Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
 Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
 Est un vaste séjour des mortels révééré,
 Et de clients soumis à toute heure entouré¹.
 Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
 Veille au soin de ma gloire un homme incomparable².
 Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix
 Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
 Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
 Je vois hurler en vain la Chicane ennemie.
 Par lui la Vérité ne craint plus l'imposteur,
 Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
 Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
 Tu le connais assez, Ariste est ton ouvrage :
 C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans,
 Son mérite sans tache est un de tes présents.
 Tes divines leçons, avec le lait sucées,

1. L'hôtel du premier président, où fut depuis la prefecture de police, et qui a été démoli en 1859.

2. M. de Lamoignon, premier président. *V.az.*

Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées.
 Aussi son cœur, pour toi brûlant d'un si beau feu,
 N'en fit point dans le monde un lâche désaveu ;
 Et son zèle hardi, toujours prêt à paroître,
 N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître.
 Va le trouver, ma sœur ; à ton auguste nom,
 Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
 Ton visage est connu de sa noble famille ;
 Tout y garde tes lois, enfants, sœur, femme, fille.
 Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer,
 Et pour obtenir tout tu n'as qu'à te montrer. »

Là s'arrête Thémis. La Piété, charmée,
 Sent renaître la joie en son âme calmée.
 Elle court chez Ariste, et, s'offrant à ses yeux :

« Que me sert, lui dit-elle, Ariste qu'en tous lieux
 Tu signales pour moi ton zèle et ton courage,
 Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?
 Deux puissants ennemis, par elle envenimés,
 Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,
 A mes sacrés autels font un profane insulte,
 Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
 De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur,
 Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur. »

Elle sort à ces mots. Le héros en prière
 Demeure tout couvert de feux et de lumière.
 De la céleste fille il reconnaît l'éclat,
 Et mande au même instant le chantre et le prélat.

Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
 Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
 Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux,
 Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.

Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
 Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.
 Seul tu peux révéler par quel art tout puissant
 Tu rendis tout-à-coup le chantre obéissant.
 Tu sais par quel conseil, rassemblant le chapitre,
 Lui-même, de sa main, reporta le pupitre,
 Et comment le prélat, de ses respects content,
 Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
 Parle donc ; c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
 Il me suffit pour moi d'avoir su, par mes veilles,

Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au héros qui me reste à décrire,
Qu'il faut parler de toi, mon esprit, éperdu,
Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre
Où Thémis par tes soins reprend son premier lustre,
Quand la première fois un athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré ;
En vain, pour gagner temps, dans ses tranches affreuses,
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses :
Il hésite, il bégaye, et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

DISCOURS SUR L'ODE¹

L'ode suivante a esté composée à l'occasion de ces estranges dialogues qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands écrivains de l'antiquité sont traités d'esprits mediocres², de gens à estre mis en paralelle avec les Chapelains et avec les Cotins, et où, voulant faire honneur à nostre siecle, on l'a en quelque sorte diffammé en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraités. Comme les beautés de ce poëte sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces dialogues, qui vrai-semblablement ne sçait point de grec, et qui n'a leu Pindare que dans des traductions latines assez defectueuses, a pris pour galimathias tout ce que la foiblesse de ses lumieres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur tout traité de ridicules ces endroits merveilleux où le poëte, pour marquer un esprit entierement hors de soy, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours, et, afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre methodique et ces exactes liaisons de sens qui osteroient l'ame à la poësie lyrique. Le censeur dont je parle n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conceu le sublime des Pseaumes de

1. Composé et publié séparément avec l'Ode en 1693. Var. : Dans la première édition le *Discours* commençait ainsi: *L'Ode qu'on donne ici au public...*, et partout où il y a *je*, il y avait *on*.

2. Parallele des anciens et des modernes en forme de Dialogue. *Vol.* — Les trois premiers volumes du *Parallèle* de Charles Perrault ont paru en 1688, et le quatrième en 1699.

David, où, s'il est permis de parler de ces saints cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus qui servent mesme quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art poétique à propos de l'ode :

*Son stile impetueux souvent marche au hazard ;
Chez elle un beau desordre est un effet de l'art.*

Ce précepte effectivement, qui donne pour regle de ne point garder quelquefois de regles, est un mystere de l'art qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goust, qui croit que la Clelie et nos opera sont les modeles du genre sublime ; qui trouve Terence fade, Virgile froid, Homere de mauvais sens ; et qu'une espece de bizarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'est pas icy le lieu de luy montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos, un de ces jours, dans quelque autre ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne seroit pas difficile d'en faire sentir les beautés à des gens qui se seroient un peu familiarisé le grec. Mais, comme cette langue est aujourd'hui assez ignorée de la plupart des hommes, et qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare mesme, j'ay crû que je ne pouvois mieux justifier ce grand poëte qu'en tâchant de faire une ode en françois à sa maniere, c'est-à-dire pleine de mouvemens et de transports, où l'esprit parust plutôt entraîné du demon de la poësie que guidé par la raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'ode qu'on va voir. J'ay pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, et comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'un poëte. J'y ay jetté autant que j'ay pû la magnificence des mots ; et, à l'exemple des anciens poëtes dithyrambiques, j'y ay employé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un astre de la plume blanche que le roy porte ordinairement à son chapeau, qui est en effet une espèce de comete fatale à nos ennemis, qui se jugent perdus dès qu'ils l'apperçoivent. Voilà le dessein de cet ouvrage. Je ne répons pas d'y avoir réüssi ; et je ne sçay si le public accoustumé aux sages emportemens de Malherbe,

s'accommodera de ces saillies et de ces excès pindariques. Mais, supposé que j'y aye échoué, je m'en consoleray du moins par le commencement de cette fameuse ode latine d'Horace : Pindarum quisquis studet æmulari, etc., où Horace donne assez à entendre que, s'il eust voulu luy-mesme s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit crû en grand hazard de tomber.

Au reste, comme parmi les epigrammes qui sont imprimées à la suite de cette ode on trouvera encore une autre petite ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'icy inserée dans mes écrits, je suis bien aise, pour ne me point brouïller avec les Anglois d'aujourd'huy de faire icy ressouvenir le lecteur que les Anglois que j'attaque dans ce petit poëme, qui est un ouvrage de ma premiere jeunesse, ce sont les Anglois du temps de Cromwel.

J'ay joint aussi à ces epigrammes un arrest burlesque donné au Parnasse, que j'ay composé autrefois afin de prévenir un arrest tres-serieux que l'Université songeoit à obtenir du Parlement contre ceux qui enseigneroient dans les écoles de philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas et est toute dans les termes de la pratique. Mais il falloit qu'elle fust ainsi pour faire son effet, qui fut tres-heureux, et obligea, pour ainsi dire, l'Université à supprimer la requeste qu'elle alloit presenter.

... Ridiculum acri

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

ODE

SUR LA PRISE DE NAMUR¹

Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi ?
Chastes nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je vois ?
Accourez, troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence ;
Et vous, vents, faites silence :
Je vais parler de Louis.

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare, étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidèle lyre,

1. Louis XIV commença le siège de Namur le 26 mai 1692; la ville fut prise le 5 juin et le château le 30. Racine accompagnait Louis XIV et envoyait des détails à Boileau.

Après la première strophe venait la suivante, qui, à la demande de M. de Pontchartrain, ne fut pas imprimée :

*Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipités;
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertés.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs suivre Pindare,
Tomber du ciel le plus haut
Que, loué de Fontenelle,
Raser, timide hirondelle,
La terre comme Perrault.*

Si, dans l'ardeur qui m'inspire,
 Tu peux suivre mes transports,
 Les chênes des monts de Thrace
 N'ont rien ouï que n'efface
 La douleur de tes accords.

Est-ce Apollon et Neptune,
 Qui sur ces rocs sourcilleux,
 Ont, compagnons de fortune,
 Bâti ces murs orgueilleux ¹ !
 De leur enceinte fameuse
 La Sambre, unie à la Meuse,
 Défend le fatal abord,
 Et, par cent bouches horribles,
 L'airain sur ces monts terribles
 Vomit le fer et la mort.

Dix mille vaillants Alcides,
 Les bordant de toutes parts,
 D'éclairs au loin homicides
 Font pétiller leurs remparts ;
 Et dans son sein infidèle,
 Partout la terre y recèle
 Un feu prêt à s'élançer,
 Qui, soudain perçant son gouffre,
 Ouvre un sépulcre de soufre
 A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles,
 Jadis la Grèce eût, vingt ans,
 Sans fruit, vu les funérailles
 De ses plus fiers combattants.
 Quelle effroyable puissance
 Aujourd'hui pourtant s'avance
 Prête à foudroyer tes monts ?
 Quel bruit, quel feu l'environne ?
 C'est Jupiter en personne,
 Ou c'est le vainqueur de Mons.

1. Ils s'étaient loués à Laomédon pour rebâtir les murs de Troie.
Val.

N'en doute point, c'est lui-même.
 Tout brille en lui, tout est roi.
 Dans Bruxelles, Nassau¹, blême,
 Commence à trembler pour toi.
 En vain il voit le Batave,
 Désormais docile esclave,
 Rangé sous ses étendards ;
 En vain au lion belge
 Il voit l'aigle germanique
 Uni sous les léopards ;

Plein de la frayeur nouvelle
 Dont ses sens sont agités,
 A son secours il appelle
 Les peuples les plus vantés.
 Ceux-là viennent du rivage
 Où s'enorgueillit le Tage
 De l'or qui roule en ses eaux ;
 Ceux-ci, des champs où la neige
 Des marais de la Norvège
 Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre ?
 Sous les Jumeaux effrayés,
 Des froids torrents de décembre
 Les champs partout sont noyés.
 Cérès s'enfuit éplorée
 De voir en proie à Borée
 Ses guérets d'épis chargés,
 Et sous les urnes fangeuses
 Des Hyades orageuses
 Tous ses trésors submergés.

Déployez toutes vos rages,
 Princes, vents, peuples, frimas,
 Ramassez tous vos nuages,
 Rassemblez tous vos soldats :
 Malgré vous, Namur en poudre
 S'en va tomber sous la foudre

1. Guillaume de Nassau, prince d'Orange et roi d'Angleterre, commandait l'armée des alliés.

Qui dompta l'Isle, Courtray,
Gand la superbe Espagnole,
Saint-Omer, Besançon, Dôle¹,
Ypres, Maëstricht et Cambrai.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentissent,
Ses murs s'en vont s'écrouler².
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine,
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Accourez, Nassau, Bavière³,
De ces murs l'unique espoir ;
A couvert d'une rivière,
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches,
Voyez grimper sur ces roches
Ces athlètes belliqueux :
Et, dans les eaux, dans la flamme,
Louis, à tout donnant l'âme,
Marcher, courir avec eux⁴.

1. Dans une lettre à Racine du 4 juin 1693, ces deux vers sont ainsi rapportés :

*Gand, la constante espagnole,
Luxembourg, Besançon, Dôle...*

2. Même lettre à Racine :

*Je vois ses murs qui frémissent,
Déjà prêts à s'écrouler.*

3. Maximilien II, duc et électeur de Bavière, père de l'empereur Charles VII.

4. Var. Même lettre à Racine :

*Approchez, troupes altières,
Qu'unit un même devoir :
A couvert de ces rivières,
Venez, vous pouvez tout voir,
Contemplez bien ces approches ;
Voyez détacher ces roches,
Voyez ouvrir ce terrain ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis à tout donnant l'âme.
Marcher tranquille et secret.*

Contemplez, dans la tempête
 Qui sort de ces boulevards,
 La plume qui sur sa tête
 Attire tous les regards.
 A cet astre redoutable,
 Toujours un sort favorable,
 S'attache dans les combats;
 Et toujours, avec la Gloire,
 Mars, amenant la Victoire,
 Vole et le suit à grands pas¹.

Grands défenseurs de l'Espagne,
 Montrez-vous, il en est temps.
 Courage ! vers la Méhagne
 Voilà nos drapeaux flottants².
 Jamais ses ondes craintives
 N'ont vu sur leurs faibles rives
 Tant de guerriers s'amasser.
 Courez donc. Qui vous retarde ?
 Tout l'univers vous regarde.
 N'osez-vous la traverser³ ?

1. Var. Même lettre à Racine :

*Voyez dans cette tempête
 Partout se montrer aux yeux
 La plume qui ceint sa tête
 D'un cercle si glorieux.
 A sa blancheur remarquable...*
 Mars et sa sœur la Victoire
 Suivent cet astre à grands pas.

2. Var. Même lettre à Racine :

*Accourez tous, il est temps.
 Mais déjà vers la Méhagne
 Je vois vos drapeaux flottants...*
 Méhagne, rivière près de Namur. *Val.*

3. Var. Même lettre à Racine :

*Marchez donc, troupe héroïque
 Au-delà de ce Granique
 Que tardez-vous d'avancer ?*

Loin de fermer le passage
 A vos nombreux bataillons,
 Luxembourg¹ a du rivage
 Reculé ses pavillons.
 Quoi ? leur seul aspect vous glace ?
 Où sont ces chefs pleins d'audace
 Jadis si prompts à marcher.
 Qui devaient, de la Tamise,
 Et de la Drave² soumise,
 Jusqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
 Sur les remparts de Namur,
 Son gouverneur, qui se trouble,
 S'enfuit sous son dernier mur³.
 Déjà jusques à ses portes
 Je vois monter nos cohortes,
 La flamme et le fer en main ;
 Et sur les monceaux de piques,
 De corps morts, de rocs, de briques,
 S'ouvrir un large chemin.

C'en est fait. Je viens d'entendre
 Sur ces rochers éperdus
 Battre un signal pour se rendre ;
 Le feu cesse : ils sont rendus.
 Dépouillez votre arrogance,
 Fiers ennemis de la France,
 Et, désormais gracieux,
 Allez à Liège, à Bruxelles,
 Porter les humbles nouvelles
 De Namur pris à vos yeux.

1. Dans une lettre à Racine du 9 juin 1693, Boileau lui demande s'il faut parler du maréchal de Luxembourg : « Vous savez combien notre Maître est chatouilleux sur les gens qu'on associe à ses louanges ; cependant j'ai suivi mon inclination. »

2. Rivière qui passe à Belgrade en Hongrie. *Val*.

3. Le gouverneur de Namur était M. de Vimbergue, vieillard de quatre-vingts ans.

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse, dans son déclin,
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du *Saint-Paulin*¹.

1. Poème héroïque de Perrault.

ÉPIGRAMMES
ET AUTRES POÉSIES

FABLE D'ÉSOPE¹

Le Bûcheron et la Mort.

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. « Que veux-tu ? » cria-t-elle.
— Qui, moi ? dit-il alors, prompt à se corriger,
Que tu m'aides à me charger. »

ÉPIGRAMME

Le Débiteur reconnaissant²,

Je l'assistai dans l'indigence ;
Il ne me rendit jamais rien.
Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrait ma présence !
O la rare reconnaissance !

1. Composés en 1670.

2. Composés en 1681.

AUTRE

*A Monsieur Racine*¹

Racine, plains ma destinée.
 C'est demain la triste journée
 Où le prophète Desmarets²
 Armé de cette même foudre
 Qui mit le Port-Royal en poudre,
 Va me percer de mille traits.
 C'en est fait, mon heure est venue.
 Non que ma Muse, soutenue
 De tes judicieux avis,
 N'ait assez de quoi le confondre ;
 Mais, cher ami, pour lui répondre,
 Hélas ! il faut lire *Clovis*³

*Vers pour mettre sous le buste du Roi fait par M. Girardon,
 l'année que les Allemands prirent Belgrade*⁴

C'est ce Roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
 Qui seul fait à son gré le destin de la terre.
 Tout reconnaît ses lois, ou brigue son appui.
 De ses nombreux combats le Rhin frémit encore ;
 Et l'Europe en cent lieux a vu fuir devant lui
 Tous ces héros si fiers que l'on voit aujourd'hui
 Faire fuir l'Ottoman au delà du Bosphore.

1. Composés en 1674.

2. Desmarets de Saint-Sorlin, qui avait écrit contre les religieuses de Port-Royal, allait publier contre Boileau la Défense du poème héroïque.

3. Poème de Desmarets ennuyeux à la mort.

4. Composés en 1687. — C'était un médaillon où le Roi était représenté en buste.

*Vers pour mettre au bas du portrait de Mademoiselle
de Lamoignon¹.*

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille.
 Cette admirable et sainte fille
 En tous lieux signala son humble piété ;
 Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté²
 Fit ressentir l'effet de ses soins secourables ;
 Et, jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
 Consuma son repos, ses biens et sa santé
 A soulager les maux de tous les misérables.

Chanson à boire faite à Baviile, où était le père Bourdaloue³.

Que Baviile me semble aimable,
 Quand des magistrats le plus grand
 Permet que Bacchus à sa table
 Soit notre premier président !

Trois Muses en habits de ville
 Y président à ses côtés ;
 Et ses arrêts par Arbouville⁴
 Sont à plein verre exécutés.

Si Bourdaloue, un peu sévère,
 Nous dit : « Craignez la volupté,
 — Escobar, lui dit-on, mon Père
 Nous la permet pour la santé. »
 Contre ce docteur authentique
 Si du jeûne il prend l'intérêt.
 Bacchus le déclare hérétique,
 Et Jansénite, qui pis est.

1. Composés en 1687. — Magdeleine de Lamoignon mourut le 14 avril 1687, dans sa soixante-dix-huitième année. Il s'agit d'un portrait in-fol. gravé par Edelinck, d'après de Sène.

2. Mademoiselle de Lamoignon faisait tenir de l'argent à beaucoup de missionnaires jusques dans les Indes Orientales et Occidentales.

3. *Chanson à boire*, composée en 1672.

4. Gentilhomme parent de Monsieur le Premier Président.

*Vers pour mettre au-devant d'un roman allégorique,
où l'on expliquait toute la morale des Stoïciens¹.*

Lâches partisans d'Épicure
Qui brûlants d'une flamme impure,
Du Portique fameux fuyez l'austérité,
Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire.
Ce roman, plein de vérité,
Dans la vertu la plus sévère
Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

ÉPIGRAMME

*A messieurs Pradon et Bonnacorse, qui firent en même
temps paraître contre moi chacun un volume d'in-
jures².*

Venez, Pradon et Bonnacorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix ;
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent :
Linière et Perrin vous attendent.

ÉPIGRAMME

A un Médecin³.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laisant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile ;
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;
Lubin, ma muse est trop correcte :
Vous êtes, je l'avoue ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

1. Composés en 1664. — Le roman est *Macarise, ou la Reine des
Iles fortunées*, par l'abbé d'Aubignac. (Paris, 4 vol. in-8).

2 Composés en 1686. — Pradon fit, en 1684, les *Nouvelles Remar-
ques sur tous les ouvrages de M. D****; et Bonnacorse, en 1686, le
Lutrigot, parodie du *Lutrin*.

3. Composés en 1674. — Il s'agit de Claude Perrault.

ÉPITAPHE

De la Mère de l'auteur¹.

Épouse d'un mari doux, simple, officieux,
 Par la même douceur je sus plaire à ses yeux;
 Nous ne sûmes jamais ni railler, ni médire.
 Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
 Tous mes enfants ont hérité :
 Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

*Vers pour mettre au bas du portrait de mon père,
 Greffier de la grand'chambre du Parlement de Paris².*

Ce greffier doux et pacifique
 De ses enfants au sang critique,
 N'eut point le talent redouté;
 Mais, fameux par sa probité,
 Reste de l'or du siècle antique,
 Sa conduite dans le Palais,
 Partout pour exemple citée,
 Mieux que leur plume si vantée
 Fit la satire des Rolets.

ÉPIGRAMME

*A monsieur P** sur les livres qu'ils a faits
 contre les anciens³.*

Pour quelque vain discours sottement avancé
 Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
 Caligula partout fut traité d'insensé,
 Néron de furieux, Adrien d'imbécile.
 Vous donc qui, dans la même erreur,
 Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,
 Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,
 P**, fussiez-vous empereur,
 Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

1. C'est elle qui parle. (Composés en 1670.)

2. Composés en 1690. — Ce portrait est de Nanteuil.

3. Composés en 1692. — Il s'agit de Charles Perrault.

AUTRE

Sur le même sujet.

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paraissent si sots ?
P**, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des P**.

AUTRE

Au même.

Ton oncle, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

AUTRE

*Sur la première représentation de l'Agésilas de Monsieur
de Corneille, que j'avais vue.*

J'ai vu l'Agésilas¹.
Hélas ?

AUTRE

Sur la première représentation de l'Attila.

Après l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila²,
Holà !

1. Agésilas fut représenté à l'Hôtel de Bourgogne à la fin d'avril 1666.

2. Attila fut joué par la troupe de Molière, au Palais-Royal, le 4 mars 1667.

SONNET

*Sur une de mes parentes qui mourut toute jeune entre
les mains d'un charlatan¹.*

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocents enfant associé,
Je goûtais les douceurs d'une amitié charmante,

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal, vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

O ! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs !
Bientôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers ;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

ÉPIGRAMME

*Sur ce qu'on avait lu à l'Académie des vers
contre Homère et contre Virgile².*

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers

On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les Homères et les Virgiles.

« Cela ne saurait être ; on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux ;

Où peut-on avoir dit une telle infamie ?

Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?

— C'est à Paris. — C'est donc dans l'hôpital des fous ?

— Non, c'est au Louvre, en pleine Académie. »

1. Ce sonnet est de 1690 ; il s'agit d'Anne Dongois, nièce de Boileau, qui mourut à dix-huit ans.

2. Composés en 1687. — Il s'agit du poème : *Le Siècle de Louis-le-Grand*, par Charles Perrault, lu à l'Académie française le 27 janvier 1697.

Vers à mettre en chant¹.

Voici les lieux charmants où mon âme ravie
 Passait à contempler Sylvie
 Ces tranquilles moments si doucement perdus.
 Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
 Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
 Ma main des fleurs les plus chéries
 Lui faisait des présents si tendrement reçus.
 Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
 Mon cœur, vous soupirez, auprès de l'infidèle,
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

ÉPIGRAMME

*Sur une satire très mauvaise que l'abbé Cotin avait faite,
 et qu'il faisait courir sous son nom².*

En vain, par mille et mille outrages,
 Mes ennemis dans leurs ouvrages
 Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
 Cotin, pour décrier mon style,
 A pris un chemin plus facile :
 C'est de m'attribuer ses vers.

AUTRE

Contre le même³.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
 Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages ?
 Si tu veux du public éviter les outrages,
 Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

1. Composés en 1670, on ne sait pour qui, et mis en musique par Lambert en 1671, et bien souvent depuis.

2. Composés en 1670.

3. Composés en 1671, contre Quinault d'abord, d'après Brossette.

AUTRE

Contre un athée¹.

Alidor, assis dans sa chaise,
Médissant du Ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

AUTRE²

Dans le palais, hier Bilain
Voulait gager contre Ménage
Qu'il était faux que Saint-Sorlin
Contre Arnaud eût fait un ouvrage.
« Il en fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez... C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
— C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
— Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique. »

QUATRAIN

Sur un portrait de Rossinante, cheval de Don Quichotte³.

Tel fut ce roi des bons chevaux,
Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui, trottant jour et nuit et par monts et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

1. Composés en 1670 contre Saint-Pavin qui avait critiqué Boileau dans un sonnet.

2. Composés en 1670.

3. Composés en 1660.

ÉPIGRAMME

A *Climène*¹.

Tout me fait peine,
 Et depuis un jour
 Je crois, Climène,
 Que j'ai de l'amour.
 Cette nouvelle
 Vous met en courroux.
 Tout beau, cruelle,
 Ce n'est pas pour vous.

*Vers pour mettre au bas du portrait de Tavernier,
 le célèbre voyageur*².

De Paris à Delhi, du couchant à l'aurore
 Ce fameux voyageur courut plus d'une fois :
 De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois,

Et sur les bords du Gange on le revère encore.
 En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui ;
 Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
 En foule à nos yeux il présente
 Les plus rares trésors que le soleil enfante :
 Il n'a rien rapporté de si rare que lui³.

1. Composés en 1660.

2. Composés en 1670.

3. Il était revenu des Indes avec près de trois millions en pierres. Tavernier était fort bizarre et on ne sait si ce dernier vers n'est pas épigrammatique, ces vers ont été gravés au bas d'un portrait de Jean Hainzelmann.

ODE ¹

*Sur un bruit qui courut en 1656 que Cromwel et les
Anglais allaient faire la guerre à la France.*

Quoi ? ce peuple aveugle en son crime
Qui, prenant son roi pour victime,
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le Ciel, complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudres ni feux ?

Déjà sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maîtriser tout l'univers ;
Et croit que l'Europe, étonnée,
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.
Arme-toi France ; prends la foudre.
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglants ennemis des lois,
Suis la Victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous les peuples en deuil.

Mais bientôt le Ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès et nos peines ;
Et leurs corps, pourris dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

1. Je n'avais que dix-huit ans quand je fis cette ode, mais je l'ai recommandée. Cette ode a paru pour la première fois dans le troisième volume de : *Recueil de poésies chrétiennes et diverses...* Par M. de La Fontaine. Paris, Le Petit, 1671, 3 vol. in-12. Elle y porte pour titre : *A la France, durant les derniers troubles de l'Angleterre.* (Note de Boileau).

*Vers pour mettre au-dessous du portrait de M. de la Bruyère,
au devant de son livre des Caractères du temps¹.*

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri,
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

AUTRE

*Pour mettre au bas du portrait de défunt M. Hamon,
médecin de Port-Royal².*

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité,
Aux pauvres consacra ses biens et sa science,
Et, trente ans, dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

*Vers en style de Chapelain, pour mettre à la fin
de son poëme de la Pucelle³.*

Maudit soit l'auteur dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents⁴.

1. C'est lui qui parle. (Composés en 1687, pour un portrait in-8, gravé par Drevet d'après de Saint-Jean).

2. Composés en 1687. — Il existe de Jean Hamon un portrait gravé en 1689 par Van Schuppen.

3. Composés en 1677. — Boileau ne savait pas, dit Voltaire dans une note du chant I de sa *Pucelle*, que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que, par discrétion, il n'en fit imprimer que la moitié.

4. La *Pucelle* a douze Livres, chacun de douze cents vers.

STANCES

A M. Molière sur sa comédie de l'École des Femmes,
que plusieurs gens frondaient¹.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage;
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité,
Chacun profite à ton école ;
Tout en est beau, tout en est bon,
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant :
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

1. Composés en 1662. — La première représentation de l'École des Femmes est du 26 décembre de cette année.

ÉPIGRAMMES

ÉPIGRAMME

*Aux Révérends Pères de** qui m'avaient attaqué
dans leurs écrits¹.*

Mes révérends pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,
Dans vos écrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encore ma satirique audace ?

Grands aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé ;
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.

Apprenez un mot de Régnier,
Notre célèbre devancier :

« Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires² »

ÉPIGRAMME

Sur mon épître de l'amour de Dieu³

Non, pour montrer que Dieu doit être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace.
Car, bien qu'en leurs écrits ces auteurs mieux que vous
Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,

La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu.
Mes Pères, non plus qu'en vos livres.

1. Composés en 1703 contre les PP. Jésuites auteurs du *Journal de Trévoux*.

2. Vers de Régnier.

3. Composés en 1704. — Voir la note précédente.

ÉPIGRAMMA

In novum caussidicum rustici lictoris filium¹

*Dum puer iste fero natus lictoro perorat,
Et clamat medio, stante parente, foro,
Quæris quid sileat circumfusa undique turba ?
Non stupet ob natum, sed timet illa patrem.*

ALTERUM

In Marullum versibus phaleucis antea male laudatum².

*Nostri quid placeant minus phaleuci,
Jam dudum tacitus, Marulle, quæro :
Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes.
O versus stolidos et inficetos !*

1. Composés en 1656.

2. Composés en 1656. — Boileau parle de ces deux épigrammes latines dans une lettre à Brossette du 9 avril 1702.

ÉPIGRAMMES NOUVELLES

ÉPIGRAMME

*Sur le livre des Flagellants, composé par mon frère
le docteur de Sorbonne¹.*

Non, le livre des *Flagellants*
N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes Pères,
Ces rigidités salutaires;
Que, pour ravir le ciel, saintement violents,
Exercent sur leurs corps tant de chrétiens austères.
Il blâme seulement cet abus odieux,
D'étaler et d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienséance;
Et combat vivement la fausse piété,
Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'austérité même et par la pénitence
Sait allumer le feu de la lubricité.

*A Madame la Présidente *** sur le portrait du Père
Bourdaloue, qu'elle m'avait envoyé².*

Du plus grand orateur dont la chaire se vante
M'envoyer le portrait, illustre Présidente,

1. Composés en 1703 contre les PP. de Trévoux. — L'ouvrage critiqué par eux dans le cahier de juin 1703 des *Mémoires* est l'*Historia flagellantium, sive de perverso flagellorum usu apud christianos*. (Paris, 1700, in-12.) Ce livre est de Jacques Boileau, frère de Nicolas, docteur en Sorbonne et chanoine de la Sainte-Chapelle.

2. Composés en 1704. — Le portrait de Bourdaloue a été gravé après sa mort par P. de Rochefort d'après E.-S. Chéron.

C'est me faire un présent qui vaut mille présents.
 J'ai connu Bourdaloue ; et, dès mes jeunes ans,
 Je fis de ses sermons mes plus chères délices ;
 Mais, lui de son côté, lisant mes vains caprices,
 Des censeurs de *** n'eût point pour moi les yeux ;
 Ma franchise surtout gagna sa bienveillance.
 Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France,
 Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

CHANSON A BOIRE

*Que je fis au sortir de mon cours de philosophie,
 à l'âge de dix-sept ans¹.*

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,
 Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir ;
 Vos esprits s'en font trop accroire,
 Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
 On est savant quand on boit bien.
 Qui ne sait boire ne sait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,
 Un docteur est alors au bout de son latin ;
 Un goinfre en a toute la gloire.
 Allez, vieux fous, etc.

*Parodie burlesque de la première ode de Pindare
 à la louange de M. P****².*

Malgré son fatras obscur,
 Souvent Brébeuf étincelle.
 Un vers noble quoique dur,
 Peut s'offrir dans la *Pucelle*.

1. Composés en 1653.

2. J'avais résolu de parodier l'ode ; mais dans ce temps-là, nous nous raccommodâmes M. P. et moi. Ainsi il n'y eût que ce couplet de fait. Composés en 1693.

Mais, ô ma lyre fidèle,
 Si du parfait ennuyeux
 Tu veux trouver le modèle,
 Ne cherche point dans les cieux
 D'astre au soleil préférable ;
 Ni dans la foule innombrable
 De tant d'écrivains divers
 Chez Coignard rongés des vers
 Un poète comparable
 A l'auteur inimitable
 De *Peau d'Ane* mise en vers¹,

 SUR HOMÈRE

Ἡεῖδον μὲν ἐγὼν, ἐχάρασσε δὲ θεῖος Ὅμηρος².

Cantabam quidem ego: scribebat autem dius Homerus

Quand la dernière fois, dans le Sacré Vallon,
 La troupe des neuf sœurs, par l'ordre d'Apollon,
 Lut l'*Iliade* et l'*Odyssee* ;
 Chacune à les louer se montrant empressée :
 « Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
 Leur dit alors le dieu des vers,
 Jadis avec Homère, aux rives du Permesse.
 Dans ce bois de lauriers où seul il me suivait,
 Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse :
 Je chantais, Homère écrivait. »

 ÉNIGME³

Du repos des humains implacable ennemie,
 J'ai rendu mille amants envieux de mon sort.
 Je me repais de sang, et je trouve ma vie
 Dans les bras de celui qui recherche ma mort⁴.

1. M. P*** dans ce temps-là avait rimé le conte de *Peau d'Ane*.

2. Vers grec de l'anthologie. Composés en 1702. — Boileau parle de ces vers dans quatre lettres à Brossette, des 4 mars, 8 avril, 3 juillet et 2 août 1703.

3. Composés en 1653. — Boileau avait dix-sept ans.

4. Une puce.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de M. Racine¹.

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
 Il sut ressusciter Sophocle et ses écrits,
 Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits
 Surpasser Euripide et balancer Corneille.

ÉPIGRAMME

*Sur la manière de réciter du poète S***².*

Quand j'aperçois sous ce portique
 Ce moine, au regard fanatique,
 Disant ces vers audacieux
 Faits pour les habitants des cieux³,
 Ouvrir une bouche effroyable,
 S'agiter, se tordre les mains,
 Il me semble en lui voir le diable,
 Que Dieu force à louer les saints.

1. Composés en 1699. — Boileau prend là, probablement sans s'en douter, un vers à Perrault; on lit dans le *Siècle de Louis-le-Grand*, qui a paru en 1687, vers 180-181 :

Mais quel sera le sort de l'illustre Corneille,
 Du théâtre français l'honneur et la merveille?

2. Composés en 1690. — Il s'agit de Santeuil. D'après Brossette, cette épigramme aurait été improvisée en présence de Louis XIV, et n'aurait eu d'abord que cinq vers :

*A voir de quel air effroyable,
 Roulant les yeux, tordant les mains,
 Santeuil nous lit ses hymnes vains,
 Dirait-on pas que c'est le diable,
 Que Dieu force à louer les saints?*

3. Il a fait des hymnes latines à la louange des saints.

ÉPIGRAMME

Imitée de celle de Martial, qui commence par :

Nuper erat medicus, etc.

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
 Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
 Est curé maintenant, et met les gens en terre :
 Il n'a point changé de métier.

ÉPIGRAMME

A M. P**¹.

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
 Apollon, le dieu des beaux-arts,
 Les Ris mêmes, les Jeux, les Grâces et leur Mère,
 Et tous les dieux enfants d'Homère,
 Résolus de venger leur père,
 Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
 P** craignez enfin quelque triste aventure.
 Comment soutiendrez-vous un choc si violent ?
 Il est vrai, Visé² vous assure
 Que vous avez pour vous Mercure ?
 Mais c'est le *Mercure galant*.

VERS

Faits pour mettre au bas d'un portrait de Monseigneur le duc du Maine, alors encore enfant, et dont on avait imprimé un petit volume de Lettres au devant desquelles ce prince était peint en Apollon, avec une couronne sur la tête³.

Quel est cet Appollon nouveau
 Qui, presque au sortir du berceau,

1. Composés en 1692.

2. Auteur du *Mercure galant*.

3. Composés en 1692 pour mettre au bas d'un portrait de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils légitimé du roi et de madame de Montespan, gravé pour être placé en tête de : *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. (S. l. et a., in-4.)

Vient régner sur notre Parnasse ?
 Qu'il est brillant ! qu'il a de grâce !
 Du plus grand des héros je reconnais le fils.
 Il est déjà tout plein de l'esprit de son père¹,
 Et le feu des yeux de sa mère
 A passé jusqu'en ses écrits.

ÉPIGRAMME

*Sur une harangue d'un magistrat, dans laquelle
 les procureurs étaient fort maltraités².*

Lorsque dans ce sénat, à qui tout rend hommage,
 Vous haranguez en vieux langage,
 Paul, j'aime à vous voir en fureur
 Gronder maint et maint procureur.
 Car leurs chicanes sans pareilles
 Méritent bien ce traitement.
 Mais que vous ont fait nos oreilles
 Pour les traiter si rudement ?

ÉPIGRAMME

*Pour mettre au bas d'une méchante gravure qu'on
 a faite de moi³.*

Du poète Boileau tu vois ici l'image.
 « Quoi ! c'est là, diras-tu, ce critique achevé ?
 D'où vient le noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
 — C'est de se voir si mal gravé. »

1. Var., suivant Brossette :

Du plus grand des mortels je reconnais le fils ;
 Il a déjà la fertilité de son père.

2. La date de la composition de cette pièce est restée inconnue.

3. Composés en 1704. — C'est un portrait in-4° à la manière noire.

« A. Bouis pinx. et sculp., 1702 », qui est en effet fort mauvais.

ÉPIGRAMME

L'Amateur d'horloges¹.

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
« Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science ?
— Sans doute ; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est. »

ÉPIGRAMME

*Sur la fontaine de Bourbon, où l'auteur était allé prendre
les eaux, et où il trouva un poète médiocre qui lui montra
des vers de sa façon².*

(Il s'adresse à la fontaine.)

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés.
Mais, quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paraît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

1. Composés en 1704. — C'est un allié de Boileau nommé Targas ; il en parle dans ses lettres à Brossette des 43 décembre 1704 et 6 mars 1705.

2. Composés en 1687.

SUR MON PORTRAIT

Monsieur Le Verrier, mon illustre ami, ayant fait graver mon portrait par Drevet, célèbre graveur, fit mettre au bas de ce portrait quatre vers où l'on me fait ainsi parler¹.

Au joug de la raison asservissant la rime ;
Et, même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace et Juvénal.

A quoi j'ai répondu par ces vers :

Oui, Le Verrier, c'est là mon fidèle portrait,
Et le graveur en chaque trait
A su très finement tracer sur mon visage
De tout faux bel esprit l'ennemi redouté.
Mais, dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité,
Qui peut reconnaître l'image ?

1. Composés en 1704. Les quatre vers attribués à Le Verrier sont de Boileau. Une lettre à Brossette, du 13 décembre 1704, donne la variante suivante :

*Et l'on y voit à chaque trait
L'ennemi des Cotins tracé sur mon visage ;
Mais dans les vers altiers qu'au bas de cet ouvrage
Trop enclin à me rehausser,
Sur un ton si pompeux on me fait prononcer,
Qui d'un ami du vrai reconnaîtra l'image ?*

Drevet a gravé trois portraits de Boileau d'après De Piles, Rigaud et De Troy ; les deux premiers portent seuls les quatre vers attribués à Le Verrier.

ÉPIGRAMME

*Sur le buste de marbre qu'a fait de moi
Monsieur Girardon, premier sculpteur du Roi¹.*

Grâce au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers ;
Et, ne connût-on plus ni mon nom, ni mes vers,
Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

1. La date de la composition de cette pièce est inconnue.

AVERTISSEMENT

AU LECTEUR¹

Madame de M*** et madame de T***, sa sœur, lassées des opéras de Monsieur Quinault, proposerent au Roy d'en faire faire un par monsieur Racine, qui s'engagea assez légèrement à leur donner cette satisfaction, ne songeant pas dans ce moment-là à une chose dont il estoit plusieurs fois convenu avec moy, qu'on ne peut jamais faire un bon opéra parce que la musique ne sçauroit narrer; que les passions n'y peuvent estre peintes dans toute l'estenduë qu'elles demandent; que d'ailleurs elle ne sçauroit souvent mettre en chant les expressions vrayment sublimes et courageuses. C'est ce que je luy representay quand il me declara son engagement, et il m'avoüa que j'avois raison; mais il estoit trop avancé pour reculer. Il commença dès-lors en effet un opéra, dont le sujet estoit la chute de Phaëthon. Il en fit mesmes quelques vers qu'il recita au Roy, qui en parut content. Mais, comme monsieur Racine n'entreprenoit cet ouvrage qu'à regret, il me témoigna resoluement qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillasse avec luy, et me déclara avant tout qu'il falloit que j'en composasse le prologue. J'eus beau luy représenter mon peu de talent pour ces sortes d'ouvrages, et que je n'avois jamais fait de vers d'amourette, il persista dans sa résolution, et me dit qu'il me le feroit ordonner par le Roy. Je songeay donc en moy mesme à voir de quoy je serois capable, en cas que je fusse absolument obligé de travailler à un ouvrage si opposé à mon genie et à mon inclination. Ainsi, pour m'essayer, je traçay sans en rien dire à personne, non pas même à monsieur Racine, le canevas d'un prologue, et j'en composay une première scene. Le sujet de cette scene estoit une dispute de la Poésie et de la Musique, qui se querelloient sur l'excellence de leur art, et estoient enfin toutes prestes à se separer, lorsque tout à coup la deesse des accords, je veux dire l'Har-

1. Cet AVERTISSEMENT et ce PROLOGUE ont paru pour la première fois dans l'édition publiée par Valincour en 1713. — Mesdames de M*** et de T*** sont la marquise de Montespan et sa sœur aînée, la marquise de Thiange.

monie, descendoit du ciel avec tous ses charmes et tous ses agrémens, et les reconcilioit. Elle devoit dire ensuite la raison qui la faisoit venir sur la terre qui n'estoit autre que de divertir le prince de l'univers le plus digne d'estre servi et à qui elle devoit le plus, puisque c'estoit luy qui la maintenoit dans la France, où elle regnoit en toutes choses. Elle adjoustoit ensuite que, pour empescher que quelque audacieux ne vinst troubler, en s'élevant contre un si grand prince, la gloire dont elle jouissoit avec luy, elle vouloit que dès aujourd'huy mesme sans perdre de temps, on representast sur la scene la chute de l'ambitieux Phaëthon. Aussi-tost tous les poëtes et tous les musiciens, par son ordre, se retiroient et s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoust, tandis que monsieur Racine, de son costé, avec moins de dégoust, continuoit à disposer le plan de son opera, sur lequel je luy prodiguois mes conseils. Nous estions occupez à ce miserable travail, dont je ne sçay si nous nous serions bien tirez, lorsque tout à coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que, monsieur Quinault s'estant présenté au Roy les larmes aux yeux, et luy ayant remonstré l'affront qu'il alloit recevoir s'il ne travailloit plus au divertissement de Sa Majesté, le Roy, touché de compassion, declara franchement aux dames dont j'ay parlé qu'il ne pouvoit se resoudre à luy donner ce déplaisir. *Sic nos servavit Apollo.* Nous retournasmes donc, monsieur Racine et moy, à nostre premier employ, et il ne fut plus mention de nostre opera, dont il ne resta que quelques vers de monsieur Racine, qu'on n'a point trouvez dans ses papiers après sa mort, et que vraisemblablement il avoit supprimez par delicatesse de conscience, à cause qu'il y estoit parlé d'amour. Pour moy, comme il n'estoit point question d'amourette dans la scene que j'avois composée, non seulement je n'ay pas jugé à propos de la supprimer, mais je la donne icy au public, persuadé qu'elle fera plaisir aux lecteurs, qui ne seront peut estre pas fachez de voir de quelle maniere je m'y estois pris pour adoucir l'amertume et la force de ma poésie satirique, et pour me jeter dans le stile douxereux. C'est de quoy ils pourront juger par le fragment que je leur presente icy, et que je leur presente avec d'autant plus de confiance, qu'estant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laissera pas du moins le temps de s'en-nuyer.

PROLOGUE

LA POÉSIE, LA MUSIQUE

LA POÉSIE.

Quoi ! par de vains accords et des sons impuissants
Vous croyez exprimer tout ce que je sais dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports qu'Apollon vous inspire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POÉSIE.

Oui, vous pouvez, aux bords d'une fontaine,
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gémir Thyrsis, faire plaindre Climène.
Mais, quand je fais parler les héros et les dieux,
Vos chants audacieux
Ne me sauraient prêter qu'une cadence vaine.
Quittez ce soin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je sais l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POÉSIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les rochers et les bois
Ont jadis trouvé des oreilles

LA POÉSIE.

Ah ! c'en est trop, ma sœur, il faut nous séparer.
Je vais me retirer.

Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir et plaire ;
Et mes chants, moins forcés, n'en seront que plus doux.

PROLOGUE

LA POÉSIE.

Eh bien ! ma sœur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POÉSIE.

Séparons-nous.

CHŒUR DES POÈTES ET DES MUSICIENS

Séparons-nous, séparons-nous.

LA POÉSIE.

Mais quelle puissance inconnue

Malgré moi m'arrête en ces lieux ?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité sort du sein de la nue ?

LA POÉSIE.

Quels chants mélodieux

Font retentir ici leur douceur infinie ?

LA MUSIQUE.

Ah ! c'est la divine Harmonie,

Qui descend des cieux !

LA POÉSIE.

Qu'elle étale à nos yeux

De grâces naturelles !

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir !

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,

Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHŒUR DES POÈTES ET DES MUSICIENS.

Oublions nos querelles.

Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHAPELAIN DÉCOIFFÉ¹

PARODIE

SCÈNE PREMIÈRE

LA SERRE, CHAPELAIN

LA SERRE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étaient dus qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite, et font connaître assez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes;
Ils se trompent en vers comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'à de méchants auteurs ils font de beaux présents.

1. CHAPELAIN DÉCOIFFÉ a paru pour la première fois, et sans nom d'auteur, dans *Nouveau Recueil de plusieurs et diverses pièces galantes...* La Haye, 1665 et 1666, in-12. La seconde édition du *Ménagiana*, 1694, in-12, dont nous reproduisons le texte, l'attribue à Boileau. Cette attribution a été fort contestée, cependant elle ne peut l'être qu'en partie, puisque, dans une lettre à Brossette du 10 décembre 1701, Boileau en avoue quelques vers. C'est, en somme, un délassement de gens d'esprit auquel Furetière peut bien avoir eu la plus grande part, mais où Boileau a mis du sien plus qu'il ne veut bien le dire. Voici l'indication des scènes parodiées : scène I : *Le Cid*, acte I^{er}, sc. IV ; sc. II : acte I^{er}, sc. V ; sc. III : acte I^{er}, sc. VI ; sc. IV : acte I^{er}, sc. VII ; sc. V : acte II, sc. II.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite ;
 La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
 Vous choisissant peut-être, on eût pu mieux choisir ;
 Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir.
 A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
 Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
 J'ai mes prôneurs aussi, quoiqu'un peu moins fréquents,
 Depuis que mes sonnets ont détrompé les gens.
 Si vous me célébrez, je dirai que La Serre
 Volume sur volume incessamment desserre,
 Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert,
 Et vous éprouverez si mon amitié sert ;
 Ma nièce même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote doit prétendre,
 Et le nouvel éclat de cette pension
 Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
 Exerce nos rimeurs et vante notre prince,
 Va te faire admirer chez les gens de province,
 Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
 Sois des flatteurs l'amour et des railleurs l'effroi ;
 Joins à ces qualités celle d'une âme vaine,
 Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
 Au métier de Phébus bander tous les ressorts,
 Endosser nuit et jour un rouge justaucorps¹,
 Pour avoir de l'encens donner une bataille,
 Ne laisser de sa bourse échapper une maille ;
 Surtout sers-leur d'exemple, et ressouviens-toi bien
 De leur former un style aussi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de Linière²,
 Ils liront seulement ma *Jeanne* toute entière ;
 Là, dans un long tissu d'amples narrations,
 Ils verront comme il faut berner les nations,
 Duper d'un grave ton gens de robe et d'armée,
 Et sur l'erreur des sots bâtir la renommée.

1. Chapelain portait chez lui un justaucorps rouge en guise de robe de chambre. *Br.*

2. Linière avait fait une épigramme contre la *Pucelle* de Chapelain.

LA SERRE.

L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir.
 Un auteur dans ton livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
 Que ne puisse égaler un de mes cent ouvrages ?
 Si tu fus grand flatteur, je le suis aujourd'hui.
 Et ce bras de la presse est le plus ferme appui.
 Bilaine et de Sercy sans moi seraient des drilles,
 Mon nom seul au Palais nourrit trente familles ;
 Les marchands fermeraient leurs boutiques sans moi,
 Et, s'ils ne m'avaient plus, ils n'auraient plus d'emploi ;
 Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume
 Cahiers dessus cahiers, volume sur volume.
 Mon valet, écrivant ce que j'aurais dicté,
 Ferait un livre entier, marchant à mon côté ;
 Et, loin de ces durs vers qu'à mon style on préfère,
 Il deviendrait auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi ;
 Je t'ai vu rimaitter et traduire sous moi,
 Si j'ai traduit *Gusman*¹, si j'ai fait sa préface,
 Ton galimatias a bien rempli ma place.
 Enfin, pour épargner ces discours superflus,
 Si je suis grand flatteur, tu l'es et tu le fus.
 Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
 Un monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritais tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné sur toi l'avait mieux mérité.

LA SERRE.

Qui sait mieux composer en est bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue, étant vieux courtisan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon seul partisan.

1. On attribue à Chapelain une traduction de *Gusman d'Alfarache*, imprimée à Paris en 1638.

LA SERRE.

Parlons-en mieux ; le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le mesure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par là je devais emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton insolence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.*(Il lui arrache sa perruque.)*

CHAPELAIN.

Achève, et prends ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma muse a vu rougir son front.

LA SERRE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

CHAPELAIN.

O dieux ! mon Apollon en ce besoin me laisse.

LA SERRE.

Ta perruque est à moi, mais tu serais trop vain,
Si ce sale trophée avait souillé ma main.
Adieu ; fais lire au peuple, en dépit de Linière,
De tes fameux travaux l'histoire toute entière ;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête.
De tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rends la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va ; tes cheveux d'ours
Ne pourraient sur ta tête encore durer trois jours.

SCÈNE II.

CHAPELAIN, *seul.*

O rage ! ô désespoir ! ô perruque mamie !
 N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
 N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers
 Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
 Nouvelle pension fatale à ma calotte !
 Précipice élevé qui te jette en la crotte,
 Cruel ressouvenir de tes honneurs passés,
 Services de vingt ans en un jour effacés !
 Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre,
 Et te mettre crotté ou te laisser à terre.
 La Serre, sois d'un Roi maintenant régale,
 Ce haut rang n'admet pas un poète pelé
 Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
 Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes travaux glorieux instrument,
 Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
 Plume jadis vantée et qui dans cette offense
 M'a servi de parade et non pas de défense.
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe pour me venger en de meilleures mains.
 Si Cassaigne a du cœur, et s'il est mon ouvrage,
 Voici l'occasion de montrer son courage :
 Son esprit est le mien, et le mortel affront
 Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

SCÈNE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

Cassaigne, as-tu du cœur ?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon maître

L'éprouverait sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah ! c'est comme il faut être.

Digne ressentiment de ma douleur bien doux,
 Je reconnais ma verve à ce juste courroux.

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte,
 Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte,
 Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi ?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
 D'une insulte. Le traître eût payé la perruque
 Un quart d'écu du moins sans mon âge caduque.
 Ma plume, què mes doigts ne peuvent soutenir,
 Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
 Va contre un insolent faire un bon gros ouvrage,
 C'est dedans l'encre seule qu'on lave un tel outrage.
 Rime ou crève. Au surplus, pour ne te point flatter,
 Je te donne à combattre un homme à redouter.
 Je l'ai vu fort poudreux au milieu des libraires
 Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son som ? C'est perdre temps en discours superflus.

CHAPELAIN.

Donc, pour te dire encore quelque chose de plus,
 Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
 C'est.....

CASSAIGNE.

De grâce, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le...?

CHAPELAIN.

Ne réplique point, je connais ton fatras.
 Combats sur ma parole, et tu l'emporteras.
 Donnant pour des cheveux ma *Pucelle* en échange,
 J'en vais chercher : barbouille, écris, rime et nous venge.

SCÈNE IV.

CASSAIGNE, *seul*.

Percé jusques au fond du cœur
 D'une insulte imprévue aussi bien que mortelle,

Misérable vengeur d'une sottre querelle,
 D'un avare écrivain chétif imitateur,
 Je demeure stérile, et ma veine abattue
 Inutilement sue.

Si près de voir couronner mon ardeur,
 O la peine cruelle !
 En cet affront La Serre est le tondeur,
 Et le tondu père de la *Pucelle*.

Qué je sens de rudes combats !
 Comme ma pension mon honneur me tourmente.
 Il faut faire un poème, ou bien perdre une rente ;
 L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix ou de trahir mon maître,
 Ou d'aller à Bicêtre,
 Des deux côtés mon mal est infini.
 O la peine cruelle !
 Faut-il laisser un La Serre impuni ?
 Faut-il venger l'auteur de la *Pucelle* ?

Auteur, perruque, honneur, argent,
 Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
 Je vois gloire perdue, ou pension finie.
 D'un côté je suis lâche, et de l'autre indigent.
 Cher et chétif espoir d'une veine flatteuse
 Et tout ensemble gueuse,
 Noir instrument, unique gagne-pain
 Et ma seule ressource,
 M'es-tu donné pour venger Chapelain ?
 M'es-tu donné pour me couper la bourse ?

Il vaut mieux courir chez Conrard,
 Il peut me conserver ma gloire et ma finance :
 On sait comme en traités excelle ce vieillard.
 S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle¹
 Vide notre querelle.

Si pas un d'eux ne me veut secourir,
 Et si l'on me ballotte,
 Cherchons La Serre, et, sans tant discourir,
 Traitons du moins et payons la calotte.

1. Mademoiselle de Scudéry.

Traiter sans tirer ma raison ?
 Rechercher un marché si funeste à ma gloire ?
 Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
 D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison ?
 Respecter un vieux poil dont mon âme égarée
 Voit la perte assurée ?
 N'écoutons plus ce dessein négligent
 Qui passerait pour crime.
 Allons, ma main, du moins sauvons l'argent,
 Puisqu'aussi bien il faut perdre l'estime.

Oui, mon esprit s'était déçu.
 Autant que mon honneur mon intérêt me presse :
 Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
 J'aurai mon style dur comme je l'ai reçu.
 Je m'accuse déjà de trop de négligence.
 Courons à la vengeance.
 Et, tout honteux d'avoir tant de froideur,
 Rimons à tire d'aile,
 Puisqu'aujourd'hui La Serre est le tondeur,
 Et le tondu père de la *Pucelle*.

SCÈNE V

CASSAIGNE, LA SERRE

CASSAIGNE.
 A moi, La Serre, un mot.

LA SERRE.
 Parle.

CASSAIGNE.
 Ote-moi d'un doute.

Connais-tu Chapelain ?

LA SERRE.
 Oui.

CASSAIGNE.
 Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
 Et l'effroi des lecteurs de son temps, le sais-tu ?

LA SERRE.
 Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon style je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul ?

LA SERRE.

Que m'importe ?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

LA SERRE.

Jeune présomptueux.

CASSAIGNE.

Parle sans t'émouvoir ;
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi ! Qui t'a rendu si vain,
Toi qui ne vis jamais une plume à la main ?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi sont dignes de combattre,
Et pour des coups d'essai veulent des *Henris Quatre*¹.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je suis ?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes écrits pourrait trembler d'effroi.
Mille et mille papiers dont la table est couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un gigantesque auteur ;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
Je veux venger mon maître, et ta plume indomptable,
Pour ne se point lasser, n'est point infatigable.

LA SERRE.

Ce phébus qui paraît aux discours que tu tiens,
Souvent par tes écrits se découvre aux miens,
Et, te voyant encore tout frais sorti de classe,
Je disais : « Chapelain lui laissera sa place. »
Je sais ta pension, et suis ravi de voir
Que ces bons mouvements excitent ton devoir,
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,

1. Allusion au *Henri IV* de Cassaigne, où le Roi donne à Louis XIV des instructions pour bien régner.

Etayer d'un pédant l'agonisante estime,
 Et que, voulant pour singe un écolier parfait,
 Il ne se trompait point au choix qu'il avait fait.
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
 J'admire ton audace et je plains ta jeunesse ;
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
 Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
 Trop peu de gain pour moi suivrait cette victoire ;
 A moins d'un gros volume, on compose sans gloire.
 Et j'aurais le regret de voir que tout Paris
 Te croirait accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne.
 Qui pèle Chapelain craint de tondre Cassaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici..

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si près d'écrire ?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer !

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'écolier est un traître,
 Qui souffre sans cheveux la tête de son maître.

ŒUVRES

EN PROSE

ARRÊT BURLESQUE¹

Donné en la grand'Chambre du Parnasse en faveur des maîtres ès-arts, médecins et professeurs de l'Université de Stagyre², au pays des chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.

Vu par la Cour la requête présentée par les régents, maîtres ès-arts, docteurs et professeurs de l'Université³, tant en leurs noms que comme tuteurs et défenseurs de la doctrine de maître *en blanc* Aristote, ancien professeur royal en grec dans le collège du Lycée, et précepteur du feu roi. De querelleuse mémoire, Alexandre dit le Grand, acquéreur de l'Asie, Europe, Afrique et autres lieux; contenant que, depuis quelques années, une inconnue nommée la Raison

1. ARRÊT BURLESQUE, composé en août 1671 et rapidement répandu par des copies, puisque Madame de Sévigné en reçut une le 6 septembre. Il fut imprimé la même année en Hollande et joint aux œuvres de Boileau en 1697. Nous le réimprimons d'après l'édition de 1701, sans tenir compte des variantes de mots introduites à chaque ligne par tous les éditeurs.

2. Stagyre, ville de Macédoine, sur la mer Egée, et patrie d'Aristote. *Val.*

3. L'Université avait présenté requête au parlement pour empêcher qu'on enseignât la philosophie de Descartes. La requête fut supprimée, et Bernier en fit imprimer une à sa façon. *Val.*

aurait entrepris d'entrer par force dans les écoles de ladite Université, et pour cet effet, à l'aide de certains quidams factieux prenant les surnoms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes et Pourchotistes, gens sans aveu, se serait mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien et paisible possesseur desdites écoles, contre lequel elle et ses consorts auraient déjà publié plusieurs livres, traités, dissertations et raisonnements diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine, ce qui serait directement opposé aux lois, us et coutumes de ladite Université, où ledit Aristote aurait toujours été reconnu pour juge sans appel, et non comptable de ses opinions; que même, sans l'aveu d'icelui, elle aurait changé et innové plusieurs choses en et au dedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce philosophe lui avait accordée libéralement et de son bon gré, et laquelle elle aurait cédée et transportée au cerveau; et ensuite, par une procédure nulle, de toute nullité, aurait attribué audit cœur la charge de recevoir le chile appartenant ci-devant au foie, comme aussi de faire voiturer le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites vexations que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lesdites écoles; aurait aussi attenté ladite Raison, par une entreprise inouïe, de déloger le feu de la plus haute région du ciel, et prétendu qu'il n'avait là aucun domicile, nonobstant les certificats dudit philosophe et les visites et descentes faites par lui sur les lieux; plus, par un attentat et voie de fait énorme contre la Faculté de médecine, se serait ingérée de guérir, et aurait réellement et de fait guéri quantité de fièvres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, et même continues, avec vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues inconnues audit Aristote et à Hippocrate, son devancier, et ce sans saignée, purgation ni évacuation précédentes, ce qui est non seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif, ladite Raison n'ayant jamais été admise ni agrégée au corps de ladite Faculté et ne pouvant par conséquent consulter avec les docteurs d'icelle, ni être consultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais été, nonobstant quoi, et

malgré les plaintes et oppositions réitérées des sieurs Blondel, Courtois, Denyau¹, et autres défenseurs de la bonne doctrine, elle n'aurait pas laissé de se servir toujours des dites drogues, ayant eu la hardiesse de les employer sur les médecins même de ladite Faculté, dont plusieurs, au grand scandale des règles, ont été guéris par lesdits remèdes, ce qui est d'un exemple très dangereux, et ne peut avoir été fait que par de mauvaises voies, sortilège et pacte avec le diable ; et, non contente de ce, aurait entrepris de diffamer et de bannir des écoles de philosophie les formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, eccités, pétrités, policarpités, et autres êtres imaginaires, tous enfants et ayants cause de défunt maître Jean Scot, leur père, ce qui porterait un préjudice notable, et causerait la totale subversion de la philosophie scolastique, dont elles font tout le mystère, et qui tire d'elles toute sa subsistance, s'il n'y était par la Cour pourvu ; vu les libellés intitulés *Physique de Rohault*, *Logique de Port-Royal*, *Traité du quinquina*, même *l'Adversus Aristoteleos* de Gassendi, et autres pièces attachées à ladite requête, signée CHICANEAU, procureur de ladite Université. Ouï le rapport du conseiller commis ; tout considéré.

La Cour, ayant égard à ladite requête, a maintenu et gardé, maintient et garde ledit Aristote en la pleine et paisible possession et jouissance desdites écoles. Ordonne qu'il sera toujours suivi et enseigné par les régents, docteurs, maîtres ès-arts et professeurs de ladite Université, sans que pour ce ils soient obligés de le lire ni de savoir sa langue et ses sentiments. Et, sur le fond de sa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au cœur de continuer d'être le principe des nerfs, et à toutes personnes, de quelque condition ou profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au chile d'aller droit au foie sans plus passer par le cœur, et au foie de le recevoir. Fait défense au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de médecine.

1. Blondel a écrit que le bon effet du quinquina venait des pactes que les Américains avaient fait avec le diable. Courtois, médecin, aimait fort la saignée. Denyau, autre médecin, niait la circulation du sang. *Vat.*

Défend à la Raison et à ses adhérents de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, ni continues, par mauvais moyens et voies de sortilèges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina, et autres drogues non approuvées ni connues des anciens. Et, en cas de guérison irrégulière par icelles drogues, permet aux médecins de ladite Faculté de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades avec casse, sené, sirops, juleps, et autres remèdes propres à ce; et de remettre lesdits malades en tel et semblable état qu'ils étaient auparavant, pour être ensuite traités selon les règles, et, s'ils n'en réchappent, conduits du moins dans l'autre monde suffisamment purgés et évacués. Remet les entités, identités, virtualités, eccétités, et autres pareilles formules scotistes en leur bonne fame et renommés. A donné acte aux sieurs Blondel, Courtois et Déniau de leur opposition au bon sens. A réintégré le feu dans la plus haute région du ciel, suivant en conformément aux descentes faites sur les lieux. Enjoint à tous régents, maîtres ès-arts et professeurs d'enseigner comme ils ont accoutumé, et de se servir, pour raison de ce, de tels raisonnements qu'ils aviseront bon être; et aux répétiteurs hibernois et autres, leurs suppôts, de leur prêter main-forte et de courir sus aux contrevenants, à peine d'être privés du droit de disputer sur les prolégomènes de la logique. Et, afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des écoles de ladite Université; lui fait défense d'y entrer, troubler, ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée janséniste et amie des nouveautés. Et à cet effet sera le présent arrêt lu et publié aux Mathurins de Stagyre, à la première assemblée qui sera faite pour la procession du recteur, et affiché aux portes de tous les collèges de Parnasse, et partout où besoin sera. Fait ce trente-huitième jour d'août onze mille six cent soixante et quinze.

Collationné avec paraphe.

DISCOURS

SUR LA SATIRE¹

Quand je donnai la première fois mes Satires au public, je m'étais bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savais que la nation des poètes, et surtout des mauvais poètes, est une nation farouche, qui prend feu aisément, et que ces esprits avides de louanges ne digèreraient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire à mon avantage que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité qui se voyait attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse dont ils pouvaient être spectateurs indifférents, ont mieux aimé prendre parti et s'affliger avec les ridicules que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième satire, où je pense avoir montré assez clairement que, sans blesser l'État ni sa conscience, on peut trouver de méchants vers méchants, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais, puisque ces messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer comme d'un attentat inouï et sans exemple, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot pour les

1. DISCOURS SUR LA SATIRE, publié d'abord séparément, avec la satire IX, en 1668.

instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confrères les satiriques, j'ai été un poète fort retenu.

Et, pour commencer par Lucilius, inventeur de la satire, quelle liberté, ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages ? Ce n'était pas seulement des poètes et des auteurs qu'il attaquait : c'était des gens de la première qualité de Rome ; c'était des personnes consulaires. Cependant Scipion et Lelius ne jugèrent pas ce poète, tout déterminé rieur qu'il était, indigne de leur amitié ; et vraisemblablement dans les occasions ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus et de Metellus, qu'il avait joués dans ses satires ; et ils ne crurent pas lui donner rien du leur en lui abandonnant tous les ridicules de la République.

*Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluere Metello,
Famosisve Lupo cooperto versibus ?*

En effet, Lucilius n'épargnait ni petits ni grands ; et souvent des nobles et des patriciens il descendait jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivait dans une République, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace, qui vivait sous un empereur, dans les commencements d'une monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses satires ? Et Fabius le grand causeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidienus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. O la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque n'étaient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne savait pas que Fabius était un chevalier romain qui avait composé un livre de droit ; que Tigellius fut en son temps un musicien chéri d'Auguste ; que Nasidienus Rufus était un ridicule célèbre dans Rome ; que Cassius Nomentanus était un des plus fameux débauchés de

l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte n'aient pas fort lu les anciens, et ne soient pas fort instruits des affaires de la cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom ; il a si peur qu'on ne les méconnaisse qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisaient, jusqu'aux charges qu'ils avaient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Ausidius Luscius, préteur de Fondi :

*Fundos, Ausidio Lusco prætore, libenter
Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,
Prætextam et latum clavum, etc.*

« Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg de Fondi, dont était préteur un certain Ausidius Luscius ; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce préteur, auparavant commis, qui faisait le sénateur et l'homme de qualité. » Peut-on désigner un homme plus précisément, et les circonstances seules ne suffisaient-elles pas pour le faire reconnaître ? On me dira peut-être qu'Ausidius était mort alors ; mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes censeurs répondront-ils à cet autre passage ?

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.*

« Pendant, dit Horace, que ce poète enflé d'Alpinus égorge Memnon dans son poème et s'embourbe dans la description du Rhin, je me joue en ces satires. » Alpinus vivait donc du temps qu'Horace se jouait en ces satires ; et si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'auteur du poème de Memnon pouvait-il s'y méconnaître ? Horace, dira-t-on, vivait sous le règne du plus poli de tous les empereurs. Mais vivons-nous sous un règne moins poli ? Et veut-on qu'un prince qui a tant de qualités communes avec Auguste soit moins dégoûté que lui des méchants livres, et plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivait sous le règne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des poètes de son temps, il attaque les vers de Néron même. Car enfin tout le monde sait, et toute la cour de Néron le savait, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, etc., dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première satire, étaient des vers

de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il était, ait fait punir Perse; et ce tyran, ennemi de la raison et amoureux, comme on sait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crut pas que l'empereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du poète.

Pour Juvénal, qui florissait sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent; mais, à l'égard des auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Thézeïde* de Codrus, et l'*Oreste* de celui-ci, et le *Télèphe* de cet autre, et tous les poètes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitaient leurs vers au mois d'août, et *Augusto recitantes mense poetas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les auteurs est un droit ancien, passé en coutume parmi tous les satiriques, et souffert dans tous les siècles. Que [s'il faut venir des anciens aux modernes, Régnier, qui est presque notre seul poète satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célèbre joueur qui assignait ses créanciers sur sept et quatorze et du sieur de Provins, qui avait changé son balandran en manteau court¹, et du Cousin, qui abandonnait sa maison de peur de la réparer, et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres.

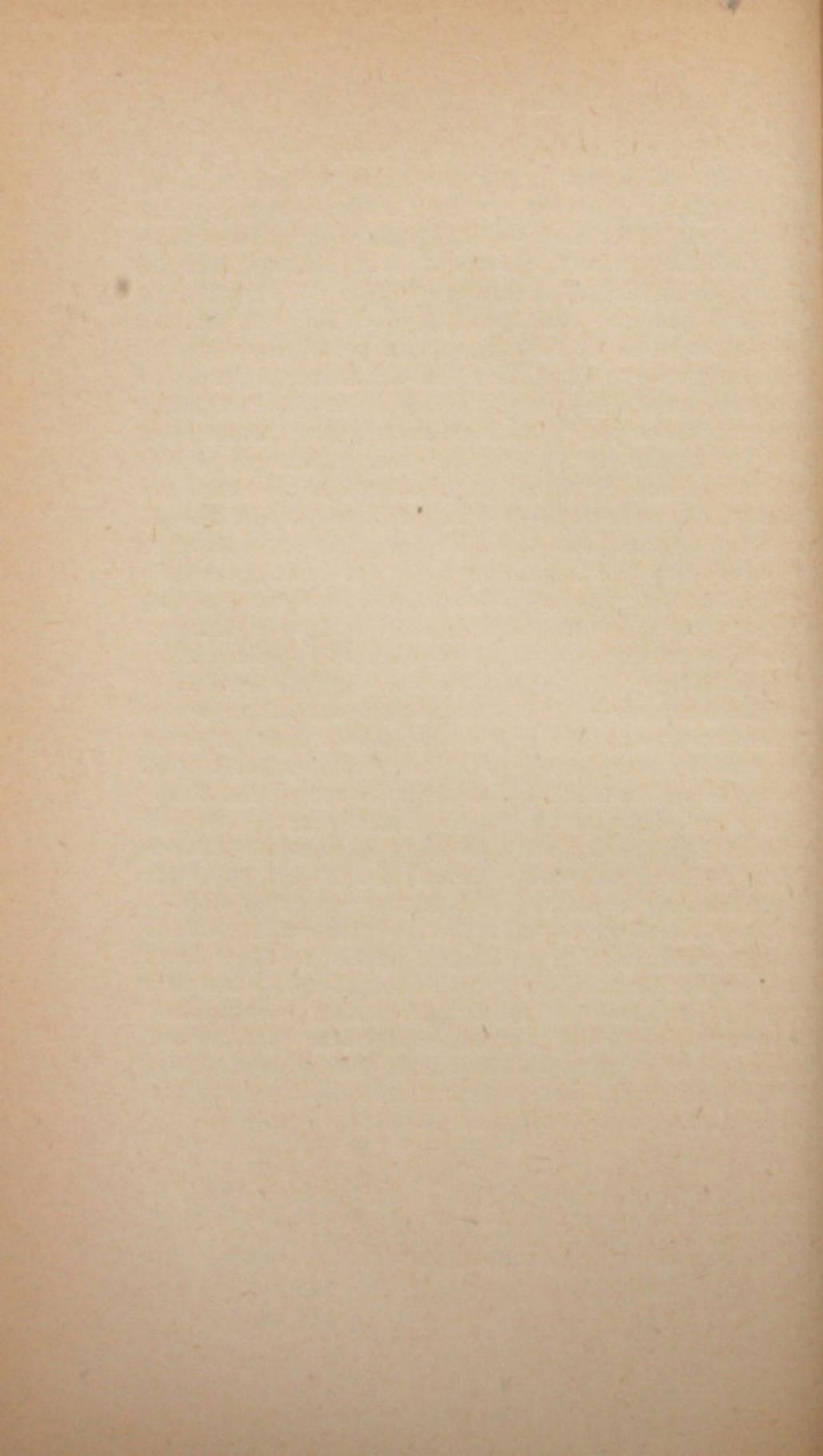
Que répondront à cela mes censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la république des lettres tous les poètes satyriques comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une églogue où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poètes de son temps en ridicule?

Qui Bavium non odit amet tua carmina, Mævi,

1. Casaque de campagne. *Val.* — Régnier dit au contraire, satire XIV, vers 434, que Provins changea son manteau en balandran.

dit un berger satirique dans cette églogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Mævius en cet endroit sont des noms supposés, puisque ce serait donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes censeurs de Catulle, de Martial, et de tous les poètes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain, quoiqu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe et par la nouveauté de sa poésie? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les poètes de l'antiquité, pour établir la sûreté des sots et des ridicules? Si cela est, je me consolerais aisément de mon exil: il y aura du plaisir à être relégué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion et Lelius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron? Mais eux qui sont si rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchants auteurs? Je vois bien ce qui les afflige: ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des ouvrages que mes satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnés à oublier, dans leur vieillesse, ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvre de l'art. Je les plains sans doute; mais quel remède? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier? et, au lieu qu'en certains pays on condamnait les méchants poètes à effacer leurs écrits avec la langue¹, les livres deviendront-ils désormais un asile inviolable où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation? J'aurais bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais, comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième satire, il est bon d'y renvoyer le lecteur.

1. C'est à Lyon, dans un temple dédié à Auguste, et sur l'emplacement duquel s'élève l'église Saint-Martin d'Ainay, que Caligula aurait établi des combats d'éloquence, avec la condition, pour ceux dont les ouvrages seraient mauvais, de les effacer avec la langue.



DISCOURS

SUR LE DIALOGUE SUIVANT¹

Le dialogue qu'on donne icy au public a esté composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de romans qui parurent vers le milieu du siècle precedent, et dont voicy en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé², homme de fort grande qualité dans le Lyonois, et tres enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avoit composez pour ses maistresses et rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui luy estoient arrivées, s'avisa d'une invention tres agreable. Il feignit que dans le Forest, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du temps de nos premiers rois une troupe de bergers et de bergeres qui habitoient sur les bords de la riviere du Lignon, et qui, assez accommodez des biens de la fortune, ne laissoient pas neantmoins, par un simple amusement et pour leur seul plaisir, de mener paistre eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers et ces bergeres estans d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser et comme il le raconte luy-mesme, ne tarda gueres à les y venir troubler et produisit quantité d'evenemens considerables. D'Urfé y fit arriver toutes ses aventures, parmi lesquelles il en mesla beaucoup d'autres, et enchassa les vers dont j'ay parlé, qui, tout meschants qu'ils estoient, ne laisserent pas d'estre soufferts et de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre : car il soutinst tout cela d'une narration également vive et fleurie, de fictions tres ingenieuses et de caracteres aussi finement imaginez qu'agreablement variez et bien suivis. Il composa ainsi un roman qui luy

1. Discours composé en 1710, c'est-à-dire plus de quarante ans après le *Dialogue sur les héros de roman*.

2. Honoré d'Urfé, comte de Châteauneuf et marquis de Valromey, auteur d'épîtres morales, de la *Savoistade*, poème, mais surtout connu par son roman de l'*Astrée*.

acquit beaucoup de reputation, et qui fut fort estimé mesme des gens du goust le plus exquis, bien que la morale en fust fort vitieuse, ne preschant que l'amour et la mollesse et allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. Il en fit quatre volumes qu'il intitula *Astrée*, du nom de la plus belle de ses bergeres; et sur ces entrefaites estant mort, Baro¹, son ami, et selon quelques-uns son domestique, en composa sur ses *Memoires* un cinquième tome, qui en formoit la conclusion, et qui ne fut gueres moins bien reçu que les quatre autres volumes. Le grand succès de ce roman eschauffa si bien les beaux esprits d'alors qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit mesme de dix et de douze volumes, et ce fut quelque temps comme une espece de debordement sur le Parnasse. On vantoit surtout ceux de Gomberville, de la Calprenède, de Des-Marais et de Scudéri². Mais ces imitateurs, s'efforçant mal-à-propos d'encherir sur leur original et pretendant annoblir ses caracteres, tomberent, à mon avis, dans une tres grande puerilité: car, au lieu de prendre, comme luy, pour leurs heros des bergers occupez du seul soin de gagner le cœur de leurs maistresses, ils prirent, pour leur donner cette estrange occupation, non seulement des princes et des roys, mais les plus fameux capitaines de l'antiquité, qu'ils peignirent pleins du mesme esprit que ces bergers, ayant à leur exemple fait comme une espece de vœu de ne parler jamais et de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé, dans son *Astrée*, de bergers tres frivoles avoit fait des heros de roman considerables, ces auteurs, au contraire, des heros les plus considerables de l'histoire firent des bergers tres frivoles, et quelquefois mesme des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers. Leurs ouvrages neantmoins ne laisserent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs, et eurent long-temps une fort grande

1. Balthasar Baro, de l'Académie française, après avoir été le secrétaire de d'Urfé, devint procureur du roi au présidial de Valence et trésorier de France à Montpellier. On a de lui des heroi-tragi-comédies, des tragédies, des poèmes dramatiques, des odes, etc.

2. Marin Le Roy de Gomberville, de l'Académie française, a fait *Polexandre la Jeune Alcidiene*, *Cithérée*; La Calprenède, *Cassandre*, *Cléopâtre*; Desmarest de Saint-Sorlin, *Artane*; Mademoiselle de Scudéry, *Cyrus*, *Clélie*, *Almahide*, *Ibrahim*, *Mathilde d'Aguitar*, *Célanire*, etc. On a vu, de nos jours, reflleurir la mode des romans interminables.

vogue. Mais ceux qui s'attirerent le plus d'applaudissemens, ce furent le Cyrus et la Clélie de mademoiselle de Scudery, sœur de l'auteur du mesme nom. Cependant non seulement elle tomba dans la mesme puerilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de Cyrus, un roy promis par les prophetes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Herodote, le plus grand conquerant que l'on eust encore veu, ou enfin tel qu'il est figuré dans Xenophon¹, qui a fait aussy-bien qu'elle un roman de la vie de ce prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamene plus fou que tous les Celadons et tous les Sylvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne sçait du matin au soir que lamenter, gemir et filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre roman intitulé Clélie, où elle représente tous les heros de la Republique romaine naissante, les Horatius Cocles, les Mutius Scevola, les Clélies, les Lucreces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamene, ne s'occupant qu'à tracer des cartes geographiques d'amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions et des enigmes galantes, en un mot qu'à faire tout ce qui paroist le plus opposé au caractere et à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'estois fort jeune dans le temps que tous ces romans, tant ceux de mademoiselle de Scudery que ceux de la Calprenede et de tous les autres, faisoient le plus d'esclat, je les leus, ainsy que les lisoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, et je les regarday comme des chefs-d'œuvre de nostre langue. Mais enfin, mes années estant accruës et la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puerilité de ces ouvrages. Si bien que, l'esprit satirique commençant à dominer en moy, je ne me donnay point de repos que je n'eusse fait contre ces romans un dialogue à la maniere de Lucien, où j'attaquois non seulement leur peu de solidité, mais leur affeterie pretieuse de langage, leurs conversations vagues et frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de tres mediocre beauté et quelquefois mesme laides par excès, et tout ce long verbiage

1. La Vie de Cyrus est dans le premier des neuf livres de l'Histoire d'Hérodote; la *Cyropédie* de Xénophon est regardée par Cicéron comme un roman.

d'amour qui n'a point de fin. Cependant, comme mademoiselle de Scudery estoit alors vivante, je me contentay de composer ce Dialogue dans ma teste, et, bien loin de le faire imprimer, je gagnay mesme sur moi de ne point l'escrire et de ne le point laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille qui après tout avoit beaucoup de merite et qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connuë, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans, avoit encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. Mais aujourd'huy qu'enfin la mort l'a rayée du nombre des humains, elle et tous les autres compositeurs de romans, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au public mon Dialogue tel que je l'ay retrouvé dans ma memoire. Cela me paroist d'autant plus nécessaire qu'en ma jeunesse, l'ayant recité plusieurs fois dans des compagnies où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de memoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé un ouvrage qu'on a distribué sous le nom de Dialogue de monsieur Despréaux¹, et qui a esté imprimé plusieurs fois dans les pays estrangers. Mais enfin le voicy donné de ma main. Je ne sçay s'il s'attirera les mesmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les frequents recits que j'estois obligé d'en faire: car, outre qu'en le recitant je donnois à tous les personnages que j'y introduisois le ton qui leur convenoit, ces romans estant alors lus de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais, maintenant que les voila tombez dans l'oubli et qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon Dialogue fasse le mesme effet. Ce que je sçay pourtant à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit et de veritable vertu me rendront justice et reconnoistront sans peine que, sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité et dans la vraisemblance, je leur donne peut-estre icy le moins frivole ouvrage qui soit encore sorti de ma plume.

1. Ce pseudo-dialogue a paru en 1688 dans un *Recueil de piéces choisies*, et en 1704 et 1708 avec les *Œuvres de Saint-Évremond*.

LES HÉROS DE ROMAN¹

DIALOGUE

A LA MANIÈRE DE LUCIEN

MINOS, *sortant du lieu où il rend la justice
proche du palais de Pluton.*

Maudit soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissait d'un méchant drap qu'on a dérobé à un savetier en passant le fleuve, et jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colère, Minos.

MINOS.

Ah ! c'est vous, roi des enfers. Qui vous amène ?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant peut-on savoir quel est cet avocat qui vous a si doctement ennuyé ce matin ? Est-ce que Huot et Martinet² sont morts ?

MINOS.

Non, grâce au Ciel ; mais c'est un jeune mort qui a été sans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les anciens ; et, quoiqu'il les fit parler de la plus mauvaise grâce du monde, il leur a donné à tous en les citant de la galanterie, de la gentillesse et de la bonne grâce. *Platon dit galamment dans son Timée. Senèque est joli dans son Traité des Bienfaits. Esope a bonne grâce dans un de ses Apologues*³.

1. LES HÉROS DE ROMAN. Ce dialogue, composé en 1664-65, a paru pour la première fois en 1743 dans l'édition de Valincour.

2. Huot et Martinet, deux avocats.

3. Manières de parler de ce temps-là, fort communes dans le barreau.

PLUTON.

Vous me peignez là un maître impertinent. Mais pourquoi le laissez-vous parler si longtemps ? Que ne lui imposez-vous silence ?

MINOS.

Silence, lui ? C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siège, j'ai eu beau lui crier : « Avocat, concluez, de grâce ; concluez, avocat. » Il a été jusqu'au bout, et a tenu à lui seul toute l'audience. Pour moi, je ne vis jamais une telle fureur de parler, et, si ce désordre-là continue, je crois que je serai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il est vrai que les morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis longtemps une ombre qui eût le sens commun ; et, sans parler des gens de Palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment gens du monde. Ils parlent tous un certain langage qu'ils appellent galanterie ; et, quand nous leur témoignons, Proserpine et moi, que cela nous choque, ils nous traitent de bourgeois, et disent que nous ne sommes pas galants. On m'a assuré même que cette pestilente galanterie avait infecté tous les pays infernaux, et même les Champs-Élysées ; de sorte que les héros, et surtout les héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grâce à certains auteurs qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, et qui en ont fait des amoureux transis. À vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer que les Cyrus et les Alexandres soient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrsis et des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même, par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fit venir ici aujourd'hui des Champs-Élysées et de toutes les autres régions de l'enfer les plus célèbres d'entre ces héros, et j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand salon où vous voyez que sont postés mes gardes. Mais où est Rhadamante ?

MINOS.

Qui, Rhadamante ? Il est allé dans le Tartare pour y voir

entrer un lieutenant criminel¹ nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été, tant qu'il a vécu, aussi célèbre par sa grande capacité dans les affaires de judicature que diffamé par son excessive avarice.

PLUTON.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

MINOS.

C'est celui-là même. Avez-vous vu sa femme ? C'était une chose à peindre que l'entrée qu'elle fait ici. Elle était couverte d'un linceul de satin.

PLUTON.

Comment de satin ? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire, c'est une épargne. Car tout cet accoutrement n'était autre chose que trois thèses cousues ensemble, dont on avait fait présent à son mari en l'autre monde. O la vilaine ombre ! Je crains qu'elle n'empeste tout l'enfer. J'ai tous les jours les oreilles rabattues de ses larcins. Elle vola avant-hier la quenouille de Clothon, et c'est elle qui avait dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un savetier qu'elle attendait au passage. De quoi vous êtes-vous avisé de charger les enfers d'une si dangereuse créature ?

PLUTON.

Il fallait bien qu'elle suivit son mari. Il n'aurait pas été bien damné sans elle. Mais à propos de Rhadamante, le voici lui-même, si je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paraît tout effrayé.

RHADAMANTE.

Puissant roi des enfers, je viens vous avertir qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous et votre royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les criminels, résolus de ne plus vous obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là-bas Prométhée avec son vautour sur le poing. Tantale est ivre comme une soupe. Ixion a violé une furie ; et Sisyphe, assis sur son rocher, exhorte tous les voisins à secouer le joug de votre domination.

1. Le lieutenant criminel Tardieu et sa femme furent assassinés, à Paris, la même année que je fis ce Dialogue, c'est à savoir en 1664.

MINOS.

O les scélérats ! Il y a longtemps que je prévoyais ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je sais bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de temps. Qu'on fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes furies. Qu'on armes toutes les milices de l'enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous, Rhadamante, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'artillerie de mon frère Jupiter. Cependant, vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos héros, s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est ce bonhomme qui vient à nous avec son bâton et sa besace ? Ah ! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici ?

DIOGÈNE.

J'ai appris la nécessité de vos affaires, et, comme votre fidèle sujet, je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGÈNE.

Ne pensez pas vous moquer. Je ne serai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi ? nos héros ne viennent-ils pas ?

DIOGÈNE.

Oui, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je crois que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal ?

PLUTON.

Pourquoi le bal ?

DIOGÈNE.

C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Ils sont jolis, ma foi : je n'ai jamais rien vu de si dameret ni de si galant.

PLUTON.

Tout beau, Diogène. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les satiriques. Et puis ce sont des héros pour lesquels on doit avoir du respect.

DIOGÈNE.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure, car je les

vois déjà qui paraissent. Approchez, fameux héros, et vous aussi, héroïnes encore plus fameuses, autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidants. Mais avant tout, Minos, passons, vous et moi, dans ce salon que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, et où j'ai ordonné qu'on mit nos sièges avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitais. Suis-nous, Diogène. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des héros qui vont arriver. Car de la manière dont je vois que tu as fait connaissance avec eux, personne ne me peut mieux rendre ce service que toi.

DIOGÈNE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tiens-toi donc ici près de moi. Vous, gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrés, qu'on les fasse passer dans les longues et ténébreuses galeries qui sont adossées à ce salon, et qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asseyons-nous. Qui est celui-ci qui vient le premier de tous nonchalamment appuyé sur son écuyer !

DIOGÈNE.

C'est le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi ! ce grand roi qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses, qui a tant gagné de batailles ? De son temps les hommes venaient ici tous les jours par trente et quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé !

DIOGÈNE.

Au moins ne l'allez pas appeler Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi ?

DIOGÈNE.

Ce n'est plus son nom : il s'appelle maintenant Artamène.

PLUTON.

Artamène ! Et où a-t-il péché ce nom-là ? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lu.

DIOGÈNE.

Je vois bien que vous ne savez pas son histoire.

PLUTON.

Qui, moi ? Je sais aussi bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGÈNE.

Oui. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de provinces, traversé l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, et ravagé enfin plus de la moitié du monde ?

PLUTON.

Belle demande ! C'est que c'était un prince ambitieux qui voulait que toute la terre lui fut remise.

DIOGÈNE.

Point du tout. C'est qu'il voulait délivrer sa princesse, qui avait été enlevée.

PLUTON.

Quelle princesse ?

DIOGÈNE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIOGÈNE.

Oui. Et savez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aie cherchée ?

DIOGÈNE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a passé par bien des mains.

DIOGÈNE.

Cela est vrai. Mais tous ses ravisseurs étaient les scélérats du monde les plus vertueux. Assurément ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laissons-là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Eh bien ! Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne sait où il est ?

CYRUS.

Eh ! divine princesse.

PLUTON.

Quoi ?

CYRUS.

Ah ! injuste Mandane.

PLUTON.

Plait-il ?

CYRUS.

Tu me flattes, trop complaisant Féraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oui, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Artamène, il faut servir une insensible. Oui, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare¹.

PLUTON.

Il est fou. Je crois que Diogène a dit vrai.

DIOGÈNE.

Vous voyez bien que vous ne saviez pas son histoire. Mais faites approcher son écuyer Féraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il sait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître, et a tenu un registre exact de toutes les paroles que son maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde, avec un rouleau de ses lettres, qu'il a toujours dans sa poche. A la vérité, vous êtes en danger de bâiller un peu, car ses narrations ne sont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh ! j'ai bien le temps de cela !

CYRUS.

Mais trop engageante personne...

PLUTON.

Quel langage ! A-t-on jamais parlé de la sorte ? Mais dites moi, vous, trop pleurant Artamène, est-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS.

Eh ! de grâce, généreux Pluton, souffrez que j'aie entendu l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illustres malheureux. Cependant

1. Affectation du style du *Cyrus* imitée.

voici le fidèle Féraulas, que je vous laisse, qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie et de l'impossibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être instruit, moi. Qu'on me chasse ce grand pleureux.

CYRUS.

Eh ! de grâce.

PLUTON.

Si tu ne sors...

CYRUS.

En effet...

PLUTON.

Si tu ne t'en vas...

CYRUS.

En mon particulier...

PLUTON.

Si tu ne te retires... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vu tant pleurer ?

DIOGÈNE.

Vraiment il n'est pas au bout, puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Eh bien ! qu'il remplisse, s'il veut, cent volumes de ses folies. J'ai d'autres affaires présentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je vois qui arrive ?

DIOGÈNE.

Quoi ? cette reine sauvage des Massagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain ! Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

*Que l'on cherche partout mes tablettes perdues,
Et que, sans les ouvrir, elles me soient rendues¹.*

DIOGÈNE.

Des tablettes ? Je ne les ai pas, au moins. Ce n'est pas un meuble pour moi que des tablettes, et l'on prend assez de soin de retenir mes bons mots, sans que j'aie besoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

1. Ce sont les deux premiers vers de la tragédie de *Cyrus*, faite par M. Quinault, et c'est Tomyris qui ouvre le théâtre par ces deux vers.

PLUTON.

Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt visité tous les coins et recoins de cette salle. Qu'y avait-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande reine ?

TOMYRIS.

Un madrigal que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! qu'elle est douceuse !

DIOGÈNE.

Je suis fâché que ses tablettes soient perdues : je serais curieux de voir un madrigal messagère.

PLUTON.

Mais qui est donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGÈNE.

C'est ce même Cyrus qui vient de sortir tout à l'heure.

PLUTON.

Bon ! Aurait-elle fait égorger l'objet de sa passion ?

DIOGÈNE.

Égorgé ! c'est une erreur dont on a été abusé seulement durant vingt-cinq siècles, et cela par la faute du gazetier de Scythie, qui répandit mal à propos la nouvelle de sa mort sur un faux bruit. On en est détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment, je le croyais encore. Cependant, soit que le gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces galeries chercher, si elle veut, son charmant ennemi, et qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vraisemblablement elle a perdues par sa négligence, et que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est cette voix robuste que j'entends là-bas, qui fredonne un air ?

DIOGÈNE.

C'est ce grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un Écho qu'il y a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire ?

MINOS.

Et qui ne rirait ? Horatius Coclès chantant à l'Écho !

PLUTON.

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer et qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement sera bien aise d'entendre de plus près.

MINOS.

Assurément.

HORATIUS COCLÈS, *chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans Clélie.*

*Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

DIOGÈNE.

Je pense reconnaître l'air. C'est sur le chant de *Thoinon la belle Jardinière*¹.

*Ce n'était pas de l'eau de rose
Mais de l'eau de quelque autre chose.*

HORATIUS COCLÈS.

*Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

PLUTON.

Quelle est donc cette Phénisse ?

DIOGÈNE.

C'est une dame des plus galantes et des plus spirituelles de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion

1. Chanson du Savoyard, alors à la mode.

Voici la chanson :

Thoinon la belle Jardinière.

Thoinon, la belle Jardinière,
N'arrose jamais son jardin
De cette belle eau coutumière
Dont on arrose le jasmin :
Non pas même de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.

Enfin, elle n'en fut maîtresse ;
Elle a fait son jardin si beau !
Tous les neuf mois, par son adresse,
Il y venait du fruit nouveau.
Ce n'était pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.

Et toutes les chansons de *l'illustre Savoyard* ont la même valeur.

de sa beauté, et qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer à elle-même que tout cède en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'eusse jamais cru que cet illustre Romain fut si excellent musicien et si habile faiseur d'impromptus. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il y est maître passé.

PLUTON.

Et, moi, je vois bien que, pour s'amuser à de semblables petitesesses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé! Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé soldat, et qui avez défendu, vous seul, un pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire berger après votre mort, et qui est le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter?

HORATIUS COCLÈS.

*Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

MINOS.

Il se ravit dans son chant.

PLUTON.

Oh! qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel Écho. Qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLÈS, *s'en allant et toujours chantant.*

*Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

PLUTON.

Le fou! le fou! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable?

DIOGÈNE.

Vous allez avoir bien de la satisfaction, car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage pour se dérober du camp de Porsenna, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène?

DIOGÈNE.

Écoutez ce qu'elle vous va dire.

CLÉLIE.

Est-ce vrai, sage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON.

Ah ? à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le Tartare ont pris les armes, et que nous avons envoyé chercher les héros dans les Champs-Élysées et ailleurs, pour nous secourir.

CLÉLIE.

Mais, de grâce, Seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre ? car je serais au désespoir s'ils étaient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux ou Billets-Galants.

PLUTON.

De quel pays parle-t-elle là ? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

DIOGÈNE.

Il est vrai que Ptolémée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis, ne voyez-vous pas que c'est du pays de Galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON.

C'est un pays que je ne connais point.

CLÉLIE.

En effet, l'illustre Diogène raisonne tout-à-fait juste, car il y a trois sortes de Tendre : Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination et Tendre sur Reconnaissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut aller d'abord au village de Petits-Soins, etc.

PLUTON.

Je vois bien, la belle fille, que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce royaume. Mais pour moi, qui ne le connais point et qui ne le veux point connaître, je vous dirai franchement que je ne sais si ces trois villages et ces trois fleuves mènent à Tendre, mais

qu'il me paraît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

MINOS.

Ce ne serait pas trop mal fait, non, d'ajouter ce village-là dans la carte de Tendre. Je crois que ce sont ces terres inconnues dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre mignonne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je vois ?

CLÉLIE.

Oui, Seigneur, je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : aussi faut-il avouer que cet admirable fils du roi de Clusium a en toute sa personne je ne sais quoi de si extraordinaire et de si peu imaginable qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable, car enfin...

PLUTON.

Car enfin, car enfin... je vous dis, moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable, et que, quand le fils du roi de Clusium aurait un charme inimaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable. A la fin, la voilà partie ? Quoi ! toujours des amoureux ? Personne ne s'en sauvera, et un de ces jours nous verrons Lucrece galante.

DIOGÈNE.

Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure, car voici Lucrece en personne.

PLUTON.

Ce que j'en disais n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aie une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde.

DIOGÈNE.

Ne vous y fiez pas : je lui trouve l'air bien coquet. Elle a, ma foi, les yeux fripons.

PLUTON.

Je vois bien, Diogène, que tu ne connais pas Lucrece. Je voudrais que tu l'eusses vue la première fois qu'elle entra ici toute sanglante et toute échevelée : elle tenait un poignard à la main ; elle avait le regard farouche, et la colère était

encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais, pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce, mais expliquez-vous clairement : croyez-vous qu'on doive aimer ?

LUCRÈCE, *tenant des tablettes à la main.*

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte et décisive ?

PLUTON.

Oui.

LUCRÈCE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces tablettes. Lisez :

PLUTON, *lisant.*

« Toujours... l'on... si... Mais... aimait... d'éternelles... hélas... amours... d'aimer... doux... il... point... serait... n'est... Qu'il.. »

Que veut dire tout ce galimatias ?

LUCRÈCE.

Je vous assure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux ni de plus clair.

PLUTON.

Je vois bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste soit de la folle ! Où a-t-on jamais parlé comme cela ? « Point... mais... si... éternelles... » Et où veut-elle que j'aille chercher un Œdipe pour m'expliquer cette énigme ?

DIOGÈNE.

Il ne faut pas aller fort loin ; en voici un qui entre, et qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui est-il ?

DIOGÈNE.

C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi ? cet austère Romain qui fit mourir ses enfants pour avoir conspiré contre leur patrie ? Lui, expliquer des énigmes ! Tu es bien fou, Diogène.

DIOGÈNE.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austère personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre et passionné, et qui fait de fort jolis vers et les billets du monde les plus galants.

MINOS.

Il faudrait donc que les paroles de l'énigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGÈNE.

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a longtemps que ces paroles sont écrites sur les tablettes de Brutus : des héros comme lui sont toujours fournis de tablettes.

PLUTON.

Hé bien ! Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là ? « Toujours... l'on... si... Mais, etc. »

PLUTON.

Ce les sont là elles-mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes, non seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrece, mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. « Moi... nos... verrez... vous... de... permettez... d'éternelles... jours... qu'on... merveille... peut... amours... d'aimer... voir... »

PLUTON.

Je ne sais pas si ces paroles se répondent juste les unes aux autres. Mais je sais bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, et que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

DIOGÈNE.

Je vois bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystère. Le mystère est que ce sont des paroles transposées. Lucrece, qui est amoureuse et aimée de Brutus, lui dit en mots transposés :

*Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours !
Mais hélas ! il n'est point d'éternelles amours.*

Et Brutus, pour la rassurer, lui dit en d'autres termes transposés :

*Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.*

PLUTON.

Voilà une grosse finesse. Il s'ensuit de là que tout ce qui peut se dire de beau est dans les dictionnaires. Il n'y a que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus et de Lucrèce en soient venues à cet excès d'extravagance, de composer de semblables bagatelles?

DIOGÈNE.

C'est pourtant pour ces bagatelles qu'ils ont fait connaître l'un et l'autre qu'ils avaient infiniment d'esprit.

PLUTON.

Et c'est par ces bagatelles, moi, que je reconnais qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sais tantôt plus où j'en suis. Lucrèce amoureuse ! Lucrèce coquette ! Et Brutus son galant ! Je ne désespère pas un de ces jours de voir Diogène lui-même galant.

DIOGÈNE.

Pourquoi non ? Pythagore l'était bien.

PLUTON.

Pythagore était galant ?

DIOGÈNE.

Oui, et ce fut de Théano, sa fille, formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le généreux Herminius¹ dans l'histoire de la vie de Brutus ; ce fut, dis-je, de Théano que cet illustre Romain apprit ce beau symbole, qu'on a oublié d'ajouter aux autres symboles de Pythagore, *que c'est à pousser les beaux sentiments pour une maîtresse, et à faire l'amour, que se perfectionne le grand philosophe.*

PLUTON.

J'entends. Ce fut de Théano qu'il sut que c'est la folie qui fait la perfection de la sagesse. O l'admirable précepte !

1. Le généreux Herminius, c'est Pellisson.

Mais laissons là Théano. Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous ¹ ?

DIOGÈNE.

C'est Sapho, cette fameuse Lesbienne qui a inventé les vers saphiques ².

PLUTON.

On me l'avait dépeinte si belle ! Je la trouve bien laide.

DIOGÈNE.

Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande opposition du blanc et du noir de ses yeux, comme elle le dit elle-même dans l'histoire de sa vie.

PLUTON.

Elle se donne là un bizarre agrément, et Cerbère, selon elle, doit passer aussi pour beau, puisqu'il a dans les yeux la même opposition.

DIOGÈNE.

Je vois qu'elle vient à vous. Elle a sûrement quelque question à vous faire.

SAPHO.

Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensez de l'amitié, et si vous croyez qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'amour. Car ce fut le

1. Saint-Evremont a publié le passage suivant, qui paraît être la première composition :

* PLUTON. — Qui est ce petit bonhomme qui descend là-haut dans une machine ? Ah ! C'est toi, Scarron ! Que fais-tu là avec ton habit doré ?

SCARRON. — Je ne m'appelle plus Scarron : je m'appelle Scarus, et on m'a habillé à la romaine, quoique ma taille n'y soit pas autrement propre, et je viens présentement consulter les Sybilles avec Horace et Scévola.

PLUTON. — Crois-moi, mon pauvre Scarron, tu es bien mieux avec Ragotin qu'avec Horace et Scévola. Mets-toi dans ta chaire auprès de moi.

SCARRON. — Je le veux ; je vous servirai à vous faire connaître le reste des héros et des héroïnes que vous avez à voir. En voici déjà une de ma connaissance.

PLUTON. — Quoi ? Cette grande décharnée ?

SCARRON. — C'est Sapho. »

Madame de Maintenon avait, en 1710, une tout autre position qu'en 1665, époque où fut composé ce dialogue.

2. Sapho, c'est Mademoiselle de Scudéri.

sujet d'une généreuse conversation que nous eûmes l'autre jour avec le sage Démocède¹ et l'agréable Phaon. De grâce, oubliez donc pour quelque temps le soin de votre personne et de votre État, et, au lieu de cela, songez à me bien définir ce que c'est que cœur tendre, tendresse d'amitié, tendresse d'amour, tendresse d'inclination et tendresse de passion.

MINOS.

Oh! celle-ci est la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente! C'est bien le temps de résoudre des questions d'amour, que le jour d'une révolte.

DIOGÈNE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire; et tous les jours, les héros que vous venez de voir, sur le point de donner une bataille où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'employer le temps à encourager les soldats et à ranger les armées, s'occupent à entendre l'histoire de Timarète ou de Bérélice, dont la plus haute aventure est quelquefois un billet perdu ou un bracelet égaré.

PLUTON.

Ho bien! S'ils sont fous, je ne veux pas leur ressembler, et principalement à cette précieuse ridicule.

SAPHO.

Eh! de grâce, Seigneur, défaites-vous de cet air grossier et provincial de l'Enfer, et songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage et de Capoue. A vous dire le vrai, pour décider un point aussi important que celui que je vous propose, je souhaiterais fort que toutes nos généreuses amies et nos illustres amis fussent ici. Mais, en leur absence, le sage Minos représentera le discret Phaon, et l'enjoué Diogène le galant Esope.

PLUTON.

Attends, attends, je m'en vais te faire venir ici une personne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

SAPHO.

Qui? Tisiphone? Je la connais, et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le portrait, que j'ai déjà

1. Démocède était un médecin fameux sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe.

composé par précaution, dans le dessein où je suis de l'insérer dans quelque'une des histoires que nous autres, faiseurs et faiseuses de romans, sommes obligés de raconter à chaque livre de notre roman.

PLUTON.

Le portrait d'une Furie ? Voilà un étrange projet !

DIOGÈNE.

Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet, cette même Sapho, que vous voyez, a peint dans ses ouvrages beaucoup de ses généreuses amies, qui ne surpassent guère en beauté Tisiphone, et qui, néanmoins, à la faveur des mots galants et des façons de parler élégantes et précieuses qu'elle jette dans leurs peintures, ne laissent pas de passer pour de dignes héroïnes de roman.

MINOS.

Je ne sais si c'est curiosité ou folie, mais je vous avoue que je meurs d'envie de voir un si bizarre portrait.

PLUTON.

Hé bien donc, qu'elle vous le montre ; j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroyable des Euménides agréable et gracieuse.

DIOGÈNE.

Ce n'est pas une affaire pour elle, et elle a déjà fait un pareil chef-d'œuvre en peignant la vertueuse Arricidie. Écoutons donc, car je la vois qui tire le portrait de sa poche.

SAPHO, lisant¹.

« L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir a en toute sa personne je ne sais quoi de si furieusement extraordinaire et de si terriblement merveilleux, que je ne suis pas médiocrement embarrassée quand je songe à vous en tracer le portrait. »

MINOS.

Voilà les adverbess *furieusement* et *terriblement* qui sont, à mon avis, bien placés et tout-à-fait en leur lieu.

SAPHO continue de lire.

« Tisiphone a naturellement la taille fort haute, et passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe,

1. Ce portrait est de Mademoiselle de Scudéry elle-même.

mais pourtant si dégagée, si libre et si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçants et bordés d'un certain vermillon qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés et annelés, et l'on peut dire que ce sont autant de serpents qui s'entortillent les uns dans les autres et se jouent nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade et blanchâtre des femmes de Scythie, mais il tient beaucoup de ce brun mâle et noble que donne le soleil aux Africains, qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes brûlés par le bout, comme ceux des Amazones, et qui, s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment et languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble et fière. Quand il faut se hâter, elle vole plutôt qu'elle ne marche, et je doute qu'Atalante la peut devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, surtout des grands crimes, qu'elle poursuit partout, un flambeau à la main, et qu'elle ne laisse jamais en repos, secondée en cela par ses deux illustres sœurs, Alecto et Mégère, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle ; et l'on peut dire de toutes ces trois sœurs que c'est une morale vivante. »

DIOGÈNE.

Eh bien ! n'est-ce pas là un portrait merveilleux ?

PLUTON.

Sans doute, et la laideur y est peinte dans toute sa perfection, pour ne pas dire dans toute sa beauté. Mais c'est assez écouter cette extravagante : continuons la revue de nos héros, et, sans plus nous donner la peine, comme nous avons fait jusqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puisque les voilà tous reconnus véritablement insensés, contentons-nous de les voir passer devant cette balustrade et de les conduire exactement de l'œil dans mes galeries, afin que je sois sûr qu'ils y sont. Car je défends d'en laisser sortir aucun que je n'aie précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer, et qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien ! Diogène. Tous ces héros sont-ils connus dans l'histoire ?

DIOGÈNE.

Non ; il y en a beaucoup de chimériques mêlés parmi eux.

PLUTON.

Des héros chimériques ! Et sont-ce des héros ?

DIOGÈNE.

Comment ! si ce sont des héros ? Ce sont eux qui ont toujours le haut bout dans les livres, et qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaisir quelques-uns.

DIOGÈNE.

Volontiers : Orondate, Spiridate, Alcamène, Mélinte, Britomare, Mérindor, Artaxandre, etc.

PLUTON.

Et tous ces héros-là ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

DIOGÈNE.

Cela serait beau qu'ils ne l'eussent pas fait ! Et de quel droit se diraient-ils héros, s'ils n'étaient point amoureux ? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

PLUTON.

Quel est ce grand innocent qui s'en va des derniers, et qui a la mollesse peinte sur le visage ? Comment t'appelles-tu ?

ASTRATE.

Je m'appelle Astrate¹.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici ?

ASTRATE.

Je veux voir la reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent ! Ne diriez-vous pas que j'ai une reine que je garde ici dans une boîte et que je montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'es-tu, toi ? As-tu jamais été ?

ASTRATE.

Oui-da, j'ai été, et il y a un historien latin qui dit de moi en propres termes : *Astratus vixit*, Astrate a vécu.

PLUTON.

Est-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'histoire ?

1. On jouait à l'Hôtel de Bourgogne, dans le temps que je fis ce dialogue, l'*Astrate* de Monsieur Quinaut, et l'*Ostorius* de l'abbé de Pure.

ASTRATE.

Oui, et c'est sur ce bel argument qu'on a composé une tragédie intitulée du nom d'*Astrate*, où les passions tragiques sont maniées si adroitement que les spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une reine dont je suis passionnément épris.

PLUTON.

Ho bien ! va-t-en dans ces galeries voir si cette reine y est. Mais quel est ce grand malbâti de Romain qui vient après ce chaud amoureux ? Peut-on savoir son nom ?

OSTORIUS.

Mon nom est Ostorius.

PLUTON.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lu ce nom-là dans l'histoire.

OSTORIUS.

Il y est pourtant : l'abbé de Pure assure qu'il l'y a lu.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garant. Mais, dis-moi, appuyé de l'abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde ? T'y a-t-on jamais vu ?

OSTORIUS.

Oui-da, et à la faveur d'une pièce de théâtre, que cet abbé a faite de moi, on m'a vu à l'Hôtel de Bourgogne¹.

PLUTON.

Combien de fois ?

OSTORIUS.

Eh ! une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y en.

OSTORIUS.

Les comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ? Allons, déloge d'ici au plus vite et va te confiner dans mes galeries. Voici encore une héroïne qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne, car elle me paraît si lourde de sa personne et si pesamment armée que je vois bien que c'est la difficulté de marcher plutôt

1. Théâtre où l'on jouait autrefois.

que la répugnance à m'obéir qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle ?

DIOGÈNE.

Pouvez-vous ne pas reconnaître la Pucelle d'Orléans !

PLUTON.

C'est donc là cette vaillante fille qui délivra la France du joug des Anglais ?

DIOGÈNE.

C'est elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la physionomie bien plate et bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGÈNE.

Elle tousse et s'approche de la balustrade. Écoutons. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire, et une harangue en vers, car elle ne parle plus qu'en vers.

PLUTON.

A-t-elle, en effet, du talent pour la poésie ?

DIOGÈNE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

*O grand Prince, que grand dès cette heure j'appelle,
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle ;
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,
Et, me le redoublant, me redouble la peur,
A ton illustre aspect, mon cœur se sollicite,
Et, grim pant contre mont, la dure terre quitte.
O ! que n'ay-je le ton desormais assez fort
Pour aspirer à toy sans te faire de tort !
Pour toy puis-je avoir une mortelle pointe
Vers où l'espaule gauche à la gorge est conjointe :
Que le coup brisant l'os, et fist pleuvoir le sang
De la tempe, du dos, de l'espaule et du flanc !*

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler ?

DIOGÈNE.

Belle demande ! française.

PLUTON.

Quoi ! c'est du français qu'elle a dit ? Je croyais que ce fut du bas-breton ou de l'allemand. Qui lui a appris cet étrange français-là ?

1. Vers extraits de la *Pucelle*.

DIOGÈNE.

C'est un poète chez qui elle a été en pension quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un poète qui l'a bien mal élevée.

DIOGÈNE.

Ce n'est pas manque d'avoir été bien payé et d'avoir exactement touché ses pensions.

PLUTON.

Voilà de l'argent bien mal employé. Hé ! Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, et qui n'aviez d'objet que la gloire ?

LA PUCELLE.

La gloire ?

*Un seul endroit y mene, et de ce seul endroit,
Droite et roide...*

PLUTON.

Ah ! elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite et roide est la coste, et le sentier estroit.

PLUTON.

Quels vers, juste Ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

LA PUCELLE.

*De fleches toutefois aucune ne l'atteint,
Ou pourtant, l'atteignant, de son sang ne se teint.*

PLUTON.

Encore ! J'avoue que, de toutes les héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paraît beaucoup la plus insupportable. Vraiment, elle ne prêche pas la tendresse : tout en elle n'est que dureté et que sécheresse, et elle me paraît plus propre à glacer l'âme qu'à inspirer l'amour.

DIOGÈNE.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle ? inspirer l'amour au cœur de Dunois !

DIOGÈNE.

Oui, assurément,

*Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la terre,
Grand cœur qui dans luy seul deux grands amours enserre.*

Mais il faut savoir quel amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même en un endroit du poème fait pour cette merveilleuse fille :

*Pour ces celestes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ay que du respect, je n'ay que de l'estime :
Je n'en souhaite rien, et, si j'en suis amant,
D'un amour sans desir je l'aime seulement.
Et soit. Consumons-nous d'une flamme si belle,
Brulons en holocauste aux yeux de la Pucelle.*

Ne voilà-t-il pas une passion bien exprimée, et le mot d'holocauste n'est-il pas tout à fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois ?

PLUTON.

Sans doute ; et cette vertueuse guerrière peut innocemment, avec de tels vers, aller tout de ce pas, si elle veut, inspirer un pareil amour à tous les héros qui sont dans ces galeries. Je ne crains pas que cela leur amollisse l'âme. Mais, du reste, qu'elle s'en aille, car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses vers, et je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun héros, ce me semble. Mais non, je me trompe : en voici encore un qui demeure immobilisé derrière cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulais que tout le monde sortit. Le connais-tu, Diogène ?

DIOGÈNE.

C'est Pharamond ¹, le premier roi des Français.

PLUTON.

Que dit-il ? Il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le savez bien, divine Rosemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connaître, et que c'est sur le seul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si ardemment épris de vous.

PLUTON.

Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maîtresse.

DIOGÈNE.

Assurément, il ne l'avait point vue.

1. *Pharamond* est de La Calprenède.

PLUTON.

Quoi ? il est devenu amoureux d'elle sur son portrait ?

DIOGÈNE.

Il n'avait pas même vu son portrait.

PLUTON.

Si ce n'est là une vraie folie, je ne sais pas ce qui peut l'être. Mais, dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant royaume de l'Europe, et de pouvoir compter au rang de vos successeurs le Roi qui y règne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal à propos embarrasser l'esprit de la princesse Rosemonde ?

PHARAMOND.

Il est vrai, Seigneur. Mais l'amour...

PLUTON.

Oh ! l'amour, l'amour ! Mais, pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon sceptre tout au travers du visage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui casse la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire : ne voyez-vous pas que c'est Mercure ?

PLUTON.

Ah ! Mercure, je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point aussi me parler d'amour ?

MERCURE.

Vous savez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité est que je l'ai fait quelquefois pour mon père Jupiter, et qu'en sa faveur autrefois j'endormis si bien le bon Argus qu'il ne s'est jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle : c'est qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été roi plus paisible de l'Enfer que vous l'êtes.

PLUTON.

Divin messenger de Jupiter, vous m'avez rendu la vie ; mais, au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un et dans l'autre monde une si impertinente manière de parler que celle qui règne aujourd'hui, surtout en ces livres qu'on appelle romans, et comment

vous avez permis que les plus grands héros de l'antiquité parlassent ce langage.

MERCURE.

Hélas ! Apollon et moi nous sommes des dieux qu'on n'invoque presque plus, et la plupart des écrivains d'aujourd'hui ne connaissent pour leur véritable patron qu'un certain Phœbus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste, je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

PLUTON.

Une pièce à moi ! Comment ?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais héros sont venus ici ?

PLUTON.

Assurément, je le crois, et j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon palais.

MERCURE.

Vous sortirez d'erreur quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plutôt de fantômes chimériques, qui, n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte, et qui errent maintenant sur les bords du Cocyte et du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractère de héros ? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes, c'est un certain oripeau et un faux clinquant de paroles dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, et qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paraître tels qu'ils sont. J'ai même amené des Champs-Élysées, en venant ici, un Français pour les reconnaître quand ils seront dépouillés, car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON.

J'y consens si bien que je veux que sur-le-champ la chose ici soit exécutée. Et, pour ne point perdre de temps, gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes galeries par les portes dérobées, et qu'on les amène tous dans la grande place. Pour nous, allons nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler et leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos

sièges. Mercure, mettez-vous à ma droite, et vous, Minos, à ma gauche, et que Diogène se tienne derrière nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y sont-ils tous ?

UN GARDE.

On n'en a laissé aucun dans les galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fidèles exécuteurs de mes volontés, spectres, larves, démons, furies, milices infernales, que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus héros et qu'on me les dépouille.

CYRUS.

Quoi ! vous ferez dépouiller un conquérant comme moi ?

PLUTON.

Eh ! de grâce, généreux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLÈS.

Quoi ! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsena, vous ne le considérerez pas plus qu'un coupeur de bourse ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi ! un galant aussi tendre et aussi passionné que moi, vous le ferez maltraiter ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la reine. Ah ! les voilà dépouillés.

MERCURE.

Où est le Français que j'ai amené ?

LE FRANÇAIS.

Me voilà, Seigneur. Que souhaitez-vous ??

MERCURE.

Tiens, regarde bien tous ces gens-là ; les connais-tu ?

LE FRANÇAIS¹.

Si je les connais ? Hé ! ce sont tous la plupart des bourgeois de mon quartier. Bonjour, Madame Lucrèce. Bonjour,

1. Au lieu de ces lignes, on lit dans Saint-Évremond :
 * SCARRON, *qui se lève*. — Je vous demande grâce pour eux ; je les reconnais tous, ce sont de bons bourgeois de notre quartier, mes bons voisins et bonnes voisines. Bonjour, M. Horace, bonjour Mademoiselle Sapho, et bonjour, ma belle Lucrèce ».

Monsieur Brutus. Bonjour, Mademoiselle Clélie. Bonjour, Monsieur Horace Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes bourgeois de toutes pièces. Allons, qu'on ne les épargne point ; et qu'après qu'ils auront été abondamment fustigés, on me les conduise tous sans différer droit aux bords du fleuve de Lethé¹. Puis, lorsqu'ils y seront arrivés, qu'on me les jette tous la tête la première, dans l'endroit du fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs lettres galantes, leurs vers passionnés, avec tous les nombreux volumes, ou, pour mieux dire, les monceaux de ridicule papier où sont écrites leurs histoires. Marchez donc, faquins, autrefois si grands héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou, pour mieux dire, au dernier acte de la comédie, que vous avez jouée si peu de temps.

CHŒUR DE HÉROS, *s'en allant chargés d'escourgées*².

Ah ! La Calprenède ! Ah ! Scudéry !

PLUTON.

Eh ! que ne les tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'est pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres provinces de mon royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaisir de cette commission.

MERCURE.

Mais voici les véritables héros qui arrivent et qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise !

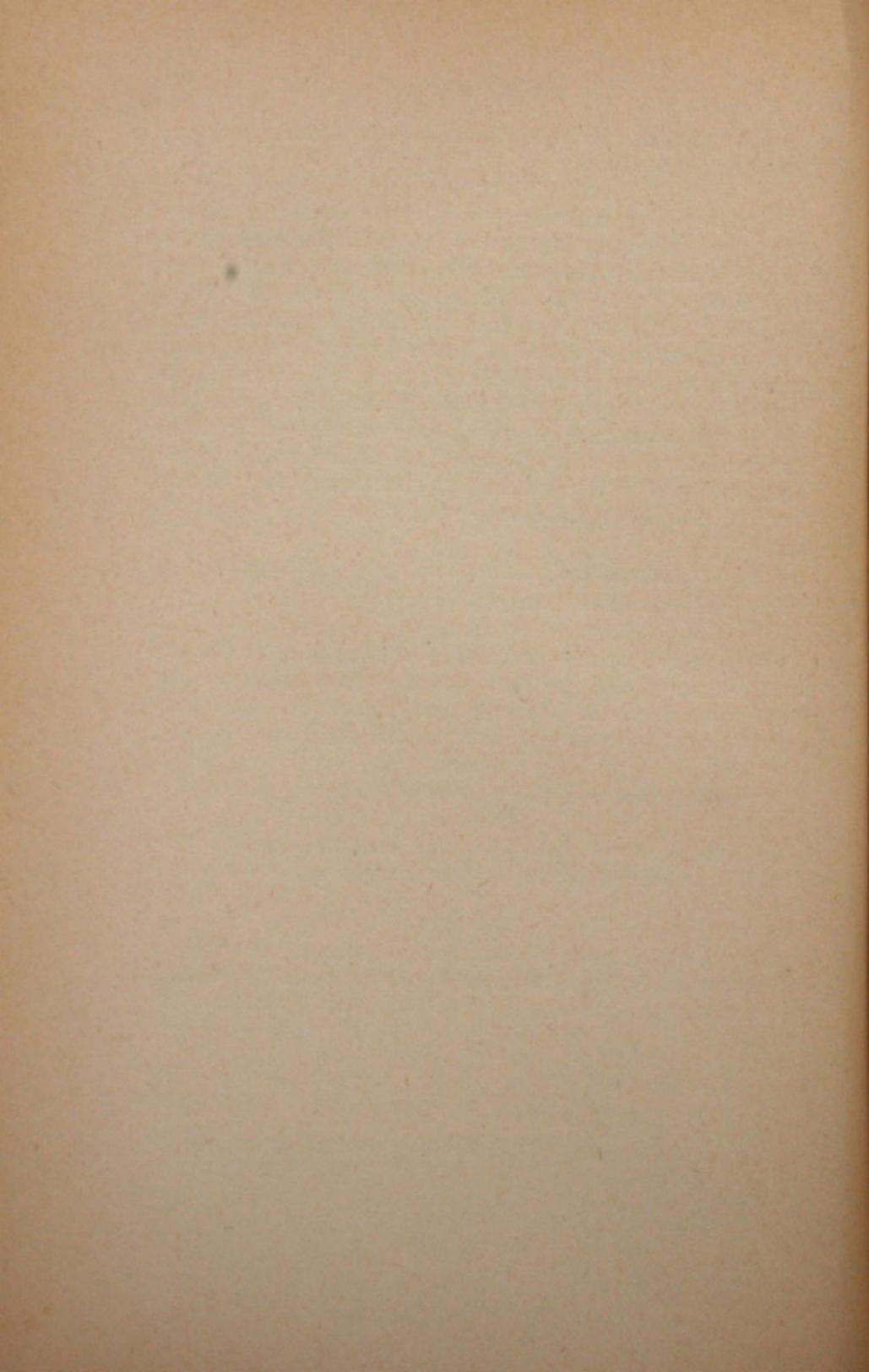
PLUTON.

Je serai ravi de les voir. Mais je suis si fatigué des sottises que m'ont dites tous ces impertinents usurpateurs de leurs noms que vous trouverez bon qu'avant tout j'aïlle faire un somme.

1. Fleuve de l'oubli.

2. *Escourgée*, fouet composé de plusieurs brins de cordes où de plusieurs lanières de cuir. Il est un peu vieux et peu en usage. (FURETIÈRE, 1704).

Ducange donne : *Scoria* ou *Scoriata*, *flagellum ex scorto seu corio*.



LETTRE A M. PERRAULT

De l'Académie française¹.

MONSIEUR,

Puisque le public a été instruit de notre démêlé, il est bon de lui apprendre aussi notre réconciliation, et de ne lui pas laisser ignorer qu'il en a été de notre querelle sur le Parnasse comme de ces duels d'autrefois, que la prudence du Roi a si sagement réprimés, où, après s'être battu à outrance et s'être quelquefois cruellement blessé l'un l'autre, on s'embrassait et on devenait sincèrement amis. Notre duel grammatical s'est même terminé encore plus noblement, et je puis dire, si j'ose vous citer Homère, que nous avons fait comme Ajax et Hector dans l'*Iliade*, qui, aussitôt après leur long combat en présence des Grecs et des Troyens, se comblent d'honnêtetés et se font des présents. En effet, Monsieur, notre dispute n'était pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos ouvrages, et que j'ai eu soin qu'on vous portât les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux héros du poème qui vous plaît si peu qu'en nous faisant ces civilités nous sommes demeurés, comme eux, chacun dans notre même parti et dans nos mêmes sentiments, c'est-à-dire : vous toujours bien résolu de ne point trop estimer Homère ni Virgile, et moi toujours leur passionné admirateur. Voilà de quoi il est bon que le public soit informé ; et c'était pour commencer à le lui faire entendre que, peu de temps après

1. La lettre à Perrault fut publiée pour la première fois en 1701, à la suite des neuf premières. *Réflexions critiques sur quelques passages de Longin.*

notre réconciliation, je composais une épigramme qui a couru et que vraisemblablement vous avez vue. La voici :

Tout le trouble poétique,
 A Paris s'en va cesser ;
 Perrault, l'anti-pindarique,
 Et Despréaux, l'homérique,
 Consentent de s'embrasser.
 Quelque aigreur qui les anime,
 Quand, malgré l'emportement,
 Comme eux, l'un et l'autre on s'estime,
 L'accord se faisant aisément.
 Mon embaras est comment
 On pourra finir la guerre
 De Pradon et du Parterre.

Vous pouvez reconnaître, Monsieur, par ces vers, où j'ai exprimé sincèrement ma pensée, la différence que j'ai toujours faite de vous et de ce poète de théâtre dont j'ai mis le nom en œuvre pour égayer la fin de mon épigramme. Aussi était-ce l'homme du monde qui vous rassemblait le moins.

Mais, maintenant que nous voilà bien remis, et qu'il ne reste plus entre nous aucun levain d'animosité ni d'aigreur, oserais-je, comme votre ami, vous demander ce qui a pu depuis si longtemps vous irriter et vous porter à écrire contre tous les plus célèbres écrivains de l'Antiquité? Est-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faisait parmi nous des bons auteurs modernes? Mais où avez-vous vu qu'on les méprisât? Dans quel siècle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons livres naissants que dans le nôtre? Quels éloges n'y a-t-on point donnés aux ouvrages de Monsieur Descartes, de Monsieur Arnauld, de Monsieur Nicole et de tant d'autres admirables philosophes et théologiens que la France a produit depuis soixante ans, et qui sont en si grand nombre qu'on pourrait faire un petit volume de la seule liste de leurs écrits? Mais, pour ne nous arrêter ici qu'aux seuls auteurs qui nous touchent vous et moi de plus près, je veux dire aux poètes, quelle gloire ne s'y sont point acquis les Malherbes, les Racans, les Maynards? Avec quels battements de mains n'y a-t-on point reçu les ouvrages de

Voiture, de Sarrazin et de la Fontaine ? Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainsi dire, rendus à Monsieur de Corneille et à Monsieur Racine ? Et qui est-ce qui n'a point admiré les comédies de Molière ? Vous-même, Monsieur, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu justice à votre dialogue de l'Amour et de l'Amitié, à votre poème sur la peinture, à votre épître sur Monsieur de la Quintinie, et à tant d'autres excellentes pièces de votre façon ? On n'y a pas véritablement fort estimé nos poèmes héroïques ; mais a-t-on eu tort ? Et ne confessez-vous pas vous-même, en quelque endroit de vos *Parallèles*, que le meilleur de ces poèmes est si dur et si forcé qu'il n'est pas possible de le lire ?

Quel est donc le motif qui vous a tant fait crier contre les anciens ? Est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant ? Mais pouvez-vous nier que ce ne soit au contraire à cette imitation-là même que nos plus grands poètes sont redevables du succès de leurs écrits ? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite-Live, dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Lucain et dans Sénèque, que Monsieur de Corneille a pris ses plus beaux traits, a puisé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de tragédie inconnu à Aristote ? Car c'est sur ce pied, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ses plus belles pièces de théâtre, où, se mettant au-dessus des règles de ce philosophe, il n'a point songé, comme les poètes de l'ancienne tragédie, à émouvoir la pitié et la terreur, mais à exciter dans l'âme des spectateurs, par la sublimité des pensées et par la beauté des sentiments, une certaine admiration, dont plusieurs personnes, et les jeunes gens surtout, s'accommodent souvent beaucoup mieux que des véritables passions tragiques. Enfin, Monsieur, pour finir cette période un peu longue, et pour ne me point écarter de mon sujet, pouvez-vous ne pas convenir que ce sont Sophocle et Euripide qui ont formé M. Racine ? Pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute et dans Térence que Molière a appris les plus grandes finesses de son art ?

D'où a pu donc venir votre chaleur contre les anciens ? Je commence, si je ne m'abuse, à l'apercevoir. Vous avez vraisemblablement rencontré, il y a longtemps, dans le monde, quelques-uns de ces faux savants, tels que le prési-

dent de vos dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, et qui, n'ayant d'ailleurs ni esprit, ni jugement, ni goût, n'estiment les anciens que parce qu'ils sont anciens, ne pensent pas que la raison puisse parler une autre langue que la grecque ou la latine, et condamnent d'abord tout ouvrage en langue vulgaire, sur ce fondement seul qu'il est en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'antiquité vous ont révolté contre tout ce que l'antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pu vous résoudre d'être du sentiment de gens si déraisonnables dans la chose même où ils avaient raison. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos *Parallèles*. Vous vous êtes persuadé qu'avec l'esprit que vous avez, et que ces gens-là n'ont point, avec quelques arguments spécieux, vous déconcerteriez aisément la vaine habileté de ces faibles antagonistes ; et vous y avez si bien réussi que, si je ne me fusse mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainsi parler, vous demeurait, ces faux savants n'ayant pu, et les vrais savants, par une hauteur peut-être un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez-moi cependant de vous faire ressouvenir que ce n'est point à l'approbation des faux ni des vrais savants que les grands écrivains de l'antiquité doivent leur gloire, mais à la constante et unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les siècles d'hommes sensés et délicats, entre lesquels on compte plus d'un Alexandre et plus d'un César. Permettez-moi de vous représenter qu'aujourd'hui même encore ce ne sont point, comme vous vous le figurez, les Schrevelius, les Peraredus, les Menagius¹, ni pour me servir des termes de Molière, les savants en us, qui goûtent davantage Homère, Horace, Cicéron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vu le plus frappé de la lecture des écrits de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre, ce sont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il fallait nécessairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerais peut-être par les noms illustres que je

1. Cornelius Schrevelius, érudit hollandais, a donné des éditions d'auteurs grecs et latins, et laissé un lexique grec assez estimé. — Jean de Peyrarède, auteur gascon, a publié des vers latins, des remarques sur Térence, sur Florus, et achevé les vers laissés incomplets par Virgile. — Pour Ménage, voir une note de la satire ix.

mettrais sur le papier, et vous y trouveriez non seulement des Lamoignons, des Daguesseaux, des Troisvilles¹, mais des Condés, des Contis et des Turennes².

Ne pourrait-on point donc, Monsieur, aussi galant homme que vous l'êtes, vous réunir de sentiments avec tant de si galants hommes ? Oui, sans doute, on le peut, et nous ne sommes pas même, vous et moi, si éloignés d'opinion que vous pensez. En effet, qu'est-ce que vous avez voulu établir par tant de poèmes, de dialogues et de dissertations sur les anciens et sur les modernes ? Je ne sais si j'ai bien pris votre pensée, mais la voici, ce me semble. Votre dessein est de montrer que, pour la connaissance, surtout des beaux-arts, et pour le mérite des belles-lettres, notre siècle, ou pour mieux parler, le siècle de LOUIS LE GRAND, est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siècles de l'antiquité, et même au siècle d'Auguste. Vous allez donc être bien étonné quand je vous dirai que je suis sur cela entièrement de votre avis, et que même, si mes infirmités et mes emplois m'en laissaient le loisir, je m'offrirais volontiers de prouver comme vous cette proposition, la plume à la main. A la vérité, j'emploierais beaucoup d'autres raisons que les vôtres, car chacun a sa manière de raisonner, et je prendrais des précautions et des mesures que vous n'avez point prises.

Je n'opposerais donc pas, comme vous avez fait, notre nation et notre siècle seuls à toutes les autres nations et à tous les autres siècles joints ensemble. L'entreprise, à mon sens, n'est pas soutenable. J'examinerais chaque nation et chaque siècle l'un après l'autre ; et, après avoir mûrement pesé en quoi ils sont au-dessus de nous, et en quoi nous les surpassons, je suis fort trompé si je ne prouvais invinciblement que l'avantage est de notre côté. Ainsi, quand je viendrais au siècle d'Auguste, je commencerais par avouer sincèrement que nous n'avons point de poètes ni d'orateurs que nous puissions comparer aux Virgiles et aux Cicérons. Je conviendrais que nos plus habiles historiens sont petits

1. Henri-Joseph de Peyre, comte de Troisville (on prononçait Tréville), passait pour un grand érudit. Il fut nommé à l'Académie française en 1704, mais son jansénisme avéré empêcha Louis XIV de ratifier sa nomination.

2. Louis de La Tour, neveu du maréchal de Turenne.

devant les Tite-Lives et les Sallustes ; je passerais condamnation sur la satire et sur l'épigramme, quoi qu'il y ait des satires de Régnier admirables, et des épigrammes de Voiture, de Sarrazin, de la comtesse de la Suze¹ d'un agrément infini. Mais en même temps je ferais voir que pour la tragédie nous sommes beaucoup supérieurs aux Latins, qui ne sauraient opposer à tant d'excellentes pièces tragiques que nous avons en notre langue, que quelques déclamations plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu Sénèque, et un peu de bruit qu'ont fait en leur temps le *Thyeste* de Varius, et la *Médée* d'Ovide. Je ferais voir que, bien loin qu'ils aient eu en ce siècle-là des poètes comiques meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un seul dont le nom ait mérité qu'on s'en souvint, les Plautes, les Cécilius et les Térences étant morts dans le siècle précédent. Je montrerais que, si pour l'ode nous n'avons point d'auteurs si parfaits qu'Horace, qui est leur seul poète lyrique, nous en avons néanmoins un assez grand nombre qui ne lui sont guère inférieurs en délicatesse de langue et en justesse d'expression, et dont tous les ouvrages, mis ensemble, ne feraient peut-être pas dans la balance un poids de mérite moins considérable que les cinq livres d'odes qui nous restent de ce grand poète. Je montrerais qu'il y a des genres de poésie où non seulement les Latins ne nous ont point surpassés, mais qu'ils n'ont même pas connus : comme, par exemple, ces poèmes en prose que nous appelons *romans*, et dont nous avons chez nous des modèles qu'on ne saurait trop estimer, à la morale près, qui y est fort vicieuse et qui en rend la lecture dangereuse aux jeunes personnes. Je soutiendrais hardiment qu'à prendre le siècle d'Auguste dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire depuis Cicéron jusqu'à Corneille Tacite, on ne saurait pas trouver parmi les Latins un seul philosophe qu'on puisse mettre pour la physique en parallèle avec Descartes ni même avec Gassendi. Je prouverais que, pour le grand savoir et la multi-

1. Henriette de Coligny, comtesse de la Luze, a laissé des épigrammes, des odes, des chansons et des madrigaux, qui ont été réunis sous le titre de *Poésies choisies*, dans le tome IV du *Recueil de poètes*, Paris, 1692, in-42; il avait paru d'elle, auparavant, un volume de *Poésies*, Paris, Sercy, 1666, in-42.

plicité de connaissances, leurs Varrons et leurs Plines, qui sont leurs plus doctes écrivains, paraîtraient de médiocres savants devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaises, nos pères Sirmonds et nos pères Petaux¹. Je triompherais avec vous du peu d'étendue de leurs lumières sur l'astronomie, sur la géographie et sur la navigation. Je les défierais de me citer, à l'exception du seul Vitruve, qui est même plutôt un bon docteur d'architecture qu'un excellent architecte, je les défierais, dis-je, de me nommer un seul habile architecte, un seul habile sculpteur, un seul habile peintre latin, ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces arts étant des Grecs d'Europe et d'Asie qui venaient pratiquer chez les Latins des arts que les Latins, pour ainsi dire, ne connaissaient point : au lieu que toute la terre aujourd'hui est pleine de la réputation et des ouvrages de nos Poussins, de nos Le Bruns, de nos Girardons et de nos Mansards. Je pourrais ajouter encore à cela beaucoup d'autres choses, mais ce que j'ai dit est suffisant, je crois, pour vous faire entendre comment je me tirerais d'affaire à l'égard du siècle d'Auguste. Que si de la comparaison des gens de lettres et des illustres artisans il fallait passer à celle des héros et des grands princes, peut-être en sortirais-je encore avec plus de succès. Je suis bien sûr au moins que je ne serais pas fort embarrassé à montrer que l'Auguste des Latins ne l'emporte pas sur l'Auguste des Français. Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, Monsieur, qu'à proprement parler, nous ne sommes point d'avis différent sur l'estime qu'on doit faire de notre nation et de notre siècle ; mais que nous sommes différemment de même avis. Aussi n'est-ce point votre sentiment que j'ai attaqué dans vos *Parallèles*, mais la manière hautaine et méprisante dont votre abbé et votre chevalier y traitent des écrivains pour qui, même en les blâmant, on ne saurait, à mon avis, marquer trop d'estime,

1. Jérôme Bignon fut successivement, avocat général au grand Conseil, au Parlement, conseiller d'État et bibliothécaire du Roi. Il a laissé des ouvrages d'érudition et d'histoire. — Scaliger et Saumaise ont leur note dans les satires. — Jacques Sirmond, de la Compagnie de Jésus, confesseur de Louis XIII a publié des ouvrages de théologie et d'érudition. — Denys Petau, de la Compagnie de Jésus, a publié de nombreux ouvrages de théologie, d'érudition, de chronologie, et des poésies latines.

de respect et d'admiration. Il ne reste donc plus maintenant pour assurer notre accord et pour étouffer entre nous toute semence de dispute, que de nous guérir l'un et l'autre, vous d'un penchant un peu trop fort à rabaisser les bons écrivains de l'antiquité, et moi d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchants et même les médiocres auteurs de notre siècle. C'est à quoi nous devons sérieusement nous appliquer; mais, quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous réponds que de mon côté cela ne troublera point notre réconciliation, et que, pourvu que vous ne me forciez point à lire le *Clovis* ni la *Pucelle*, je vous laisserai tout à votre aise critiquer l'*Iliade* ou l'*Énéide*, me contentant de les admirer, sans vous demander pour elles cette espèce de culte tendant à l'adoration que vous vous plaignez, en quelqu'un de vos poèmes, qu'on veut exiger de vous, et que Stace semble en effet avoir eu pour l'*Énéide*, quand il se dit à lui-même :

Nec tu devinam Æneïda tenta;
Sed longe sequere, et vestigia semper adora.

Voilà, Monsieur, ce que je suis bien aise que le public sache; et c'est pour l'en instruire à fond que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette lettre, que j'aurai soin de faire imprimer dans la nouvelle édition qu'on fait en grand et en petit de mes ouvrages. J'aurais bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle édition quelques railleries un peu fortes qui me sont échappées dans mes *Réflexions sur Longin*; mais il m'a paru que cela serait inutile, à cause des deux éditions qui l'ont précédée, auxquelles on ne manquerait pas de recourir, aussi bien qu'aux fausses éditions qu'on en pourra faire dans les pays étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra soin de mettre les choses en l'état qu'elles étaient d'abord. J'ai cru donc que le meilleur moyen d'en corriger la petite malignité, c'était de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais sentiments pour vous. J'espère que vous serez content de mon procédé, et que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me suis donnée de faire imprimer, dans cette dernière édition, la lettre que l'illustre M. Arnauld vous a écrite au sujet de ma dixième satire.

Car, outre que cette lettre a déjà été rendue publique

dans deux recueils des ouvrages de ce grand homme, je vous prie, Monsieur, de faire réflexion que dans la préface de votre *Apologie des femmes*, contre laquelle cet ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas seulement des fautes de raisonnement et de grammaire, mais que vous m'accusez d'avoir dit des mots sales, d'avoir glissé beaucoup d'impuretés et d'avoir fait des médisances. Je vous supplie, dis-je, de considérer que, ces reproches regardant l'honneur, ce serait en quelque sorte reconnaître qu'ils sont vrais que de les passer sous silence; qu'ainsi je ne pouvais pas honnêtement me dispenser de m'en disculper moi-même dans ma nouvelle édition, ou d'y insérer une lettre qui m'en disculpe si honorablement. Ajoutez que cette lettre est écrite avec tant d'honnêteté et d'égards pour celui même contre qui elle est écrite qu'un honnête homme, à mon avis, ne saurait s'en offenser. J'ose donc me flatter, je le répète, que vous la verrez sans chagrin, et que, comme j'avoue franchement que le dépit de me voir critiqué dans vos *Dialogues* m'a fait dire des choses qu'il serait mieux de n'avoir point dites, vous confesserez aussi que le déplaisir d'être attaqué dans ma dixième satire vous y a fait voir des médisances et des saletés qui n'y sont point. Du reste, je vous prie de croire que je vous estime comme je dois, et que je ne vous regarde pas simplement comme un très bel esprit, mais comme un des hommes de France qui a le plus de probité et d'honneur.

Je suis, Monsieur,

Votre, etc.

LETTRE A M. ARNAULD ¹

Je ne saurais, Monsieur, assez vous témoigner ma reconnaissance de la bonté que vous avez eue de vouloir bien permettre qu'on me montrât la lettre que vous avez écrite à Monsieur Perrault sur ma dernière satire. Je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait un si grand plaisir, et quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne saurais plus lui en vouloir de mal, puisqu'elles m'ont attiré une si honorable apologie. Jamais cause ne fut si bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié, dans votre lettre ; mais ce qui m'a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez sincèrement votre ami. N'en doutez point, Monsieur, je le suis, et c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des jésuites qui me font l'honneur de m'estimer, et que j'estime et honore aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, et ils y séjournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis ; mais la première con-

1. Cette lettre, publiée d'abord à Amsterdam en 1707, et que nous reproduisons d'après l'édition de 1713, porte le titre suivant : *Remercîment à M. Arnauld sur la lettre précédente*, c'est-à-dire sur la lettre d'Arnauld à Perrault.

La lettre d'Arnauld, vigoureuse défense de la satire X, est adressée à Perrault, qui, tâchant de mettre Arnauld de son côté dans sa querelle avec Boileau, lui avait envoyé son *Apologie des femmes*. Arnauld donne partout raison à Boileau, si vivement attaqué par Perrault, en s'appuyant surtout sur des citations empruntées aux livres saints. On voit, par son *Remercîment*, quel plaisir la réponse d'Arnauld causa à Boileau.

vention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance. J'abuse souvent de cette permission, et l'écho des murailles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La vérité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie et de l'étendue de vos connaissances ; mais je leur soutiens, moi, que ce sont là vos moindres qualités, et que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est la droiture de votre esprit, la candeur de votre âme et la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris, car je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des *Lettres au Provincial*, que, sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait ouvrage de prose qui soit en notre langue. Nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres. A la fin, néanmoins, tout se tourne en plaisanterie : *Ridendo dicere verum quid vetat ?* Ou, quand je les vois trop fâchés, je me jette sur les louanges du R. P. de la Chaise, que je révère de bonne foi, et à qui j'ai en effet tout récemment encore une très grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la chanoinie de la Sainte-Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majesté pour mon frère le doyen de Sens¹. Mais, Monsieur, pour revenir à votre lettre, je ne sais pas pourquoi les amis de Monsieur Perrault refusent de la lui montrer. Jamais ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux et à lui inspirer l'esprit de paix et d'humilité dont il a besoin aussi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'est qu'à mon égard, à peine en ai-je eu fait la lecture, que, frappé des salutaires leçons que vous nous y faites à l'un et à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendrait qu'à lui que nous ne fussions bons amis ; que, s'il voulait demeurer en paix sur mon sujet, je m'engageais à ne plus rien écrire dont il pût se choquer, et lui ai même fait entendre que je le laisserai tout à son aise faire, s'il voulait, un monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains et les Cotins au-dessus des Horaces et des Virgiles. Ce sont les paroles que Monsieur Racine et Monsieur l'abbé Talle-

1. Jacques Boileau.

mant¹ lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, et a exigé de moi, avant toutes choses, pour ses ouvrages, une estime et une admiration que franchement je ne lui saurais promettre sans trahir la raison et ma conscience. Ainsi nous voilà plus brouillés que jamais, au grand contentement des rieurs, qui étaient déjà fort affligés du bruit qui courait de notre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous fasse beaucoup de peine; mais, pour vous montrer que ce n'est pas de moi que la rupture est venue, c'est qu'en quelque lieu que vous soyez, je vous déclare, Monsieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous souhaitez que je fasse pour parvenir à un accord, et je l'exécuterai ponctuellement, sachant bien que vous ne me prescrirez rien que de juste et de raisonnable. Je ne mets qu'une condition au traité que je ferai. Cette condition est que votre lettre verra le jour, et qu'on ne me privera point en la supprimant du plus grand honneur que j'aie reçu en ma vie. Obtenez cela de vous et de lui, et je lui donne sur tout le reste la carte blanche : car, pour ce qui regarde l'estime qu'il veut que je fasse de ses écrits, je vous prie, Monsieur, d'examiner vous-même ce que je puis faire là-dessus. Voici une liste des principaux ouvrages qu'on veut que j'admire. Je suis fort trompé si vous en avez jamais lu aucun :

Le Conte de Peau d'Ane et l'Histoire de la femme au nez de boudin, mis en vers par Monsieur Perrault, de l'Académie française;

La Métamorphose d'Orante en miroir;

L'Amour Godenot;

Le Labyrinthe de Versailles, ou les Maximes d'amour et de galanterie, tirées des fables d'Esopé;

Élégie à Iris;

La Procession de Sainte-Geneviève;

Parallèles des anciens et des modernes, où l'on voit la poésie portée à son plus haut point de perfection dans les opéras de Monsieur Quinault;

Saint Paulin, poème héroïque;

Réflexions sur Pindare, où l'on enseigne l'art de ne point entendre ce grand poète.

1. François Tallemant, aumônier de Madame, duchesse d'Orléans, frère de l'auteur des *Historiettes*.

Je ris, Monsieur, en vous écrivant cette liste, et je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher aussi de rire en la lisant. Cependant je vous supplie de croire que l'offre que je vous fais est très sérieuse, et que je tiendrai exactement ma parole. Mais, soit que l'accommodement se fasse ou non, je vous réponds, puisque vous prenez si grand intérêt à la mémoire de feu Monsieur Perrault le médecin, qu'à la première édition qui paraîtra de mon livre, il y aura dans la préface un article exprès en faveur de ce médecin, qui sûrement n'a point fait la façade du Louvre, ni l'Observatoire, ni l'Arc de Triomphe, comme on le prouvera dans peu démonstrativement, mais qui au fond était un homme de beaucoup de mérite, grand physicien, et, ce que j'estime encore plus que tout cela, qui avait l'honneur d'être votre ami. Je doute même, quelque mine que je fasse du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre Monsieur Perrault l'académicien, puisque cela n'est plus nécessaire. En effet, pour ce qui est de ses écrits contre les anciens, beaucoup de mes amis sont persuadés que je n'ai déjà que trop employé de papier, dans mes *Réflexions sur Longin*, à réfuter des ouvrages si pleins d'ignorance et si indignes d'être réfutés. Et, pour ce qui regarde ses critiques sur mes mœurs et sur mes ouvrages, le seul bruit, ajoutent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui est suffisant pour me mettre à couvert de ses invectives. J'avoue qu'ils ont raison. La vérité est pourtant que, pour rendre ma gloire complète, il faudrait que votre lettre fût publiée. Que ne ferais-je point pour en obtenir de vous le consentement? Faut-il se dédire de tout ce que j'ai écrit contre Monsieur Perrault? Faut-il se mettre à genoux devant lui? faut-il lire tout *Saint Paulin*? Vous n'avez qu'à dire; rien ne me sera difficile.

Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE A M. LE VERRIER¹

N'êtes-vous plus fâché, Monsieur, du peu de complaisance que j'eus hier pour vous ? Non, sans doute, vous ne l'êtes plus, et je suis persuadé qu'à l'heure qu'il est vous goûtez toutes mes raisons. Supposé pourtant que votre colère dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez vous à midi et demi vous prouver, le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'est point obligé de préférer son plaisir à sa santé, ni de demeurer à souper, même avec la meilleure compagnie du monde, quand il sent que cela le pourrait incommoder, et quand il a pour s'en excuser soixante et six raisons aussi bonnes et aussi valables que celles que *la Vieillesse avec ses doigts pesants m'a jetées sur la tête*. Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces vers d'Horace à Mécénas :

*Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mecenas, veniam.*

En cas donc que vous vouliez que j'achève ma démonstration, mandez-moi,

Si validus, si lætus eris, si denique posces.

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçu. Au reste, j'ai soigneusement relu votre plainte contre les Tuileries, et j'y ai trouvé des vers si bien tournés que franchement, en les lisant, je n'ai pu me défendre d'un moment de jalousie poétique contre vous. De sorte qu'en la remaniant j'ai plutôt songé à vous surpasser qu'à vous réformer. C'est cette jalousie qui m'a fait mettre la pièce en l'état où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire :

1. Lettre à Le Verrier, publiée dans l'édition de 1743. Elle est probablement de 1703.

PLAINTÉ CONTRE LES TUILERIES

Agréables jardins où les Zéphirs et Flore
 Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore,
 Lieux charmants qui pouvez, dans vos sombres réduits,
 Des plus tristes amants adoucir les ennuis,
 Cessez de rappeler dans mon âme insensée
 De mon premier bonheur la gloire enfin passée.
 Ce fut, je m'en souviens, dans cet antique bois
 Que Philis m'apparut pour la première fois ;
 C'est ici que souvent, dissipant mes alarmes,
 Elle arrêta d'un mot mes soupirs et mes larmes,
 Et que, me regardant d'un œil si gracieux,
 Elle m'offrait le ciel ouvert dans ses beaux yeux.
 Aujourd'hui cependant, injustes que vous êtes,
 Je sais qu'à mes rivaux vous prêtez vos retraites,
 Et qu'avec elle assis sur vos tapis de fleurs,
 Ils triomphent contents de mes vaines douleurs.
 Allez, jardins dressés par une main fatale,
 Tristes enfants de l'Art du malheureux Dédale,
 Vos bois, jadis pour moi si charmants et si beaux,
 Ne sont plus qu'un désert refuge de corbeaux,
 Qu'un séjour infernal où cent mille vipères
 Tous les jours en naissant assassinent leurs mères.

Je ne sais, Monsieur, si dans tout cela vous reconnaitrez votre ouvrage, et si vous vous accommoderez des nouvelles pensées que je vous prête. Quoiqu'il en soit, faites-en tel usage que vous jugerez à propos : car, pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas même que j'ai une espèce de confusion d'avoir, par une molle complaisance pour vous, employé quelques heures à un ouvrage de cette nature, et d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuse les autres, et dont je me suis si bien moqué par ces vers de la Satire à mon Esprit :

Faudra-t-il de sens froid, et sans être amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
 Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
 Et toujours, bien mangeant, mourir par métaphore ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne retomberai plus dans une pareille faiblesse, et que c'est à ces vers d'amourettes, bien plus justement qu'à ceux de ma pénultième épître, qu'aujourd'hui je dis très sérieusement :

Adieu, mes vers, adieu pour la dernière fois.

Du reste, je suis parfaitement votre, etc.

LETTRE A M. RACINE

Je crois que vous serez bien aise d'être instruit de ce qu'il s'est passé dans la visite que nous avons, suivant votre conseil, rendue ce matin, mon frère le docteur de Sorbonne et moi, au Révérend Père de la Chaise. Nous sommes arrivés chez lui sur les neuf heures, et, sitôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçus avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment sur l'état de ma santé, et a paru fort content de ce que je lui ai dit que mon incommodité n'augmentait point. Ensuite il a fait apporter des chaises, s'est mis tout proche de moi afin que je le pusse mieux entendre, et, aussitôt entrant en matière, m'a dit que vous lui aviez lu un ouvrage de ma façon où il y avait beaucoup de bonnes choses, mais que la matière que j'y traitais était une matière fort délicate et qui demandait beaucoup de savoir; qu'il avait autrefois enseigné la théologie, et qu'ainsi il devait être instruit de cette matière à fond; qu'il fallait faire une grande différence de l'amour affectif d'avec l'amour effectif; que ce dernier était absolument nécessaire et entraînait dans l'attrition, au lieu que l'amour affectif venait de la contrition parfaite, et qu'ainsi il justifiait par lui-même le pécheur; mais que l'amour effectif n'avait d'effet qu'avec l'absolution du prêtre. Enfin, il nous a débité en très bons termes tout ce que beaucoup d'habiles auteurs scholastiques ont écrit sur ce sujet, sans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'amour de Dieu, absolument parlant, n'est point nécessaire pour la justification du pécheur. Mon frère applaudissait à chaque mot qu'il disait, paraissant être enchanté de sa doctrine, et encore plus de sa manière de l'énoncer. Pour moi, je suis

1. Lettre à M. Racine, publiée d'abord en 1712, puis dans l'édition de 1713, avec quelques changements; elle serait du milieu d'octobre 1697.

demeuré dans le silence. Enfin, lorsqu'il a cessé de parler, je lui ai dit que j'avais été fort surpris qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, et qu'on lui eût donné à entendre que j'avais fait un ouvrage contre les jésuites, ajoutant que ce serait une chose bien étrange si soutenir qu'on doit aimer Dieu s'appelait écrire contre les jésuites; que mon frère avait apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains, qui soutenaient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon épître que, pour être justifié, il faut indispensablement aimer Dieu; qu'enfin j'avais si peu songé à écrire contre les jésuites que les premiers à qui j'avais lu mon ouvrage, c'était six jésuites des plus célèbres, qui m'avaient tous dit qu'un chrétien ne pouvait pas avoir d'autres sentiments sur l'amour de Dieu que ceux que j'énonçais dans mes vers. J'ai ajouté ensuite que, depuis peu, j'avais eu l'honneur de réciter mon ouvrage à Monseigneur l'archevêque de Paris et à Monseigneur l'évêque de Meaux¹ qui en avaient tous deux paru, pour ainsi dire, transportés; qu'avec tout cela néanmoins, si Sa Révérence croyait mon ouvrage périlleux, je venais présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monseigneur l'archevêque lorsque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui était que je ne venais pas pour être loué, mais pour être jugé; que je le priais donc de me prêter une vive attention, et de trouver bon même que je lui répétasse beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma proposition, et je lui ai lu mon épître très posément, jetant au reste dans ma lecture toute la force et tout l'agrément que j'ai pu. J'oubliais de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité qui l'a assez agréablement surpris: c'est à savoir que je prétendais n'avoir proprement fait autre chose dans mon ouvrage que mettre en vers la doctrine qu'il venait de nous débiter, et l'ai assuré que j'étais persuadé que lui-même n'en disconvierait pas. Mais, pour en revenir au récit de ma pièce, croiriez-vous, Monsieur, que la chose est arrivée comme je l'avais prophétisé, et qu'à la réserve des deux petits scrupules qu'il vous a dits et qu'il nous a répétés qui lui étaient venus au sujet

1. M. de Noailles et Bossuet.

de ma hardiesse à traiter en vers une matière si délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier : PULCHRE, BENE, RECTE. *Cela est vrai. Cela est indubitable. Voilà qui est merveilleux. Il faut lire cela au Roi. Répétez-moi encore cet endroit. Est-ce là ce que Monsieur Racine m'a lu ?* Il a été surtout extrêmement frappé de ces vers que vous lui aviez passés, et que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que docteurs, même austères,
Qui, les semant partout, s'en vont pieusement
De toute piété saper le fondement, etc.

Il est vrai que je me suis heureusement avisé d'insérer dans mon épître huit vers que vous n'avez point approuvés, et que mon frère juge très à propos de rétablir. Les voici. C'est ensuite de ce vers :

Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.

Qui fait exactement ce que ma loi commande
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve.
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve,
Et plus de votre cœur il paraît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers ; mais je ne saurais vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la prosopopée de la fin. En un mot, j'ai si bien échauffé le Révérend Père que, sans une visite que dans ce temps-là Monsieur son frère lui est venu rendre, il ne nous laissait point partir que je ne lui eusse récité aussi les deux autres nouvelles épîtres de ma façon que vous avez lues au Roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir qu'à la charge que nous l'irions voir à sa maison de campagne¹, et il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions

1. La maison de campagne du Père La Chaise s'appelait Mont Louis. Le cimetière qui en occupe l'emplacement se nomme administrativement cimetière de l'Est, mais on ne le désigne que par le nom du célèbre jésuite.

trouver seul. Vous voyez donc, Monsieur, que si je ne suis pas bon poète, il faut que je sois bon récitant. Après avoir quitté le Père de la Chaise, nous avons été voir le Père Gaillard¹, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'épître. Je ne vous dirai point les louanges excessives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, et m'a dit qu'il n'y avait que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit théologien avec qui j'eus une prise devant lui chez Monsieur de Lamoignon. Il m'a dit que ce théologien était le dernier des hommes ; que si sa société avait à être fâchée, ce n'était pas de mon ouvrage, mais de ce que des gens osaient dire que cet ouvrage était fait contre les jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de madame de, afin que je lui en donne une autre où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer.

Je vous embrasse de tout mon cœur et suis tout à vous.

1. Honoré Raynaud de Gaillard, célèbre prédicateur, recteur des jésuites de Paris, confesseur de l'épouse de Jacques II. On a imprimé plusieurs de ses oraisons funèbres.

LETTRE A M. DE MAUCROIX ¹

2 avril MDCXCV.

Les choses hors de vraisemblance qu'on m'a dites de monsieur de La Fontaine sont à peu près celles que vous avez devinées : je veux dire que ce sont ces haïres, ces cilices et ces disciplines dont on m'a assuré qu'il affligeait fréquemment son corps, et qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt ami que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractère que ces mortifications. Mais quoi ? La grâce de Dieu ne se borne pas à des changements ordinaires, et c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait. Elle ne paraît pas s'être répandue de la même sorte sur le pauvre M. C., qui est mort tel qu'il a vécu, c'est à savoir très misanthrope, et non-seulement haïssant les hommes, mais ayant même assez de peine à se réconcilier avec Dieu, à qui, disait-il, si le rapport qu'on m'a fait est véritable, il n'avait nulle obligation. Qui eût cru que de ces deux hommes, c'était monsieur de La Fontaine qui était le vase d'élection ? Voilà, Monsieur, de quoi augmenter les réflexions sages et chrétiennes que vous me faites dans votre lettre, et qui me paraissent partir d'un cœur sincèrement persuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos ouvrages, j'ai déjà commencé à conférer le dialogue des orateurs avec le latin. Ce que j'en ai vu me paraît extrêmement bien. La langue y est parfaitement écrite. Il n'y a rien de gêné, et tout y paraît libre et original. Il y a pourtant des endroits où je ne conviens pas du sens que vous avez suivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du

¹ La lettre à M. de Maucroix a été publiée d'abord en 1710 par d'Olivet, dans les Œuvres posthumes de Maucroix, puis dans l'édition de 1713, dont nous donnons le texte.

crayon, et vous y trouverez ces marques quand on vous les renverra. Si j'ai le temps, je vous expliquerai mes objections, car je doute sans cela que vous les puissiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paraît plus de conséquence que les autres. C'est à la page 6 de votre manuscrit, où vous traduisez : *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli et statuae, quæ neque ipsa tamen negliguntur* : « Au « prix de ces talents si estimables, qu'est-ce que la noblesse « et la naissance, qui pourtant ne sont pas méprisées ? » Il ne s'agit point à mon sens, dans cet endroit, de la noblesse ni de la naissance, mais des images, des inscriptions et des statues qu'on faisait faire souvent à l'honneur des orateurs et qu'on leur envoyait chez eux. Juvénal parle d'un avocat de son temps qui prenait beaucoup plus d'argent que les autres, à cause qu'il en avait une équestre, sans rapporter ici toutes les preuves que je pourrais vous alléguer. Maternus lui-même, dans votre dialogue, fait entendre clairement la même chose, lorsqu'il dit que « ces statues « et ces images se sont emparées malgré lui de sa maison » : *Æra et imagines, quæ etiam me nolente in domum meam irruerunt*. Excusez, Monsieur, la liberté que je prends de vous dire si sincèrement mon avis ; mais ce serait dommage qu'un aussi bel ouvrage que le vôtre eut de ces taches où les savants s'arrêtent, et qui pourraient donner occasion de le ravalier. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon sentiment.

Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre dans tout ce que je vous ai dit de nos auteurs, et je suis persuadé aussi bien que vous que Monsieur Godeau¹ est un poète fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a rien qui remue et qui échauffe ; en un mot qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages et qui les font durer. Je ne sais pas s'il passera à la postérité ; mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire

1. Antoine Godeau, évêque de Vence, de l'Académie française, a composé des églogues chrétiennes, des traductions de psaumes en vers, etc.

qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croit de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, et c'était le sentiment de notre cher ami Patru, que la nature ne l'avait pas fait grand poète. Mais il corrige ce défaut par son esprit et par son travail, car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paraît assez par le petit nombre de pièces qu'il a faites. Notre langue veut être extrêmement travaillée. Racan avait plus de génie que lui, mais il est plus négligé et songe trop à le copier. Il excelle surtout, à mon avis, à dire les petites choses, et c'est en quoi il ressemble mieux aux anciens, que j'admire surtout par cet endroit. Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement et avec cette élégance qui fait proprement la poésie. Je me souviens que Monsieur de La Fontaine m'a dit plus d'une fois que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimait davantage, c'était ceux où je loue le Roi d'avoir établi la manufacture des points de France à la place des points de Venise. Les voici. C'est dans la première lettre à Sa Majesté.

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
 Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Virgile et Horace sont divins en cela, aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos poètes, qui ne disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux, et dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de là, ils ne sauraient plus s'exprimer, et ils tombent dans une sécheresse qui est encore pire que leurs larcins. Pour moi, je ne sais pas si j'y ai réussi; mais, quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit dans notre langue. C'est ce que j'ai principalement affecté dans une nouvelle épître que j'ai faite à propos de toutes les critiques qu'on a imprimées contre ma dernière satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel père et de quelle mère je suis né. J'y marque les degrés de ma fortune, comment j'ai été à la Cour, comment j'en suis sorti; les incommodités qui me sont survenues, les ouvrages que j'ai faits.

Ce sont bien de petites choses dites en assez peu de mots, puisque la pièce n'a pas plus de cent trente vers. Elle n'a pas encore vu le jour, et je ne l'ai pas même encore écrite ; mais il me paraît que tous ceux à qui je l'ai récitée en sont aussi frappés que d'aucun autre de mes ouvrages. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un des endroits où ils se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose sinon qu'aujourd'hui, que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela est dit en quatre vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez si vous les approuvez :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
Onze lustres complets surchargés de deux ans.

Il me semble que la perruque est assez heureusement frondée dans ces quatre vers. Mais, Monsieur, à propos des petites choses qu'on doit dire en vers, il me paraît qu'en voilà beaucoup que je vous dis en prose, et que le plaisir que j'ai à vous parler de moi me fait assez mal à propos oublier à vous parler de vous. J'espère que vous excuserez un poète nouvellement délivré d'un ouvrage. Il n'est pas possible qu'il s'empêche d'en parler, soit à droit, soit à tort.

Je reviens aux pièces que vous m'avez mises entre les mains. Il n'y en a pas une qui ne soit très digne d'être imprimée. Je n'ai point vu les traductions des traités de la Vieillesse et de l'Amitié, qu'a faites aussi bien que vous le Dévot¹ dont vous vous plaignez. Tout ce que je sais, c'est qu'il a eu la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confessions de saint Augustin après Messieurs de Port-Royal, et qu'étant autrefois leur humble et rampant écolier, il s'était tout à coup voulu ériger en maître. Il a fait une préface au-devant de sa traduction des Sermons de saint Augustin, qui, quoique assez bien écrite, est un chef-d'œuvre d'impertinence et de mauvais sens. Monsieur Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait contre cette préface une dissertation qui est imprimée. Je ne sais

1. Le *Dévo*t est Philippe Golbaut, de l'Académie française. Il a traduit aussi une partie des œuvres de saint Augustin.

si on vous l'a envoyée, mais je suis sûr que, si vous l'avez lue, vous convenez avec moi qu'il ne s'est rien fait en notre langue de plus beau ni de plus fort sur les matières de rhétorique. C'est ainsi que toute la Cour et toute la ville en ont jugé, et jamais ouvrage n'a été mieux réfuté que la préface du Dévot. Tout le monde voudrait qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il dirait en se voyant si bien foudroyé. Cette dissertation est le pénultième ouvrage de Monsieur Arnauld, et j'ai l'honneur que c'est par mes louanges que ce grand personnage a fini, puisque la lettre qu'il a écrite sur mon sujet à Monsieur Perrault est son dernier écrit. Vous savez sans doute ce que c'est que cette lettre qui me fait un si grand honneur, et Monsieur Le Verrier en a une copie qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, supposé qu'il ne vous l'ait pas déjà envoyée. Il est surprenant qu'un homme dans l'extrême vieillesse ait conservé toute cette vigueur d'esprit et de mémoire qui paraît dans ces deux écrits, qu'il n'avait fait pourtant que dicter, la faiblesse de sa vue ne lui permettant plus d'écrire lui-même.

Il me semble, Monsieur, que voilà une longue lettre. Mais quoi? le loisir que je me suis trouvé aujourd'hui à Auteuil m'a comme transporté à Reims⁴ où je me suis imaginé que je vous entretenais dans votre jardin, et que je vous revoyais encore, comme autrefois, avec tous ses chers amis que nous avons perdus et qui ont disparu : *velut somnium surgentis*. Je n'espère plus de m'y revoir. Mais vous, Monsieur, est-ce que nous ne nous reverrons plus à Paris, et n'avez-vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuil? Que j'aurais de plaisir à vous y embrasser et à déposer entre vos mains les chagrins que me donne tous les jours le mauvais goût de la plupart de nos écrivains modernes! Adieu, Monsieur.

Je suis extrêmement à vous.

4. Quand Boileau accompagna Louis XIV en Alsace (novembre 1681), il passa par Reims.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR N. BOILEAU.	1
PRÉFACE	3
DISCOURS AU ROI.	9
SATIRES	45
ÉPITRES	119
L'ART POÉTIQUE	183
LE LUTRIN	217
ODES	255
ÉPIGRAMMES ET AUTRES POÉSIES	265
ÉPIGRAMMES NOUVELLES.	280
CHAPELAIN DÉCOIFFÉ.	289
ŒUVRES EN PROSE	303
LETTRES	347

7847-10-11. — PARIS. — IMP. BEMMERLÉ ET C^{ie}.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE.	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON.	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈRES.	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.	1 vol.
BRANTÔME, LES DAMES GALANTES.	1 vol.
CAMŒNS, LES LUSIADES.	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES.	6 vol.
CERVANTES (MICHÈL), DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.	2 vol.
CÉSAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME.	2 vol.
— LES MARTYRS.	2 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), ŒUVRES POÉTIQUES.	1 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE.	4 vol.
CORNILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU.	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— DE L'ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE À L'ACADÉMIE.	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË.	1 vol.
GËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE.	1 vol.
GRIMM (FRÈRES), CROIX DE CONTES.	1 vol.
HOMÈRE, ILLIODE.	1 vol.
— ODYSSEË.	2 vol.
KANT EMMANUEL, CRITIQUE DE LA RAISON PURE.	1 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM.	1 vol.
LA BROYÈRE, CARACTÈRES.	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES.	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES.	1 vol.
— CONTES.	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.	1 vol.
LEIBNIZ, NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.	1 vol.
LE SAGE (A.-R.) HISTOIRE DE GIL BLAS DE SARTILLANÈ.	2 vol.

7847-10-11. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^{ie}.

- LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
LEX Comment on se marie.
LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
— Le Mari de Mlle Gendrin.
LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
LONGFELLOW Evangéline.
LONGUS. Daphnis et Chloé.
MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœups maritimes).
— Le Torpilleur 29.
— La Bruyère d'Yvonne.
— Le Roman de Joël
MAISTRE (X. DE). . . . Voyage autour de ma Chambre.
MAIZEROT (RENÉ) . . . Souvenirs d'un Officier.
— Vava Knoff.
— Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
— La Dernière Croisade.
MARGUERITE (P.). . . La confession posthume
MARTEL (T.) La Main aux Dames.
— La Parpaillotte.
— L'Homme à l'Hermine.
— Dona Blanca.
— La Tuile d'or.
— La Prise du bandit Masca.
MERY (JULES). Un coup de Revolver.
— Un Mariage de confiance.
— Le Boucher de Meudon.
MÉPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
— Histoire d'une Fille de Ferme.
MÉNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
— Les Chasseurs de Chevelures.
MÉNDRI (ACHILLE) . . Ninette.
MÉNÈS (CATULLE). . . Le Roman Rouge.
— Pour lire au Bain.
— Monstres parisiens.
— Le Cruel Berceau.
— Pour lire au Couvent.
— Pierre le Vêridique, roman.
— Jupe courte.
— Jeunes Filles.
— Isoline.
— L'Art d'Aimer.
— L'Enfant amoureux.
— Verger-Fleuri.
MÉVEL (CH.). Caprice des Dames.
MÉRIER (OSCAR) . . . La Chair.
— Myrrha-Maria.
— La Grâce.
— La Croix.
MÉRY (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
MÉT (MADAME) Quand j'étais Petite.

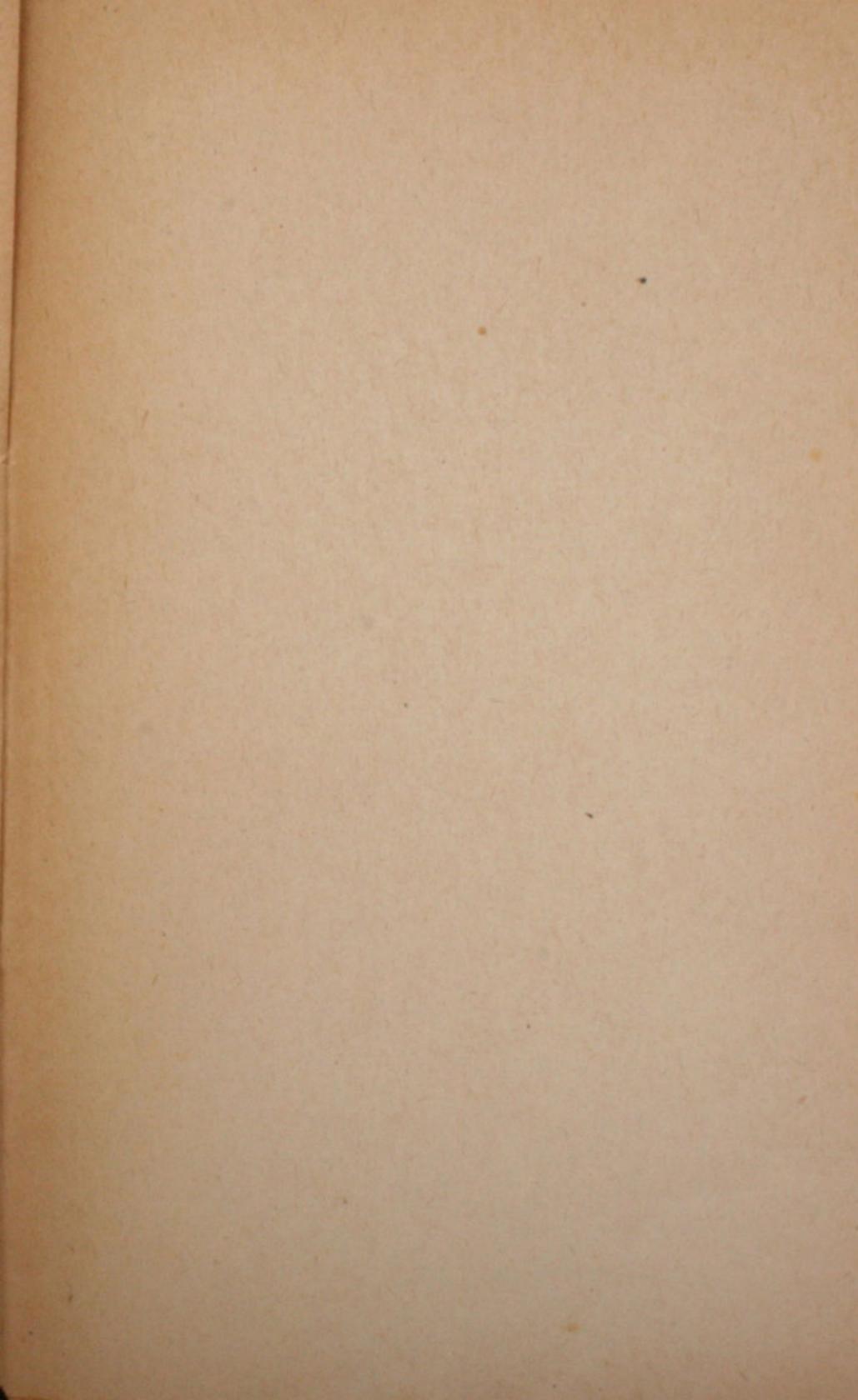
N ^o	
406.	HAILLY (G. D ^e) . . . Un cœur d'or.
9.	HALT (M ^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.)
76.	— Brave Garçon.
91.	— La Petite Lazare.
417.	— Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON. . . . Mémoires du Chevalier de Grammont
358.	HÉGÉSIPPE MOREAU. . Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.). . . . L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
61.	— Madame Trois-Etoiles.
119.	— Les Larmes de Jeanne.
142.	— La Confession de Caroline.
187.	— Julia.
455.	— Mil: de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.) La Belle Madame Pajol.
407.	— Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	— Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	— Vengeance de Forçats.
200.	— Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	— Voyage sur les rives du Niger.
261.	— Voyage au pays des Singes.
445.	— Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . . L'Âne mort.
286.	— Contes.
294.	— Nouvelles.
97.	JOGAND (M.). . . . L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
408.	— Les Amours passent...
445.	— La fausse piste.
467.	— Fin d'Amour.
485.	— Dette d'honneur.
315.	LA FONTAINE Contes.
284.	LANG (PIERRE DE). . Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
155.	LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). La Bande Michelou.
585.	LÂVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
457.	LEMEUCIER DE NEUVIL E (L.). Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (BUGUES). . L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES) . . Les Tribulations d'un Futur.
144.	— Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	— Un Gendre à l'Essai.

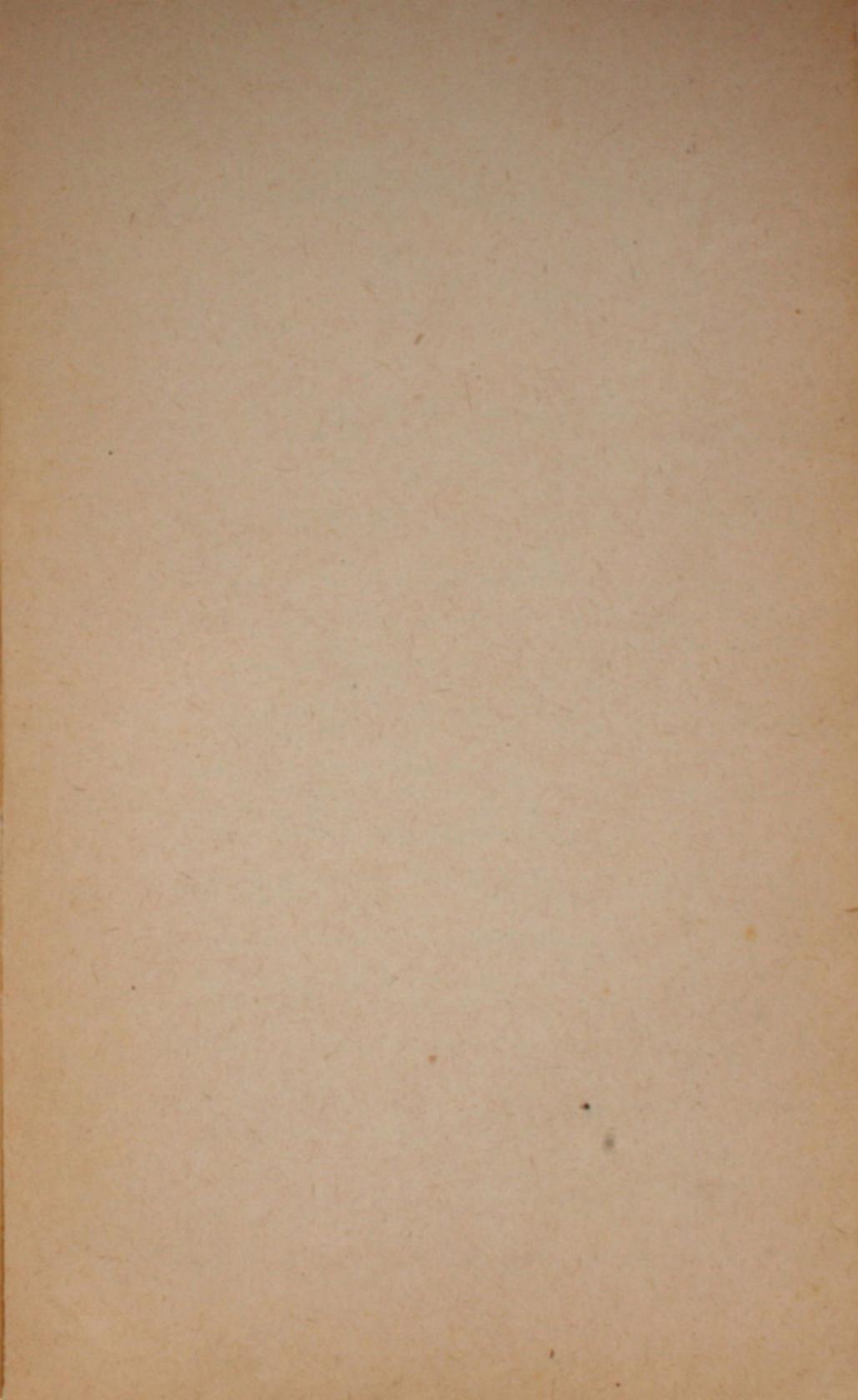
N^{os}

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
 459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
 566. LEX Comment on se marie.
 215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
 288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
 185. LOCKROY (ED.). L'Île révoltée.
 459. LONGFELLOW Évangéline.
 16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
 195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
 209. — Le Torpilleur 29.
 264. — La Bruyère d'Yvonne.
 534. — Le Roman de Joël
 55. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
 40. MAIZEROT (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
 59. — Vava Knoff.
 148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
 159. — La Dernière Croisade.
 182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
 86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
 252. — La Parpaillotte.
 562. — L'Homme à l'Hermine.
 455. — Dona Blanca.
 472. — La Tuile d'or.
 481. — La Prise du bandit Masca.
 82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
 175. — Un Mariage de confiance.
 245. — Le Boucher de Meudon.
 64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
 111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
 479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
 489. — Les Chasseurs de Chevelures.
 54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
 11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
 44. — Pour lire au Bain.
 65. — Monstres parisiens.
 94. — Le Cruel Berceau.
 114. — Pour lire au Couvent.
 154. — Pierre le Vêridique, roman.
 196. — Jupe courte.
 211. — Jeunes Filles.
 254. — Isoline.
 250. — L'Art d'Aimer.
 266. — L'Enfant amoureux.
 588. — Verger-Fleuri.
 90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
 110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
 227. — Myrrha-Maria.
 270. — La Grâce.
 521. — La Croix.
 170. MEUNIER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
 52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

- N^o
406. BAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
9. HAIT (M^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouv
76. — Brave Garçon.
91. — La Petite Lazare.
417. — Battu par des Demoiselles.
68. HAMILTON. . . . Mémoires du Chevalier de
358. HÉGÉSIPPE MOREAU. . . Le Myosotis.
478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
355. HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
87. HEPF (A.). . . . L'Amie de Madame Alice.
295. HOFFMANN Contes fantastiques.
41. BOUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
61. — Madame Trois-Etoiles.
119. — Les Larmes de Jeanne
142. — La Confession de Carol
187. — Julia.
455. — MII de La Vallière et Mrs
245. HUCHER (F.) La Belle Madame Pa
407. — Œuvre de Chair.
- HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau
15. JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays My
56. — Le Crime du Moulin
67. — Vengeance de Força
200. — Les Chasseurs d'Esc
247. — Voyage sur les riv
261. — Voyage au pays de
445. — Fakirs et Bayadèr
81. JANIN (JULES). . . . L'Âne mort.
286. — Contes.
294. — Nouvelles.
97. JOGAND (M.). . . . L'Enfant de la Fo
405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corp
392. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or
408. — Les Amours pass
445. — La fausse piste.
467. — Fin d'Amour.
485. — Dette d'honneur
515. LA FONTAINE Contes.
284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
545. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au V
372. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de
155. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle
278. LAURENT (ALBERT). La Bande Mic
385. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les
482. LEMAÎTRE (CLAUDE) . Marsile Gerba
457. LEMERCIER DE NEUVIL E (L.). Les P
484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de
272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sic
58. LEROY (CHARLES) . . Les Tribulati
144. — Le Capitaine
289. — Un Gendre à

- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. — *La Savelli*. Illustrations de Léonce Burret.
- GYP. — *Le Friquet*. Illustrations de P. Kauffmann.
 — *Sœurette*. Illustrations de André Leroy.
 — *Pervenche*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *Geneviève*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *L'Amoureux de Line*. Illustrations de Lucien Métivet.
- HERMANT (ABEL). — *Nathalie Madoré*. Illustrations de H. Causon.
- HÉYSE (PAUL). — *L'Amour en Italie*. Illustrations de M. Baldo.
- HORNUNG. — *Raffles*. Cambrioleur amateur. Illustrations de Fonseca.
- IDA SAINT-ELME. — *Une Contemporaine de Napoléon*. Illustrations de Métivet.
- LA VAUDÈRE. — *Le Mystère de Kama*. Illustrations de Ch. Atamian.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — *Mam'zelle Vertu*. Illustrations de Jordic.
- LE GOFFIC (CH.). — *La Double Confession*. Illustrations de Pégot-Ogier.
- LEMAITRE (CLAUDE). — *Cadet Oui-Oui*. Illustrations de Simont.
- LEMONNIER (CAMILLE). — *Amants joyeux*. Illustrations de Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — *Le Colonel Ramollot*. Illustrations de A. Vallet.
- MAËL (PIERRE). — *Pilleurs d'Epaves*. Illustrations de H. Lanos.
- MAIZEROTY (RENÉ). — *L'Ange*. Illustrations de G. Nicolet.
- MANDELSTAMM (VALENTIN). — *Jim Blackwood*, jockey. Illustrations de André Leroy.
- MARNY (JULES). — *La Femme de Silva*. Illustrations de Fabiano.
- MONTÉGUT (MAURICE). — *Le Mur*. Illustrations de Ricardo Florès.
- PROVINS (MICHEL). — *Nos petits Cœurs*. Illustrations de Métivet.
- ROBERT (LOUIS DE). — *La Reprise*. Illustrations de H. Thiriet.
- ROD (ÉDOUARD). — *L'Incendie*. Illustrations de H. Thiriet.
- RODENBACH (GEORGES). — *Bruges-la-Morte*. Illustrations de M. Baldo.
- SÉMANT (PAUL DE). — *P'tites Femmes de Régiment*. Illustrations de l'Auteur.
 — *Ce sacré Poilut!* Illustrations de l'auteur.
- SIMON (JULES), de l'Académie française. — *Mémoires des Autres*. Illustrations de Paul Thiriat.
- THEURIET (ANDRÉ), de l'Académie Française. — *Mon Oncle Flo*. Illustrations de Bonard.
- TRISTAN BERNARD. — *Secrets d'Etat*. Illustrations de H. Thiriet.
- WOLFF (PIERRE). — *Sacré Léonce!* Illustrations de Fabiano.





LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
 BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
 BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
 BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
 BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES, — DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
 BRANTOME, DAMES GALANTES.
 CAMOENS, LES LUSIADES.
 CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
 CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
 CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
 COMTE (Auguste), PHILOSOPHIE POSITIVE. 4 vol.
 CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
 DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
 DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
 DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
 ESCHYLE, THÉÂTRE.
 FENELON, TÉLÉMAQUE. — DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
 FOË (DANIEL de), ROBINSON CRUSOË.
 GÛETHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
 HOMÈRE, ILIADE. — ODYSSEE.
 KLEIST-KOTZEBUE-LES-SING. TROIS COMÉDIES.
 LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
 LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
 LA FONTAINE, FABLES. — CONTES.
 LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
 LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
 LESSING, THÉÂTRE.
 LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
- MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
 MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ. 2 vol.
 MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
 MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
 MONTAIGNE, ESSAIS, 4 vol.
 MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES. — DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
 MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835. — POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852. — COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol. — LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE. — NOUVELLES. — CONTES. — MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE. — ŒUVRES POSTHUMES.
 OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
 PASCAL, PENSÉES. — LES PROVINCIALES.
 PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, CONTES.
 RABELAIS, ŒUVRES, 2 vol.
 RACINE, THÉÂTRE, 2 vol.
 ROUSSEAU (J.-J.), CONFESSIONS. 2 vol. — JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol. — DU CONTRAT SOCIAL. — ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
 SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIESTUART; GUILLEAUME-TELL.
 SCOTT (Walter), IVANHOE. 2 vol. — LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
 SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES
 SOPHOCLE, THÉÂTRE.
 SPINOZA, ETHIQUE.
 STAEL, (M^{me} de) DEL'ALLEMAGNE. 2 vol. — CORINNE, OU L'ITALIE, 2 vol.
 STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
 SUETONE, LES DOUZE CÉSARS.
 VILLON (François), ŒUVRES.
 VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
 VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. — HISTOIRE DE CHARLES XII. — SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
 WISEMAN (C^{on}), FABIOLA.

* Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75